

passés  
futurs

#16

## Paysage de violences : témoin, trace, archive

Ce dossier est consacré à l'étude pluridisciplinaire des traces des violences de masse conservées dans les paysages naturels, urbains ou ruraux, en Europe centrale, dans l'extrême Nord-Est de la Russie et en Asie centrale. Il s'agit de lieux frontaliers ou périphériques, pluriculturels et multi-strates : ces traces s'y superposent, se confondent, se contredisent. Les éléments du paysage y sont nommés en différentes langues, érigés en symboles par des mémoires nationales parfois antagonistes et des mythologies de cultures différentes. Le paysage y est à la fois témoin et victime des violences, il a pu être aussi l'allié des criminels. Le dossier propose des approches nouvelles qui tiennent compte de l'expérience sensible du paysage à travers l'immersion physique et les récits qui s'y attachent.

**Dossier coordonné par Luba Jurgenson**

## Introduction. Paysages avec ombres



Sergueï Kovaliov, L'hôpital de Belitchia, Kolyma. L'artiste, probablement originaire de Biélorussie, y a séjourné pendant sa détention, en 1943. L'aquarelle date de cette période. Frederic Weisbecker.

Ivan Panikarov, Musée Mémoire de la Kolyma, Iagodnoïe, région de Magadan.

**Luba Jurgenson**

Professeure de littérature russe

Eur'ORBEM (Sorbonne Université/CNRS)

<https://www.cnrs.fr/fr/personne/luba-jurgenson>

Les traces physiques du passé, tels que vestiges disséminés dans la nature, modifications des sols, apparition de nouvelles espèces végétales ou animales, sont lisibles dans le paysage à qui est interpellé par elles (ou à qui les interpelle).

**Mots clés :** Archive, Asie centrale, Environnement, Europe centrale, Mémoire, Paysage, Russie, URSS, Violence

Présentation du dossier « Paysage de violences :  
témoin, trace, archive »

*Mes archives*

Mes brouillons : les pierres.

Manuscrits : les bouleaux.

Au bord de la rivière

Grosses lettres sur l'eau,

De papier nul besoin :

Les troncs l'ont remplacé.

Ils ne craignent point

Les larmes, la rosée...

Le bois garde mes vers

Sous de jaunâtres fentes

D'où une sève claire

Coule, chaude et collante.

Dans ma secrète grange

Mon matériau est rangé :

À l'abri des mésanges

Et des bêtes protégé

Varlam Chalamov

(à propos des paysages de la Kolyma,

où il a purgé une peine de camp

de 1937 à 1953).

**D**epuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les espaces d'Europe centrale et d'ex-URSS (Russie et Asie centrale), ont été et sont encore le théâtre de violences de masse : colonisation, terreurs nazie et soviétique, génocides, guerres mondiales. Ce sont également des aires culturelles où le paysage a joué un rôle important dans la construction de la mémoire à la suite de ces événements. Les cinq textes présentés dans ce dossier proposent une réflexion, à partir d'études de cas, sur les traces que ces violences ont imprimées dans le paysage.

Pour chacune des contributrices, la nécessité d'étudier la dimension spatiale de la mémoire s'était imposée de longue date<sup>1</sup>. Le point commun entre leurs travaux, menés dans des lieux et contextes académiques différents (en Allemagne, en Pologne, en Suisse et en France), avec des méthodologies différentes (histoire de l'art et de la culture, études mémorielles, histoire, anthropologie) est qu'ils privilégient l'approche locale de la mémoire et, partant, ouvrent des voies pour la prise en compte de l'environnement naturel (forêts, rivières, steppe, désert, champ, montagne) des sites liés aux violences coloniales et génocidaires. Cet intérêt commun a trouvé à s'exprimer dans une réflexion croisée sur le paysage.

Chacune, face à ses terrains de recherche spécifiques, a constaté l'impossibilité d'étudier les mémoires locales sans tenir compte de leur inscription paysagère. D'abord, parce que la nature (sauvage ou cultivée) a été le cadre de sanglantes batailles, de massacres ou déplacements de civils, et qu'elle en reste marquée ; ensuite, parce que les particularités du paysage ont compté dans la mise en œuvre des actions guerrières, pratiques coloniales, concentrationnaires et génocidaires. Enfin, parce que les vastes paysages de ces contrées sont invoqués dans les témoignages littéraires et picturaux laissés par les survivants qui ont parfois anticipé sur la pensée écologique telle qu'elle se développe aujourd'hui.

Les espaces illimités et enneigés de la Kolyma ont été utilisés comme des prisons à ciel ouvert et le froid comme une arme. Les chemins, les forêts, les collines et les lacs de la région de Brandenburg ont rendu possibles les marches de la mort à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les mines d'uranium des Monts métallifères tchèques ont permis la création d'un réseau de camps de travail forcé pour l'élaboration de la bombe soviétique. Les sables noirs de Karakoum se sont révélés une donnée stratégique dans la conquête d'Asie centrale par l'armée russe.

---

1. Voir, entre autres, Geneviève Piron, *Goulag, le peuple des zeks*, Genève, Musée Ethnographique de Genève, 2004 ; Janine Fubel, Alexandra Klei et Annika Wienert (dir.), *Space in Holocaust Research: A Transdisciplinary Approach to Spatial Thinking*, Berlin, De Gruyter, 2024 ; Luba Jurgenson (dir.), « La mémoire se fond-elle dans le paysage ? », dossier thématique, *Mémoires en jeu*, n° 7, 2018, p. 41-121 ; Małgorzata Litwinowicz, intervention « Forest as Performed Myth in Literature of Interwar Poland », dans *séminaire NANO (Nature and Norms)*, Paris, 26 mai 2023 ; Svetlana Gorshenina, *Asie centrale. L'invention des frontières et l'héritage russo-soviétique*, Paris, CNRS, 2012. Les contributions publiées ici sont issues de communications au colloque « Quel paysage pour la mémoire ? Quelle mémoire pour le paysage ? » qui s'est tenu à Sorbonne université et à l'université Clermont-Auvergne, organisé par Luba Jurgenson et Philippe Mesnard en décembre 2021.

Quant à la forêt de Białowieża, elle a été tour à tour, quand ce n'est pas à la fois, lieu de violence et cachette pour les populations pourchassées. Selon les types de paysage, la nature s'est ainsi faite complice des criminels, parfois des victimes, ou des deux. Par ailleurs, les régimes de terreur avaient mis en œuvre leur propre esthétique paysagère, cherchant à « modifier le visage de la terre » (Staline) à travers des projets grandioses (les « grands chantiers » stalinien et hitlérien) : le paysage a pu ainsi être également « victime » des violences d'État.

Les aires culturelles auxquelles se rapportent ces textes ont produit, notamment au cours des XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles, des imaginaires paysagers spécifiques. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature russe a élargi son spectre en se projetant dans les montagnes du Caucase, dans les déserts de l'Asie centrale, vers la Sibérie. Ces territoires, objets de conquêtes coloniales, perçus comme à la fois exotiques et acculturés, se transforment au cours du siècle suivant en espaces de la déshumanisation et de l'anéantissement, dévolus à l'expansion des camps du Goulag, des espaces extra-mondains en quelque sorte. Toutefois, la description de ces espaces inédits par les survivants, empruntera tantôt le regard d'un Tolstoï ou d'un Tourgueniev, tantôt celui de Khlebnikov qui a personnifié le fleuve et a créé une « langue des étoiles ».

C'est surtout la forêt qui unit les imaginaires évoqués dans ces textes (à l'exception de l'Asie centrale). Depuis l'Allemagne jusqu'à la Kolyma, la forêt est une constante des représentations identitaires à la fois nationales et locales, des récits fédérateurs comme des contre-récits qui s'opposent au groupe et à la massification, c'est une cachette pour ceux qui sont menacés, un lieu de résistance, c'est aussi un espace idéal pour cacher les crimes de masse et ensevelir les victimes. C'est dans la forêt que se cachent les partisans luttant contre les nazis au cours de la Seconde Guerre mondiale, c'est aussi dans la forêt qu'opèrent les nationalistes ukrainiens, polonais et baltes après la guerre (ces derniers se désignent d'ailleurs comme des « Frères de la forêt »). Elias Canetti fait de la forêt un symbole de la masse, en analysant d'abord les rites de chasse chez les Lélés du Kassaï (au Congo belge), puis l'armée comme incarnation de l'idéal national allemand. « La forêt et l'armée forment un tout cohérent pour l'Allemand, et l'on peut voir le symbole de la nation dans l'une aussi bien que dans l'autre ; elles sont sous ce rapport une seule et même chose<sup>2</sup> ». Simon Schama consacre la première partie

---

2. Elias Canetti, *Masse et puissance*, traduit de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1998, p. 137, 191.

de son ouvrage, *Landscape and Memory*, aux forêts et notamment, aux forêts d'Europe centrale, Pologne, Lituanie, Biélorussie. La littérature centre-européenne comme russe, ainsi que la peinture font une part belle aux paysages forestiers. Raison pour laquelle les textes de ce dossier leur consacrent aussi une attention particulière.

Cette réflexion entretient un dialogue avec des travaux récents privilégiant une approche environnementale des violences de masse, menés notamment en Pologne par des historiens de la Shoah<sup>3</sup>, et plus largement, avec les approches spatiales et locales des événements qui se sont multipliées depuis l'ouvrage pionnier de Pierre Nora. Elle puise aussi à des recherches phénoménologiques, celle d'un Paul Virilio, par exemple, qui prend en compte la subjectivité de celui qui se meut parmi les traces<sup>4</sup>.

Il existe une mosaïque de savoirs disponibles et de méthodes pour penser ces paysages au sein de différentes disciplines<sup>5</sup>. La catégorie de paysage a nourri de manière ponctuelle de nombreux travaux marqués par le « tournant spatial » et les réflexions sur les usages sociaux et politiques du passé, les politiques patrimoniales, les lieux de mémoire, les « killing sites », le tourisme mémoriel, ou encore sur l'art qui s'est saisi des « paysages avec ombres »<sup>6</sup>.

Or, les différentes disciplines qui se sont penchées d'un côté sur le paysage, de l'autre sur les violences de masse n'ont pas tenté, jusqu'à ce jour, de construire le « paysage des violences » en une matière – pour ne pas employer le mot « objet », impropre lorsqu'il s'agit de

---

3. Ewa Domańska, Jacek Leociak *et al.*, dossier « Środowiskowa historia Zagłady » [Une histoire environnementale de l'Holocauste], *Teksty Drugie*, n° 2, 2017. URL : <https://journals.openedition.org/td/2207>

4. Paul Virilio, *Bunker. Archeologie*, Paris, Les Éditions du Demi-cercle, 1991.

5. De nouveaux concepts spatiaux et paysagers ont été élaborés au cours des dernières décennies, comme « non-places » (Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à l'anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992) ; « non-lieux de mémoire » (Roma Sendyka, « Prism: Understanding a Non-Site of Memory », *Teksty Drugie*, n.°2, 2015, p. 13-28) <https://journals.openedition.org/td/11944> ; « Traumascape » (Maria Tumarkin, *Traumascapes: the power and fate of places transformed by tragedy*, Melbourne, Melbourne University Press, 2005) ; « Terrorspaces » (Rob van der Laarse, « Beyond Auschwitz ? Europe's Terrorspaces in the Age of Postmemory », in Marc Silberman et Florence Vatan [dir.], *Memory and Postwar Memorials. Confronting the Violence of the Past*, Londres, Palgrave Macmillan, 2013, p. 71-92) ; ou encore « paysages après-coup » (Patrick Nardin et Soko Phay [dir.], *Le Paysage après coup*, Berlin - Paris, Naima, 2022).

6. Par exemple, Mirosław Bałka, Pascaline Marre, Lisa Sartorio, Tomasz Kizny, Jason Francisco.

paysages – commune. Cette rencontre manquée ne révèle pas seulement un impensé, elle est un signe vers une bifurcation épistémologique que le paysage des violences est susceptible d'ouvrir. Ce dossier est une modeste contribution à ce nouveau champ de recherche : l'étude pluridisciplinaire de quelques paysages concrets, présentée ici, se veut prélude à un chantier épistémologique.

Si le passage d'« espace » à « nature » ne semble pas poser de problème conceptuel à une époque où l'écologie est au centre des préoccupations de tous (même si cette composante de la mémoire des violences reste marginale dans les études), le passage de « nature » à « paysage » constitue, quant à lui, un pas de côté expérimental dans l'évolution des études mémorielles. De par son caractère mouvant et protéiforme, le paysage oblige à privilégier des formes non linéaires de construction des savoirs, incluant le disparate, le fortuit, l'instable. Il est processus, mouvement, transformation et nécessite une pensée plurielle, qui accepte de dériver vers un horizon incertain. Il est « arrière-pays », un donné au-delà du regard dévoilé dans le pressentiment<sup>7</sup>. Il est, selon Gilles A. Tiberghien et Jean Marc Besse, un « tissu de relations » ou encore un « outil » de pensée et d'action<sup>8</sup>, un processus d'interaction<sup>9</sup> ou encore, un repère dans une « histoire naturelle » des violences de masse<sup>10</sup>. Il nous invite donc à réfléchir sur les événements à partir de leur devenir<sup>11</sup>, à travers la matérialité de leurs traces. Il s'agit ici de chercher des pistes qui permettront de transformer les apories en lignes de force et les impasses en carrefours.

Le mot lui-même, présent dans la plupart des langues latines et germaniques, a évolué à travers le temps et a pu apparaître longtemps comme émanant du domaine privilégié des géographes d'un côté, des historiens de l'autre.

---

7. Voir Yves Bonnefoy, *L'Arrière-Pays*, Paris, Gallimard, 1972.

8. « Le paysage c'est l'invisible », entretien avec Jean-Marc Besse et Gilles A. Tiberghien, in Luba Jurgenson (dir.), dossier « La mémoire se fond-elle dans le paysage ? », *Mémoires en jeu*, n° 7, 2018, p. 43-47.

9. Dominique Chevalier, « Un fossé moral est-il visible dans le paysage ? », in Luba Jurgenson (dir.), dossier « La mémoire se fond-elle dans le paysage ? », *Mémoires en jeu*, n° 7, 2018, p. 48-52.

10. Voir W.G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Arles, Actes Sud, 2004 et W.G. Sebald, *Les Anneaux de Saturne*, traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, Arles, Actes Sud, 1999 (en particulier, le chapitre III, p. 67-92).

11. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 2002.

En effet, le mot désigne en français, comme dans d'autres langues romanes, d'abord une catégorie esthétique et seulement ensuite un territoire. L'évolution est inverse dans les langues germaniques où « *Landschaft* », « *lantscap* », « *landschap* » définissent une forme d'organisation politique de la communauté avant de prendre un sens esthétique. Dans les langues slaves, ce sont généralement l'un ou l'autre de ces mots qui ont été empruntés, ou les deux, avec parfois une spécialisation (ainsi, en russe, paysage a un sens esthétique et *landschaft* désigne une réalité géographique). Il existe cependant, dans plusieurs langues slaves, un mot forgé sur la racine « *kraj* », qui désigne le pays et a donné, en polonais par exemple, le substantif « *krajobraz* » signifiant littéralement « image du pays ».

Afin d'éviter de se perdre dans les multiples définitions du paysage, on partira de celle donnée par la Convention européenne du paysage : « Le paysage est une partie de territoire, telle que perçue par les habitants du lieu ou les visiteurs, qui évolue dans le temps sous l'effet des forces naturelles et de l'action des êtres humains ». Pour mieux l'adapter à notre propos, on y substituera à la formule « forces naturelles et êtres humains » l'idée d'interaction entre les vivants.

Cette définition a toutefois le mérite de soustraire la notion de paysage à une compréhension purement esthétique et d'en mettre en avant le caractère hybride, à la fois représentation et ensemble de pratiques. C'est, par ailleurs, le mot « partie » qui nous semble essentiel : si la nature a pu susciter au cours des siècles une pensée de la totalité, le paysage n'est jamais qu'un fragment de ce tout, une parcelle de quelque chose de plus grand, une synecdoque.

Les paysages étudiés dans ce dossier ont en commun leur caractère multi-strates : palimpsestes de violences successives, ils en conservent des traces qui se superposent, se confondent, se contredisent. Ils partagent également leur position géographique périphérique : frontalière (pour les Sudètes et la Białowieża) ou d'extrême éloignement par rapport au centre (la Kolyma, le désert turkmène) ou encore, comme zone tampon provisoire (Brandenburg). Ce sont aussi des lieux pluriculturels, qu'il s'agisse de rencontre coloniale entre vainqueurs et vaincus, conquérants et autochtones, de contingents internationaux de victimes, de migrants ou de populations frontalières. Les éléments du paysage ici ont été nommés en différentes langues, érigés en symboles par des

mémoires nationales parfois antagonistes<sup>12</sup>, s'y fixent des mythologies de cultures différentes<sup>13</sup>.

Les traces physiques du passé, tels que vestiges disséminés dans la nature, modifications des sols, apparition de nouvelles espèces végétales ou animales, sont lisibles dans le paysage à qui est interpellé par elles (ou à qui les interpelle). Le paysage, à ce titre, est un support mémoriel comparable à d'autres formes de contenus transmis de génération en génération : récits (ou silences), photographies, documents etc. La mémoire qu'il porte suit le chemin décrit dans la théorie de la mémoire communicative/culturelle<sup>14</sup> : partagée d'abord seulement par les communautés directement affectées par la violence, la mémoire d'un événement devient avec le temps un héritage culturel. De même, on pourrait convoquer la théorie de la post-mémoire<sup>15</sup>, qui décrit la relation des descendants de victimes au passé traumatique accessible uniquement à travers des récits, images, gestes et comportements, mais vécu comme leur passé propre. Ces deux théories semblent *a priori* adéquates pour penser le paysage comme trace et vecteur de transmission. Pour évaluer cependant leur pertinence, on doit se demander s'il existe des mécanismes de transmission spécifiques de cette mémoire dans et par le paysage :

---

12. Voir Paul Bauer, « Resacralisation de l'espace dans les régions frontalières tchèques ? Enjeux de mémoire à la frontière germano-tchèque », *Cahiers du CEFRES*, n° 31, 2011, p. 175-201 ; François Walter, *Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, EHESS Éditions, 2004, en particulier le chapitre « La mobilisation politique des analogies paysagères », p. 389-463.

13. Sur la construction des identités dans les confins en Europe centrale et orientale voir Delphine Bechtel et Xavier Galmiche (dir.), dossier « Le Voyage dans les confins », *Cultures d'Europe centrale*, n° 3, 2002 ; Anne-Marie Losonczy, « De la minorité nationale à l'ethnicité périphérique. Les Magyarophones de la Transcarpathie (Ukraine) », in Paul Bauer, Christian Jacques et al. (dir.), *Minorités nationales en Europe centrale. Démocratie, savoirs scientifiques et enjeux de représentation*, Prague, CEFRES, 2011, p. 113-129 ; Bianca Botea, *Territoires en partage, politiques du passé et expériences de cohabitation en Transylvanie*, Paris, Petra, 2013. Sur les violences dans les confins, voir Delphine Bechtel et Xavier Galmiche (dir.), dossier « La Destruction des confins », *Cultures d'Europe centrale*, n° 5, 2005 ; Omer Bartov et Eric D. Weitz (dir.), *Shatterzone of Empires, Coexistence and Violence in the German, Habsburg, Russian, and Ottoman Borderlands*, Bloomington, Indiana University Press, 2013 ; Timothy Snyder, *Bloodlands. Europe Between Hitler and Stalin*, New York, Basic Books, 2010.

14. Jan Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis : Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen* [La mémoire culturelle : écriture, mémoire et identité politique dans les civilisations antiques], Munich, C. H. Beck, 1992.

15. Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory : Writing and Visual Culture After the Holocaust*, New York, Columbia University Press, 2012.

par exemple, à travers certaines pratiques, comme celles partagées par les populations autochtones de la Kolyma, à travers la protection d'une espèce animale (Białowieża) ou des surfaces d'eau (Jachymov) ; à travers les toponymes ou le soin donné aux tombes (Brandenburg), les gestes rituels ou les chants (Gëk-Téké), le tourisme, les objets ou les modes de vie<sup>16</sup>. On doit se pencher également sur les modes de transmission des savoirs – au sein de la famille, dans le cadre scolaire ou encore par les médias et la documentation scientifique. Toutes sortes de situations peuvent se présenter au niveau local : de l'ignorance totale du passé ou de la vague idée que « quelque chose s'est passé ici », au savoir reçu des aînés ou des livres et, dans certains cas, issu d'une recherche personnelle sur son lieu de vie. Toutes ces questions ne trouveront pas nécessairement de réponse dans chacune des contributions présentées ici. Toutefois, nous avons l'intuition que les rythmes de transmission, envisagés localement dans des contextes spécifiques, fluctuent lorsqu'ils passent par le paysage et qu'il faut prendre ici en compte des temporalités différentes, celle d'un arbre, d'une pierre, d'un papillon. Le paysage fixe et efface le passé d'une manière tout autre que ne le fait une scénographie muséale ou une photographie. Les mémoires « communicative » et « culturelle » s'intersectent, le post-mémoriel résorbe ses blocages dans la flânerie et dans des pratiques professionnelles, spirituelles ou artistiques du paysage...

La conclusion à laquelle on parvient en considérant ces paysages est aussi une hypothèse de travail pour la suite : la mémoire paysagère est avant tout une mémoire hybride. Une transmission orale vivante survit parfois plus longtemps dans des régions et parmi des populations pour lesquelles l'oralité a joué traditionnellement un rôle important. Des traces disparues, détruites par des régimes de terreur, renaissent sous des formes inhabituelles à travers des reconstructions paysagères ou artistiques. Si les lieux de mémoire patrimonialisés peuvent être pensés comme des hétérotopies<sup>17</sup>, c'est-à-dire, des espaces soumis à leurs propres règles et ayant leurs propres symboles (musées, théâtres, stades, prisons, asiles ou cimetières), les paysages des violences, dans

---

16. Pour comprendre le rôle des pratiques dans le découpage des territoires mémoriels, notamment, s'agissant d'espaces frontaliers anciens, le concept de « frontière fantôme » forgé par Béatrice von Hirschhausen sera particulièrement utile. On se reportera au dossier qu'elle a dirigé dans *L'Espace géographique*, vol. 46, n° 2, 2017, p. 97-192.

17. Michel Foucault, « Des espaces autres. Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967 », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, octobre 1984, p. 46-49.  
URL : <https://foucault.info/documents/heterotopia/foucault.heteroTopia.fr/>

leur usage quotidien, sont des lieux ordinaires bien que particuliers. Perçus comme un héritage négatif par certains locaux qui vont jusqu'à s'expatrier, ils sont appréciés et aimés par d'autres pour leur beauté ou simplement parce qu'ils constituent l'environnement familial, la petite patrie. Parfois, ces deux attitudes coexistent. C'est cette complexité que nous nous proposons de saisir.

Pour ce faire, les textes de ce dossier puisent largement aux sources littéraires et artistiques, dont le poème de Chalamov cité en exergue ou la prose de Sebald offrent des exemples ; certains d'entre eux assument un mode d'écriture littéraire. Ils revendiquent ainsi une place pour l'imaginaire comme vecteur de connaissance et espace d'expérimentation au sein des sciences humaines. La littérature, de tout temps, a produit des *figures* qui se sont révélées porteuses de concepts, poussant les murs des espaces d'intellection<sup>18</sup>. Penser les paysages des violences, c'est faire émerger, en filigrane des espaces réels avec leurs traces matérielles ou immatérielles, une épaisseur symbolique qui n'en finit pas d'engendrer des images, à chaque étape de l'histoire du regard, de l'histoire des sensibilités et des émotions. Cette étude vise à analyser poétiquement (et s'inscrit donc dans une « poétique du savoir<sup>19</sup> ») les différentes strates de ces paysages, dans un va-et-vient que nous espérons fécond, l'image étant l'outil premier pour appréhender les objets qu'elle-même fait naître.

---

18. Voir Ioulia Podoroga (dir.), *Concepts migrants : les lettres et les arts russes, espaces de circulations et métamorphoses (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Eur'ORBEM éditions, 2024 ; Luba Jurgenson, « Looking at the Emptiness : a New Regime of Visibility at the Turn of the 20<sup>th</sup> Century », in Rosina Neginsky, Marthe Segrestin et Luba Jurgenson (dir.), *Anxiety, Angst, Anguish in Fin de Siècle Art and Literature*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2020, p. 105-115.

19. Voir Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire, essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1993 ; Arlette Farge, « Affecter les sciences humaines », in Claude Gautier et Olivier Le Cour Grandmaison (dir.), *Passions et sciences humaines*, Paris, PUF/Centre universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie, 2002, p. 45-50 ; Mireille Cifali, « Éloge d'une pensée métaphorique », *Revue internationale de psychosociologie*, n° 21, 2003, p. 39-51 ; Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, Paris, Seuil, 2009.

## Bibliographie

- Jan Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis: Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, C. H. Beck, 1992.
- Omer Bartov et Eric D. Weitz (dir.), *Shatterzone of Empires, Coexistence and Violence in the German, Habsburg, Russian, and Ottoman Borderlands*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.
- Paul Bauer, « Resacralisation de l'espace dans les régions frontalières tchèques ? Enjeux de mémoire à la frontière germano-tchèque », *Cahiers du CEFRES*, n° 31, 2011, p. 175-201.
- Paul Bauer, Christian Jacques et al. (dir.), *Minorités nationales en Europe centrale. Démocratie, savoirs scientifiques et enjeux de représentation*, Prague, CEFRES, 2011.
- Delphine Bechtel et Xavier Galmiche (dir.), dossier « Le Voyage dans les confins », *Cultures d'Europe centrale*, n° 3, 2002.
- Delphine Bechtel et Xavier Galmiche (dir.), dossier « La Destruction des confins », *Cultures d'Europe centrale*, n° 5, 2005.
- Yves Bonnefoy, *L'Arrière-Pays*, Paris, Gallimard, 1972.
- Bianca Botea, *Territoires en partage, politiques du passé et expériences de cohabitation en Transylvanie*, Paris, Petra, 2013.
- Elias Canetti, *Masse et puissance*, traduit de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1998.
- Michel de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 2002.
- Mireille Cifali, « Éloge d'une pensée métaphorique », *Revue internationale de psychosociologie*, n° 21, 2003, p. 39-51.
- Ewa Domańska, Jacek Leociak et al., dossier « Środowiskowa historia Zagłady », *Teksty Drugie*, n° 2, 2017. <https://journals.openedition.org/td/2207>
- Michel Foucault, « Des espaces autres. Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967 », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, octobre 1984, p. 46-49. <https://foucault.info/documents/heterotopia/foucault.heteroTopia.fr/>
- Janine Fubel, Alexandra Klei et Annika Wienert (dir.), *Space in Holocaust Research: A Transdisciplinary Approach to Spatial Thinking*, Berlin, De Gruyter, 2024.

Claude Gautier et Olivier Le Cour Grandmaison (dir.), *Passions et sciences humaines*, Paris, PUF/Centre universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie, 2002.

Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*, New York, Columbia University Press, 2012.

Béatrice von Hirschhausen (dir.), dossier « Les frontières fantômes », *L'Espace géographique*, vol. 46, n° 2, 2017.

Béatrice von Hirschhausen, *Les provinces du temps. Frontières fantômes et expériences de l'Histoire*, CNRS éditions, 2023.

Luba Jurgenson (dir.), dossier « La mémoire se fond-elle dans le paysage ? », *Mémoires en jeu*, n° 7, 2018, p. 41-121.

Rosina Neginsky, Marthe Segrestin et Luba Jurgenson (dir.), *Anxiety, Angst, Anguish in Fin de Siècle Art and Literature*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2020.

Geneviève Piron, *Goulag, le peuple des zeks*, Genève, Musée Ethnographique de Genève, 2004.

Ioulia Podoroga (dir.), *Concepts migrants : les lettres et les arts russes, espaces de circulations et métamorphoses (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Eur'ORBEM, 2024.

Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire, essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1993.

W.G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Arles, Actes Sud, 2004.

W.G. Sebald, *Les Anneaux de Saturne*, traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, Arles, Actes Sud, 1999.

Timothy Snyder, *Bloodlands. Europe Between Hitler and Stalin*, New York, Basic Books, 2010.

Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, Paris, Seuil, 2009.

Paul Virilio, *Bunker. Archeologie*, Paris, Les Éditions du Demi-cercle, 1991.

François Walter, *Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, EHESS Éditions, 2004.



## Goulag en territoire autochtone : une mémoire fantôme



Un Youkaghir plaçant ses pièges.

Photo de T. Odoulok, fin des années 1920, collection privée.

### Geneviève Piron

Directrice du JYA Program à Genève du Smith Collège,  
Collaboratrice scientifique à l'Université de Genève, département  
d'études méditerranéennes, slaves et orientales

<https://www.unige.ch/lettres/meslo/unites/russe/chercheurs/piron>

Cet article retrace certaines des intersections entre la vie des peuples autochtones et le Goulag dans la Kolyma, une région du Nord-Est de la Sibérie où les camps se sont massivement développés entre 1930 et 1950. Demeuré longtemps hors-champ, le contact entre ces différents mondes est reconstitué à partir de sources locales, d'archives régionales et de témoignages des habitants quotidiennement aux prises avec la mémoire de la « civilisation des camps » et ses traces dans le paysage.

**Mots clés :** Goulag, Histoire orale, Mémoire, Peuples autochtones, Sibérie

Comment les peuples autochtones se souviennent-ils de la présence du système des camps soviétiques sur leur territoire ?

## Goulag et autochtones de la Kolyma : un hors-champ mémoriel

Tu creuses et tu creuses une tombe.

Tu blasphèmes la terre.

(Dicton évène)

« Enfer blanc », telle est l'appellation qu'a reçue, au XX<sup>e</sup> siècle, la Kolyma, région du Nord-Est de la Sibérie. Son isolement – ses habitants la considèrent comme une île, appelant tout le reste du pays « le continent » – et son climat extrême – de longs hivers à -50° – l'ont fait entrer dans l'histoire comme un lieu d'exil et de « perdition<sup>1</sup> ». Dans les années 1920, on y trouve des minerais et ce territoire glacé devient un haut lieu de l'exploitation aurifère du pays. Sous Staline, on y déporte des milliers, puis des centaines de milliers de personnes assignées au travail forcé dans les gisements à ciel ouvert et les mines souterraines. Les pics de mortalité sont parmi les plus élevés du Goulag<sup>2</sup>, les conditions particulièrement inhumaines et les survivants, parmi lesquels on trouve de nombreux représentants de l'élite politique et artistique d'URSS, lui font une réputation de point de non-retour : « Auschwitz sans les fours<sup>3</sup> », « pôle de férocité<sup>4</sup>. » Quand, récemment, il évoque la Kolyma pour s'inquiéter de l'effacement de la mémoire des répressions soviétiques, le journaliste Juri Dud' la désigne comme le « lieu de naissance de notre peur<sup>5</sup> ».

---

1. Voir Vladimir Tan-Bogoraz, *Récits de la Perdition*, Genève, Éd. des Syrtes, 2022.

2. Luba Jurgenson et Nicolas Werth, *Le Goulag. Témoignages et archives*, Paris, Laffont, 2017 ; Mihail Smirnov, Arsenij Roginski et Nikita Ohotin (dir.), *Sistema ispravitel'no-trudovyh lagerej v SSSR (1923-1960)* [Le système des camps de travail correctifs en URSS, 1923-1960], Moscou, Zvenija, 1998.

3. Semën Vilenskij (dir.), *Osvencim bez pečej* [Auschwitz sans les fours], Moscou, Vozvraščenie, 1996.

4. Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag 1918-1956 : essai d'investigation littéraire*, T. 1, trad. Geneviève Johannet, Paris, Seuil, 1973, p. 5.

5. Juri Dud', « **Kolyma, rodina našego straha** » [La Kolyma, lieu de naissance de notre terreur], *YouTube*, 23 avril 2019 (dernière consultation le 12 mai 2024). L'auteur

Cette importance symbolique a fait oublier que la Kolyma est d'abord et avant tout un fleuve<sup>6</sup> (voir l'image 1 ci-dessous). C'est-à-dire, comme toutes les grandes rivières de Sibérie, une source de nourriture et un axe de transport.



Image 1. Fleuve Kolyma, vue du ciel.

Geneviève Piron

---

cite un sondage russe de 2018 selon lequel près de 50 % des 18-24 ans n'ont jamais entendu parler des répressions staliniennes.

6. Le kraï de la Kolyma a connu différents remaniements administratifs et a compris, avant 1953, la Tchoukotka.

Prenant sa source dans les monts Tcherski, près de la mer d'Okhotsk (entre la mer du Japon et celle de Behring), il traverse tout le continent eurasiatique sur plus de 2 000 kilomètres, déroulant ses méandres dans d'infinis espaces de taïga, puis de toundra, avant de se jeter dans l'océan Arctique.

À en croire l'archéologie<sup>7</sup>, plusieurs peuples (certains génétiquement proches des Amérindiens) auraient vécu sur ces terres pendant des milliers d'années : Tchouktches, Évènes, Dolganes, Youkaghirs. Parfaitement adaptés à la vie arctique, capables de passer ces hivers glaciaux dans des huttes de branchages recouvertes de peaux ou dans des yourtes, la plupart n'ont pas rencontré d'Européens jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les années trente du XX<sup>e</sup> siècle, ils sont soudain poussés dans les marges par l'afflux massif de nouveaux venus, les détenus du nouveau régime.

La région de Magadan, dont le territoire dépasse celui de la Suède, ne comptait que 7 000 habitants en 1926. Elle en compte près de 200 000 au début des années 1950, cela en raison du développement forcé de la région par le Dalstroï<sup>8</sup>, qui gère l'activité des camps. Les autochtones<sup>9</sup>, nomades et semi-nomades, sont alors sédentarisés, placés sous la protection et la surveillance de l'État, éduqués, soignés, et d'ailleurs présentés tour à tour comme des « communistes primitifs » ou des « arriérés ». Économiquement, on les cantonne à la sphère des transports ou de l'approvisionnement. En quelques années, des hommes et des femmes qui vivaient dans un isolement quasi-total, en petites communautés, et chassaient avec des flèches de pierre en symbiose avec la nature, se retrouvent intégrés dans un projet pharaonique et répressif d'une ampleur inédite. Pour ces premiers habitants, l'entrée dans le concert des nations soviétiques se confond avec la grande entreprise coloniale du système des camps.

---

7. Sur le consensus actuel entre archéologues et généticiens concernant les parentés entre peuples autochtones des deux côtés du Détroit de Behring, voir le résumé de Charles Stépanoff, *Voyager dans l'invisible : techniques chamaniques de l'imagination*, Paris, La Découverte, 2019, p. 106-110.

8. Organisation soumise au NKVD qui administre l'Extrême-Orient soviétique et les camps de la Kolyma dès 1931.

9. Pour les définitions de l'autochtonéité, qui diffèrent selon les législations et sont compliquées par les politiques des nationalités, voir « Les peuples autochtones du Grand Nord. Entretien avec Boris Chichlo », *Le Courrier des pays de l'Est*, 2008 et Marina Leberre-Semonov, *Renaissantismes et renaissance des peuples du nord*, Louvain, Paris, Peeters, 2008. Sur les problèmes de recensements, voir Ivan Sablin et Maria Savelyeva, « Mapping Indigenous Siberia: Spatial Changes and Ethnic Realities, 1900-2010 », *Settler Colonial Studies*, n° 1, 2011, p. 77-110.

Or, on possède très peu de témoignages sur la façon dont les peuples autochtones de la Kolyma ont vécu ces bouleversements. Après la chute de l'URSS, quand vient l'heure des bilans, cette question est largement laissée *hors-champ*. Dans l'élan du mouvement de « renaissance des nationalités », les principaux leaders des communautés autochtones revendiquent leur autonomie et s'attellent à défendre (et bien souvent à redécouvrir) leurs langues et cultures que les politiques des nationalités (remaniant les groupes ethniques et excluant certains peuples des territoires autonomes<sup>10</sup>) et la russification<sup>11</sup> ont mises en péril. En même temps, quand fleurissent mémoires et témoignages sur les répressions, les autochtones sont confrontés à la question de leur loyauté envers un régime qui les a régulièrement intégrés dans le système répressif des camps (par exemple pour rattraper les évadés). Il est plus confortable pour les habitants locaux de se disculper de leur participation à l'entreprise soviétique en plaçant l'histoire des camps dans le domaine des « affaires russes » (ou, plus largement, coloniales<sup>12</sup>) tout en alimentant la mémoire idéalisée d'un passé sans âge. À l'école, la plupart des parents autochtones s'opposent aujourd'hui encore aux enseignants soucieux de transmettre l'histoire du Goulag, car ils souhaitent présenter

---

10. Contrairement aux Yakoutes, qui bénéficient d'une République autonome dès 1922, les « petits peuples minoritaires du Nord » ne connaissent pas de territoires séparés. Considérés comme « en voie d'extinction » et protégés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle (en particulier grâce aux efforts des scientifiques du Comité du Nord, 1924-1936), ils sont assimilés dans les projets de modernisation forcée dès les années 1930 (voir Yuri Slezkine, *Arctic Mirrors: Russia and the Small People of the North*, Ithaca, Cornell University Press, 1994, p. 188-194, et Marina Leberre-Semonov, *Renaissances et renaissance des peuples du nord*, Louvain, Paris, Peeters, 2008, chap. II, « Processus coloniaux », p. 53-83).

11. L'étude et la promotion des langues liées à la politique « d'indigénisation » des années 1920 ont été suivies par un retour massif du nationalisme russe en 1935-1937 : réduction du nombre des langues autochtones enseignées, interdiction de ces langues dans l'administration locale, puis fermeture de l'Institut des peuples du Nord. Entre 1960 et 1980 quatre résolutions du Comité central du P.C. sont mises en œuvre pour étendre la pénétration du russe dans les écoles nationales. Voir Aleksandr L. Aref'ev, *Jazyki korennykh maločislennykh narodov Severa, Sibiri i Dal'nego Vostoka v sisteme obrazovaniia : istorija i sovremennost'* [Les langues des peuples minoritaires du Nord de Sibérie et d'Extrême-Orient dans le système d'instruction : histoire et actualité], Ministerstvo obrazovaniia i nauki RF, Moscou, Centr social'nyh issledovanij, 2014, p. 43-48.

12. Sur le discours des représentants de l'intelligentsia autochtone de Sibérie dénonçant les méfaits de la civilisation européenne sur le mode de vie traditionnel (années 1960-1990), voir Yuri Slezkine, *Arctic Mirrors: Russia and the Small People of the North*, Ithaca, Cornell University Press, 1994, p. 353-385 et Marina Leberre-Semonov, *Renaissances et renaissance des peuples du nord*, Louvain, Paris, Peeters, 2008, chap. V, « Reconstruction identitaire et culture sakha néo-traditionnelle ».

« le territoire natal comme riche en ressources, en beautés naturelles et pouvoir spirituel » et « préfèrent que leurs enfants apprennent la poésie des poètes locaux autochtones plutôt que les vers ou la prose des étrangers célèbres qui croupissaient dans les camps environnants<sup>13</sup> ».

La mémoire institutionnelle ne fait qu'accentuer ce hors-champ. Presqu'un siècle après les faits, les musées régionaux de la Kolyma (Seïmtchan, Magadan) continuent à présenter ces thèmes dans des salles à part, parfois même à des étages différents. Dans l'une de ces salles, on peut découvrir une exposition sur les cartes et reliques des sites concentrationnaires, les mémoires des dissidents et artistes témoins des camps ; dans une autre est décrite la culture matérielle des peuples premiers, selon la grande tradition de l'ethnographie du XIX<sup>e</sup> siècle. La littérature joue la même partition. Au corpus très riche de récits et mémoires, à la grande littérature classique sur le Goulag, s'oppose une littérature due à la plume des « petits peuples du Nord », qui excellent à chanter une vie détachée de l'univers moderne, enracinée dans la nature vierge, en harmonie avec le climat extrême et le monde des animaux. Certes, les mémoires et la littérature sont trop riches pour ne pas signaler d'intersections. Mais le témoignage autochtone du camp naît toujours sous la plume de survivants, chez qui l'entreprise de déshumanisation finit par effacer particularismes et croyances. Rien ne distingue *a priori* les mémoires d'un éleveur de rennes nénéts, survivant du camp de Lazo, de celles d'un intellectuel exilé : comme les 30 nationalités qu'il célèbre, il est entré dans la « nation des zeks », pour qui la vie sauvage n'est plus que menace ou garde-manger<sup>14</sup>.

Sur une même terre, la Kolyma, la mémoire déroule donc deux récits irréconciliables : celui du « tombeau collectif<sup>15</sup> » et celui de « l'idylle autochtone ». Quand surgit une *intersection* entre ces thèmes, l'État russe s'attelle activement à l'effacer. Récemment, la déportation de communautés rurales de Yakoutie centrale dont, pendant plusieurs décennies, le souvenir a été cultivé par la population, est devenue un

---

13. Marjorie Mandelstam Balzer, « Local Legacies of the Gulag in Siberia: Anthropological Reflections », *Journal of Global and Historical Anthropology*, n° 73, 2015, p. 103.

14. Voir le récit sur le partage de la viande d'ours, Arkadij Evsjugin, *Sud'ba, klejmën-naja GULAGom* [Un destin marqué au fer rouge par le Goulag], Narian-Mar, 1993, <https://www.sakharov-center.ru/asfcd/auth/?t=page&num=6079> (dernière consultation le 12 mai 2024).

15. Luba Jurgenson et Nicolas Werth, citant Varlam Chalamov, *Le Goulag, Témoignages et archives*, Paris, Laffont, 2017, p. 709.

sujet tabou, et ce sont leurs compagnons d'infortune, d'origine balte, qui en conservent la mémoire dans un musée virtuel, hors de Russie<sup>16</sup>.

L'étude qui suit a été motivée par le désir d'explorer ce hors-champ en puisant dans la mémoire orale. Il me semblait curieux que des centaines de témoignages aient été enregistrés sur la Kolyma du point de vue des nouveaux venus, les détenus, et qu'on en sache si peu sur l'expérience de ceux qui, pendant des siècles, avant l'apparition des camps, occupaient ce territoire, en tiraient leur subsistance et s'y déplaçaient librement. Plusieurs années de suite, entre 2017 et 2021, à l'occasion de séjours chez l'habitant dans différents villages, naviguant avec pêcheurs et chasseurs sur les rivières sauvages entre Yakoutsik et Magadan, j'ai récolté des données sous forme d'interviews et de conversations libres. Mes interlocuteurs ont été principalement des femmes nées entre 1930 et 1965 en Moyenne et Basse-Kolyma, de langue maternelle autochtone. Ont également été recueillis les récits de mes guides, autochtones et locaux, lors de trajets prolongés, notamment en bateau, entre Zyrianka et Seïmtchan. Mon intérêt de départ étant la micro-histoire et les récits de vie, je n'ai que rarement abordé frontalement la question des camps.

Les problèmes de recueil de la mémoire orale<sup>17</sup>, amplifiés par les « non-dits » typiquement soviétiques et post-soviétiques et les conditionnements de la « commande sociale » (tourisme mémoriel, récits muséaux) m'ont très vite conduite à laisser librement parler les gens, à recueillir remarques et réflexions à partir d'activités quotidiennes ou de

---

16. « [...] les Litvaniens survivants ont écrit des mémoires dont beaucoup ont été traduits dans différentes langues. Alors que les paysans de Tchouraptcha ont gardé le silence jusqu'à très récemment, sans même parler de témoignages écrits sur les crimes du régime stalinien. » Musée virtuel du Goulag : <https://www.delfi.lt/ru/news/live/virtualnyy-muzey-gulaga-v-litovskom-konsulstve-v-sankt-peterburge-19186858> ; le site Internet de l'école de Sakha (Yakoutie) a été récemment revu pour souligner l'effort de guerre et effacer la responsabilité de Moscou – on insiste surtout sur la sécheresse, ramenant cette « nécessité d'État » – au niveau d'un problème agricole. <https://virtualyakutia.ru/node/379> (dernière consultation le 12 mai 2024).

17. Voir Florence Descamps, *L'historien, l'architecte et le magnétophone : de la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Institut de la gestion publique du développement, 2005 ; Elisabeth Gessat-Anstett, *Une Atlantide russe. Anthropologie de la mémoire en Russie post-soviétique*, Paris, La Découverte, 2007, p. 13 ; Melanie Ilic et Dalia Lenarte, « Introductions », in *The Soviet Past in the Post-Socialist Present: Methodology and Ethics in Russian, Baltic and Central European Oral History and Memory Studies*, New York, Routledge, 2015, p. 3-18 ; Alexia Bloch, *Red Ties and Residential Schools : Indigenous Siberians in a Post-Soviet State*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2004, p. 11.

déplacements, à croiser les récits des différents membres d'une même famille ou communauté, et à demeurer le plus longtemps possible avec les mêmes personnes<sup>18</sup>. Constamment, j'ai cherché à croiser mémoire orale et sources écrites, notamment celles des centres culturels et des archives locales. Cet article explore donc un nouveau champ d'études, celui des *intersections* « vie autochtones/vie des camps » à partir des relations au paysage et au territoire.

### Première intersection : le kolkhoze, « potager du camp »

Pour mes interlocuteurs de Basse-Kolyma, la transformation marquante des années 1930-1940, sur laquelle ils reviennent toujours, c'est le passage à l'agriculture : « On mangeait de l'écureuil, du poisson, puis sont venus les kolkhozes, les sovkhoses, et on a reçu de la viande et du lait<sup>19</sup>. » La création des villages de type urbain et l'apparition des véhicules à moteur, dès les années 1950-1960 (et 1970-1980 pour les hélicoptères) sont les deux autres grands marqueurs du passage à la modernité :

« Mon père (dans les années 1970) revenait à la maison avec des traîneaux tirés par les rennes. On entendait crisser la neige. Puis sont arrivés les hélicoptères. Ils embarquaient les chasseurs avec leurs chiens et les déposaient pour plusieurs mois dans la forêt<sup>20</sup> ».

Quand ils racontent leur histoire familiale, mes interlocuteurs relatent un premier bouleversement lié aux chercheurs d'or (vers 1910 pour la région de Korkodon), qui ont été les premiers à forcer leurs parents et grands-parents à quitter leurs lieux de nomadisation traditionnels, puis tous évoquent la fracture de la collectivisation. En même temps que sont construits les premiers bâtiments de la direction des camps à partir du début des années 1930, les « gros » propriétaires de troupeaux de rennes ou de chevaux sont « dékoulakisés ». Avec les détenus et nouveaux salariés du Dalstroï, toute une logistique de l'approvisionnement est mise en place, notamment en nourriture. Parallèlement au centre administratif des camps de Sevostlag, on construit le kolkhoze « Héros rouge » (à Mylga, près de Taskan), destiné à employer surtout

---

18. Pour préserver la sécurité de mes interlocuteurs, leurs noms et ceux de certains lieux sont ici anonymisés.

19. Entretien avec P. V., née en 1948 à P., 7 juillet 2018.

20. Entretien avec A. L., née en 1958, 25 juin 2020.

des travailleurs autochtones, yakoutes et évènes. Ces kolkhozes avaient la réputation de mal fonctionner, les employés n'ayant aucune habitude de l'agriculture. Cependant, grâce à l'ingéniosité d'agronomes nouvellement arrivés, le plus souvent des détenus européens (Polonais, Baltes, Ukrainiens), on finit par faire pousser des légumes dans la terre peu hospitalière de la Kolyma. A. L., fille d'un riche marchand yakoute victime de la collectivisation, commente ce développement forcé par une formule laconique : « On croyait qu'on nourrissait le front, mais en fait, on nourrissait le Goulag !<sup>21</sup> »

Les enfants d'éleveurs dékoulakisés entretiennent la peur et le sentiment d'injustice liés aux persécutions et aux disparitions de leurs proches. À l'inverse, certains descendants de familles démunies déclarent : « Les Russes nous ont sauvés ». Les autochtones sont également venus régulièrement renforcer les contingents de main d'œuvre gratuite des camps : « Parmi les locaux, il y avait aussi A. S. et le vieillard V. Le premier avait été jugé pour mauvaise production de fourrure et le second pour port d'arme illégal. Ils avaient écopé de deux ans. Nous leur avons envoyé du thé et du pain au camp d'I.<sup>22</sup> » Dans chaque communauté, des leaders et cadres sont par ailleurs « montés à Leningrad », puis tombés dans les rouages de la répression<sup>23</sup>.

L'arrivée massive de nouveaux venus conduit à de grands remaniements : des brigades internationales composées de détenus, de libérés et de « spécialistes » travaillent avec les employés locaux. De nouvelles échelles sociales s'établissent parmi des autochtones devenus « salariés du kolkhoze ». Certains, envoyés pour chasser à des kilomètres des lieux de peuplement, conservent un mode de vie proche de celui de leurs parents. D'autres se voient confier de nouvelles responsabilités. Une de mes interlocutrices, B. M., née en 1934, a arpenté différents lieux de Basse-Kolyma en déménageant tous les 2 à 3 ans parce que son père, mi-autochtone mi-descendant d'un explorateur européen (la mixité favorise l'ascension sociale), a été nommé responsable dans

---

21. Entretien avec A. L., née en 1958, 25 juin 2020.

22. Récit d'E. M., née en 1930, transcrit par V. Volkov, *Sovetskaja Kolyma*, décembre 1992.

23. Cf. Nikolaj Spiridonov, « monté à Leningrad » pour faire des études à l'Institut des peuples du Nord, premier docteur en économie parmi les autochtones de la Kolyma, fusillé en 1938.

la logistique de l’approvisionnement : « Nous avons été trimballées comme des sacs, mes sœurs et moi.<sup>24</sup> »

Les différentes communautés vivant à la Kolyma avaient en commun une identité propre à cette « île » : ils se sentaient « Kolymtchanes ». Pendant des siècles, les colons, marchands, exilés venus de la Russie européenne, ont respecté les traditions des chasseurs et pêcheurs liées au système de survie dans le fragile environnement arctique<sup>25</sup>. Avec l’afflux des nouveaux venus et la politique de développement industriel, le paysage change. Même quand les besoins de la production exigent qu’ils se déplacent – transhumances des rennes, migrations du gibier – les autochtones, auparavant nomades ou semi-nomades, sont assignés à des lieux de résidence. Le développement du réseau des camps les transforme, bon an mal an, en unités mobiles de surveillance, et les rend plus généralement responsables de l’alimentation de toute la population. Ces changements leur apportent de nouveaux gains, de nouveaux confort, mais aussi les exposent à des risques nouveaux et transforment intégralement leur relation au territoire.

## Deuxième intersection : occupation du territoire, le cadastre

Suivant les traces des animaux sur la neige, se déplaçant à ski et en traîneaux tirés par l’homme ou les rennes, remontant les rivières, les autochtones parcouraient des centaines de kilomètres pour, au printemps, se retrouver entre eux. Un des leaders d’une communauté, Tekki Odoulok, ironise sur cette connaissance approfondie du pays qu’ont développée les autochtones bien avant l’arrivée des « Christophe Colomb » soviétiques :

« Nous connaissions chaque sommet de ces montagnes, chaque dénivellation et sentier qui y conduisait ; nous “nomadisions” et nous chassions sur toutes nos rivières et sur tous nos ruisseaux ; nous buvions l’eau et attrapions le poisson de nos lacs. Bien plus, chaque forêt, chaque petite île, on peut même dire, chaque buisson de ce territoire est pour nous un jalon qui nous indique le chemin. C’est pourquoi, il faut bien l’avouer, nous étions un peu vexés de ce que, il y a peu, on ait fait si grand cas de la “découverte”, par des “spécialistes-savants” étudiant la

24. Entretien avec B. M., née en 1934, Seïmtchan, 14 juillet 2021.

25. Voir Vladimir Tan-Bogoraz, *Récits de la Perdition*, Genève, Éd. des Syrtes, 2022.

Yakoutie, de certaines montagnes, rivières, etc. Comme si avant eux, personne n'avait rien su de ces lieux<sup>26</sup>. »



Image 2. Pictogramme peint par des enfants sur le mur du centre culturel de C.

Les déplacements des Youkaghirs, chasseurs de Basse Kolyma, sont répertoriés au moyen de cartes très particulières, gravées sur des écorces de bouleau qui leur permettent de communiquer entre eux par un système de pictogrammes pour signaler les lieux giboyeux<sup>27</sup> (voir l'image 2 ci-dessus). Dès leur arrivée, employés du Dalstroï et détenus se mettent à développer les infrastructures, routes et rails. Aux représentations des chasseurs et pêcheurs se substitue alors un ensemble de cartes métriques : les cadastres.

Dans les rapports des géologues chargés de dessiner ces cartes et de déterminer les lieux d'habitation, la taïga, cet espace sauvage qui désespère les détenus, apparaît sous une tout autre perspective. Elle devient

---

26. Tekki Odulok, *Na krajnem severe* [Dans le Grand Nord], 1928, cité in *Ulakhan Imteurgin ologo, Na krajnem Severe*, Bičik, Jakutsk, 2016, p. 98. Le voyage dont il est question a eu lieu en 1925.

27. Nikolaj Vaxtin, *Jukagirskie tosy* [Les toss youkaghirs], Saint-Petersbourg, izd. Evropejskogo Universiteta v SPb, 2021.

un « espace vert », une zone de repos et d'agrément, à structurer et délimiter dans les nouvelles agglomérations prévues pour le travail de production :

« Le long des rues, des places et des propriétés, des espaces verts peuvent être aménagés sans dépenses particulières. En effet, sur le terrain du centre, la végétation forestière est actuellement bien développée. Il suffira de libérer l'espace de la présence des buissons lors de la construction des bâtiments d'habitation et de travail pour aménager un passage. Dans les autres lieux, on prendra toutes les mesures nécessaires à la préservation des espaces verts<sup>28</sup>. »

Symbole du contrôle opéré par le NKVD sur ces terres (les expéditions géologiques sont toujours accompagnées par un membre de la police politique), les plans de délimitation instaurent sur le territoire tout un système de relais de la surveillance (voir l'image 3).

---

28. Expédition de plan cadastral NKZ du 27 avril 1940 du colonel Kapustin, Archives d'État de Magadan, village de P., R-38, doss. 9. f. 45.

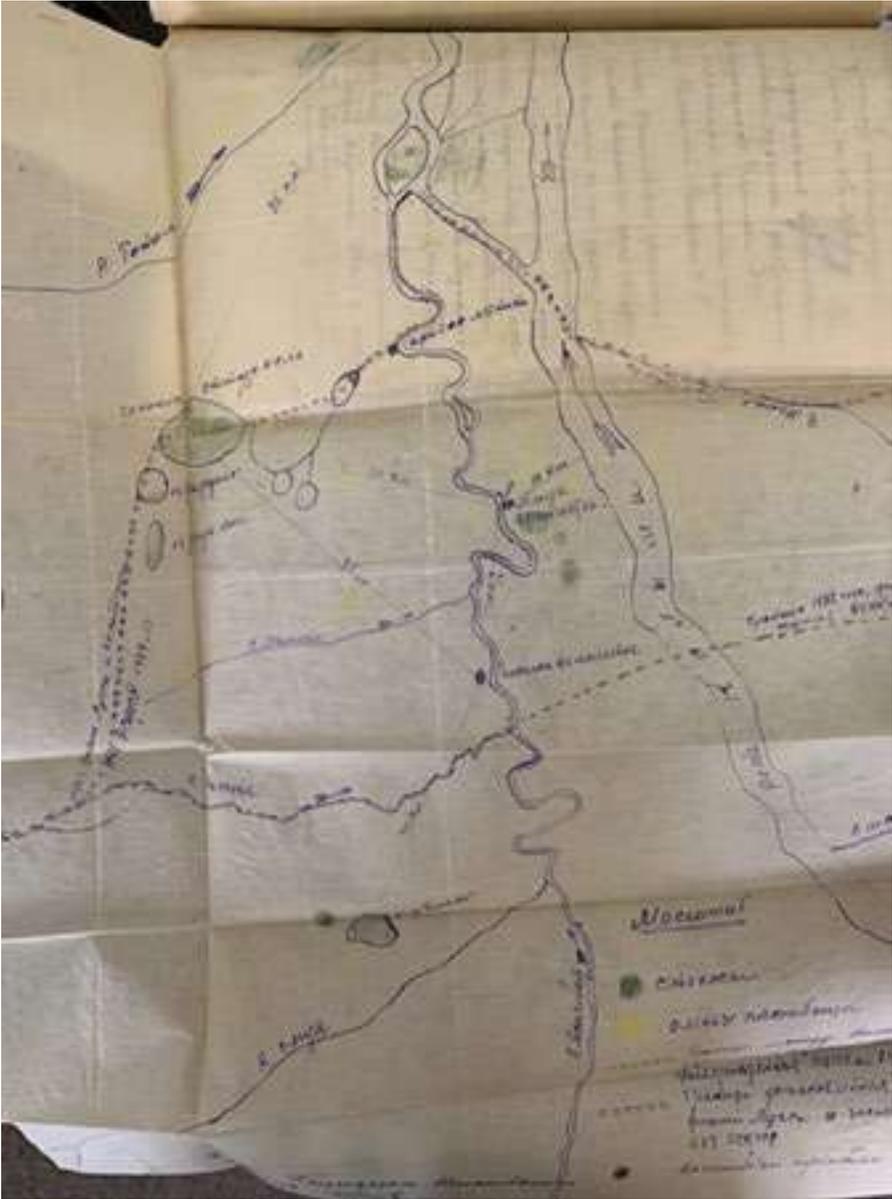


Image 3. Plan cadastral du 27 avril 1940 délimitant le territoire du kolkhoze.  
Archives d'État de Magadan, R-38, dossier 9, f. 45.

On interdit aux kolkhoziens de s'éloigner au-delà de certaines limites. On vérifie avec minutie leur productivité. On profite de leurs connaissances de terrain pour les intégrer dans le système de la détention :

« La rumeur courait à travers la taïga que circulaient de dangereux criminels et qu'il fallait les rattraper...<sup>29</sup> ».

« Au printemps dans la taïga, les villageois de T. voyaient pas mal de fugitifs. Ils ne faisaient rien de mal, c'étaient des gens pacifiques. D'habitude, c'était S. P. qui les rattrapait, réalisant ses devoirs de président du Soviet du village<sup>30</sup> ».

De leur côté, les détenus croyaient qu'en dehors du périmètre du camp, il n'y avait que des espaces hostiles à perte de vue avec, çà et là, un campement d'employés du Dalstroï ou d'autres petits camps : « Je me dis que je ne connaissais qu'un tout petit bout de ce monde, une part insignifiante et que, vingt kilomètres plus loin, il pouvait y avoir une cabane de géologues prospecteurs en quêtes d'uranium ou une mine d'or avec 30 000 détenus. On pouvait cacher tant de choses dans les replis de la montagne.<sup>31</sup> »

En réalité, dans cette immensité, ils parcouraient tous des territoires qui semblaient vierges, mais étaient cadastrés par l'État<sup>32</sup>, aux parcelles numérotées selon les secteurs de production des kolkhozes : « Héros rouge », « Vie radieuse », « Voie nouvelle », etc. Et si les détenus ne voyaient rien, pas un seul de leur déplacement n'échappait aux habitants des lieux. Les prisonniers éveillaient l'inquiétude, mais également la pitié des habitants de la taïga. Régulièrement, reprenant les traditions de la « voie des forçats » en Sibérie centrale, les femmes et les enfants leur venaient spontanément en aide en contrevenant aux ordres :

« Quand un convoi passait près du village et que nous le savions à l'avance, nous jetions sur le chemin du pain, du tabac, de la nourriture, parfois des moufles. Si les autorités l'apprenaient, on nous appelait à l'administration, et on nous passait un savon.

29. Entretien avec M. G., née en 1958, Seïmtchan, 10 juillet 2021.

30. Souvenirs d'A. C. (1930-2015), recueillis en 1993, musée de l'école du village de T., République de Sakha (Yakoutie), tapuscrit non paginé.

31. Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, trad. Sophie Benech, Catherine Fournier et Luba Jurgenson, Lagrasse, Verdier, 2003, p. 516.

32. Entre les années 1935 et 1945 dans la région de Basse-Kolyma, voir archives d'État de Magadan, R-38, doss. 8, 1.56-65 : « Plan de développement du kolkhoze "Vie radieuse" », et doss. 2 « Documents : le développement des districts de la Kolyma », 1938-1950.

On nous a souvent donné des avertissements à ma sœur et ma mère et moi<sup>33</sup>. »

### Troisième intersection : l'internat, les peupliers

Dès qu'il arrive sur les lieux, le pouvoir soviétique s'attelle à plusieurs tâches simultanées : fixer les peuples autochtones sur le territoire, les soigner et les éduquer. Tout un réseau d'écoles villageoises fleurit dans le paysage ainsi que des « yourtes rouges », œuvrant à leur instruction. « Les Russes ont construit des cabanes de rondins, ont commencé à soigner les Yakoutes et les Evènes contre les maladies et à leur apprendre à lire et à écrire. En 1933, on a construit le premier bâtiment en bois, l'école (toujours en place et devenue bibliothèque) où, la même année, j'ai commencé à étudier.<sup>34</sup> »

Et comme d'habitude, la civilisation arrive à marche forcée. À Seïmtchan, en même temps que l'aéroport, on construit une petite ville qui compte bientôt hôpital, bibliothèque, magasins, école et même un internat. À la suite d'une épidémie de rougeole menaçant leur communauté, certains enfants autochtones de P. sont envoyés à l'hôpital et soignés par des détenus, anciens médecins de Moscou. Une vingtaine d'enfants autochtones sont placés en internat, qui est aussi un orphelinat. Celui-ci voisine un camp pour femmes, dont la réputation est d'avoir « fourni des services aux cadres du Goulag<sup>35</sup> ».

Un autre exemple est celui des enfants du village autochtone de T., expédiés très loin de chez eux. Séparés de leurs familles par la nouvelle politique d'instruction de l'État, ils ne cessent de fuguer de l'internat tout proche pour retourner chez leurs parents. Ainsi, la décision est prise de les envoyer près de Magadan, à plusieurs centaines de kilomètres de là.

On possède des récits de ce voyage en bateau qui durera plus d'un mois (il faut s'arrêter pour réapprovisionner en bois les chaudières). Le trajet s'achève en train monorail à Elgen (lieu du camp-kolkhoze rendu

---

33. Souvenirs d'A. C. (1930–2015), recueillis en 1993, musée de l'école du village de T., République de Sakha (Yakoutie), tapuscrit non paginé.

34. Ivan Panikarov, *Istorija posël'kov central'noj Kolymy* [Histoire des villages de Kolyma centrale], Magadan, Maobti, 1997.

35. Ivan Panikarov, *Istorija posël'kov central'noj Kolymy* [Histoire des villages de Kolyma centrale], Magadan, Maobti, 1997. Mon interlocutrice B. M. m'a confirmé les faits en me priant de ne pas les noter.

célèbre par Evguenia Guinzbourg). À l'arrivée, les voici placés dans une école très particulière, comme le relate E.D. :

« Tous les enseignants de Taskan étaient des détenus. Maria N. Zimina enseignait la zoologie et la biologie. On disait qu'elle avait été la secrétaire de Trostski (sic.). Elle a fait 10 ans de camp. V. P. Kozlov, mathématicien, c'était lui qui nous surveillait pendant les contrôles, il claquait dans ses doigts, et on comprenait qu'on avait répondu faux. M. A. Krivenkov, historien. Il avait été secrétaire du Parti de Sibérie. Très intelligent. Érudit. Il pouvait citer des textes au mot près, on allait vérifier à la bibliothèque. E. I. Kolytchev, mathématicien, très doué. N. A. Derksen, professeur d'allemand. Allemand. Il travaillait comme comptable au kolkhoze. Avant lui, on a eu B.T., un vieux détenu. Il était très bon, très gentil. Je montais sur son dos et on jouait au cheval<sup>36</sup>. »

Les témoins expriment tous une forte émotion chargée de reconnaissance envers ces condamnés qui, de leur côté, eurent la chance d'échapper au camp pour œuvrer à leur édification. Toujours E.D. :

« C'est avec amour que je me souviens de Taskan, ville de détenus. Seuls des gens bien avaient été envoyés là-bas et ce sont eux qui ont tout construit<sup>37</sup>. Pour nous ce n'étaient pas des détenus. C'étaient des gens cultivés, c'est ce qui les a protégés. Rien à voir avec des criminels. Bien sûr, parfois, il y avait quelqu'un de mauvais, c'est comme ça, c'est la nature humaine. Aujourd'hui encore, je ne supporte pas qu'on les appelle *détenus*<sup>38</sup>. »

Comme les enfants et leurs maîtres partageaient les travaux assurant leur survie, la transmission intellectuelle s'est vue doublée

---

36. Souvenirs d'E. D., « Les enseignants de l'école de Taskan » (recueillis en 1998), bibliothèque de V. Tapuscrit non paginé.

37. C'est là un autre motif de la mémoire autochtone et locale du Goulag que tous ces esprits brillants survivants des camps et parfois restés dans leur région ait élevé le niveau de culture, non seulement par leurs savoirs (agronomes, ingénieurs, historiques et scientifiques, etc.) mais aussi par leurs réalisations (notamment, en architecture, les clubs de Zyrjanka et de Lobuja).

38. Entretien avec B. M., née en 1934, Seïmtchan, 12 juillet 2021.

d'apprentissages nés des pratiques maraîchères et de la conservation des aliments venus des villes de Russie et d'Europe centrale. Comme le rapporte G.L. :

« Autour de l'internat il y avait un potager où poussaient des pommes de terre et du chou. On ramassait le chou sous la neige et on le salait : on l'apportait, on le lavait. On le coupait. Le cuisinier était le détenu Ian F. On allait avec lui chercher des baies avec les chevaux et on faisait des réserves pour tout l'hiver. À l'internat ne travaillaient que des détenus : le palefrenier, oncle J., les enseignants. On a planté une allée de peupliers allant de l'école à l'internat<sup>39</sup>. »

Aujourd'hui, alors que les infrastructures et des villages entiers de la Kolyma disparaissent, l'allée de peupliers de l'Internat de Taskan demeure, vestige des ambitions paysagistes du Dalstroï. À l'instar d'autres vestiges disséminés à travers l'ex-URSS, ces signes végétaux et les marques dans l'herbe perdus dans la vastitude, sont ravalés au rang de « litote » : on s'en convainc, notamment, en regardant leur image aérienne, comme par exemple celle du camp de Yamal, en Sibérie centrale, dont tout le bâti a disparu au cours des ans<sup>40</sup> (voir l'image 4).

---

39. Souvenir de G. L., « Les enseignants de l'école de Taskan » (recueillis en 1998), bibliothèque de V. Tapuscrit non paginé.

40. Projet de l'École polytechnique fédérale de Lausanne 2019–2022, [yamal.ch](http://yamal.ch) (droits réservés).



Image 4. Yamal, camp 93, vue aérienne du camp.  
École polytechnique fédérale de Lausanne

L'allée de peupliers de Taskan parle d'une autre *intersection*, du contact récurrent et de la collaboration étroite, ordonnée par l'État, entre autochtones et détenus. Des prisonniers savants, déambulant semi-librement dans leur prison à ciel ouvert, sont devenus, par la force des choses, parents adoptifs d'enfants déracinés auxquels ils ont appris, en même temps que le jardinage et la soupe aux choux, les mathématiques, l'allemand et la littérature russe. De façon totalement improbable, ils ont travaillé avec ces enfants à transformer le paysage et placer dans la forêt semi-arctique un des marqueurs les plus symboliques de la civilisation stalinienne : le peuplier. Celui-là même dont Pline l'Ancien s'indignait qu'il fût amené à Rome d'un pays étranger, « juste pour son ombrage<sup>41</sup> ». Ainsi, l'une des *litotes* du paysage raconte, à qui sait la lire, une histoire très différente de celle que cherchent à transmettre les musées et la littérature de la Kolyma.

---

41. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre XII, Littré. E., Dubocher, 1848-1850.

## Quatrième intersection : les morts, la tradition

Parlant avec les autochtones âgés des villages, j'ai pu constater que certains thèmes éveillent encore de fortes émotions. La présence, dans ces terres, de grandes quantités de cadavres, abandonnés sans rituels<sup>42</sup>, dans une culture croyant aux esprits (on y contourne soigneusement les cimetières), soulève de grandes peurs, jusqu'à aujourd'hui. O. Ulturgasheva a pu s'entretenir avec des Évènes chez qui « la peur d'une métamorphose irréversible liée à la contagion des fantômes du Goulag [...] conduit à la perception d'un village (construit sur un ancien camp) comme d'un espace contaminé ». Elle conclut à la notion d'un sentiment « d'ensorcellement cosmologique en lien avec la mémoire du passé violent<sup>43</sup> ».

Concernant l'activité des camps, l'une des émotions récurrentes dont font état les autochtones est l'horreur devant le percement et le retournement de la terre :

« Avant le pouvoir soviétique, les Évènes vivaient en nomades et bougeaient librement sur ces territoires où ils ne rencontraient personne. Puis, tous ces gens sont arrivés, géologues et chercheurs d'or, et ça a commencé à nous faire peur car sur nos territoires des gens creusaient, cherchaient, et salissaient l'eau<sup>44</sup>. »

Vivant de la nature, les autochtones de la Kolyma veillent scrupuleusement à son renouvellement à travers de nombreux rituels. Même les habitants de Yakoutsk nés en ville apprennent aux enfants à nourrir le feu et l'eau, à ne jamais prélever dans la nature plus que nécessaire, à ne pas cracher ni faire leurs besoins dans l'eau. « La terre est notre mère,

---

42. En l'absence d'une politique mémorielle (voir Elisabeth Gessat-Anstett, *Une Atlantide russe. Anthropologie de la mémoire en Russie post-soviétique*, Paris, La Découverte, 2007, Luba Jurgenson et Nicolas Werth, *Le Goulag. Témoignages et archives*, Paris, Laffont, 2017 ; Nicolas Werth, *Poutine, Historien en chef*, Paris, Gallimard, « Tracts », 2023), la Kolyma reste une « terre de cadavres à ciel ouvert » (land of the unburied) pour reprendre les mots d'Alexandre Etkind, *Warped Mourning: Stories of the Undead in the Land of the Unburied*, Redwood City, Stanford University Press, 2013.

43. Olga Ulturgasheva, « Ghosts of the Gulag in the Eveny World of the Dead », *The Polar Journal*, vol. 7, n° 1, 2017, p. 26-45. URL : [https://pure.manchester.ac.uk/ws/portalfiles/portal/56134322/Ghosts\\_of\\_the\\_Gulag\\_May\\_24\\_2017\\_1\\_.pdf](https://pure.manchester.ac.uk/ws/portalfiles/portal/56134322/Ghosts_of_the_Gulag_May_24_2017_1_.pdf) (dernière consultation le 25 novembre 2024).

44. Entretien avec M. G., née en 1958, Seïmtchan, 10 juillet 2021.

elle doit rester propre<sup>45</sup>. » Dans cette logique, les travaux d'abattage et d'extraction menés par les Soviétiques ont profondément marqué les consciences :

« Un local ne ferait jamais de mal à la nature. Alors que les Russes creusent cette terre en cherchant l'or, ils ruinent la nature. Je ne supporte pas qu'on abîme un arbre, ou la terre, c'est l'horreur pour moi : la terre est une personne, de même que l'arbre qui pousse sur elle. Le local protège tout cela, il ne tuera pas une femelle<sup>46</sup>. »

[À noter que mon interlocutrice, née au début des années 1930, reste loyale au pouvoir russe, elle écoute tous les jours les émissions de l'Église orthodoxe et méprise profondément le chamanisme]. La même horreur devant les actes de creuser et mélanger l'eau et la terre m'a été exprimée par une vieille dame lettrée d'origine yakoute<sup>47</sup>. Nombre de proverbes évènements formalisent ces interdits :

« Il ne faut pas creuser la terre : ça lui fait mal. »

« On n'a pas le droit de creuser la terre, c'est un péché : ce sont les ours qui creusent leurs tanières. »

« Tu creuses et tu creuses une tombe. Tu blasphèmes la terre. »

« Ne va pas au cimetière, c'est un péché : tu as enterré et tu ne dois pas y aller. »

« Il faut brûler toutes les affaires du mort sinon il peut revenir. »<sup>48</sup>

45. Ljudmila Žukova, *Očerki po jukagirskoj kul'ture* [Essais sur la culture youkaghir], Iakoutsk, Bičik, 2013, p. 11.

46. Entretien avec B. M., née en 1934, Seïmtchan, 12 juillet 2021.

47. Entretien avec O. V., née en 1947 à Srednekolymsk, Yakoutsk, 20 juin 2019.

48. *U rodnogo očaga* [Auprès du foyer natal], récits et souvenirs de Maria Grott, née en 1958 dans la communauté d'éleveurs de rennes de Rassokha, édité à compte d'auteur, Bibliothèque de Seïmtchan.

Comme on le voit, au travail dans les mines et sous la terre s'associe la peur d'une malédiction par contact ou pénétration dans le royaume des ombres (la cosmogonie sibérienne est basée sur trois mondes, dont un souterrain). Un des leviers sur lequel joue le gouvernement en faisant de la mémoire tragique un tabou, semble être la peur, omniprésente dans la population, d'éveiller les fantômes du passé.

### Cinquième intersection : mémoire orale, sémiologie de la disparition

Aujourd'hui, les villes du bassin de la Kolyma qui ont poussé comme des champignons sous l'activité du Goulag, sont presque totalement abandonnées. Elles deviennent des villes-fantômes, si bien qu'à l'évanouissement des camps se superpose la disparition de la civilisation soviétique tout entière. Les gens se souviennent à cause de certains vestiges qui subsistent dans la mémoire orale, et n'ont même pas remarqué qu'avec le temps, ces derniers ont disparu. On m'amène voir des restes de rails du camps d'Ougolnoïé, sur une banale grand-route, pour constater qu'ils n'y sont plus (emportés par des bricoleurs ou par une crue récente) ; on m'indique le camp d'Izvestkovoe depuis le bateau, sur la rivière, à l'endroit d'une falaise où se trouvait une échelle fixée dans la roche, mais elle est tombée elle aussi (voir l'image 5 ci-dessous).



Image 5. Ancien camp d'Izvestkovoe vu depuis le fleuve Kolyma.  
Geneviève Piron

Ainsi, la mémoire, motivée par des points d’ancrage, demeure localisée d’une certaine façon, tout en perdant ses objets-témoins concrets.

Pourtant, certains signes demeurent, cachés plus profondément, dans la mémoire des plantes.

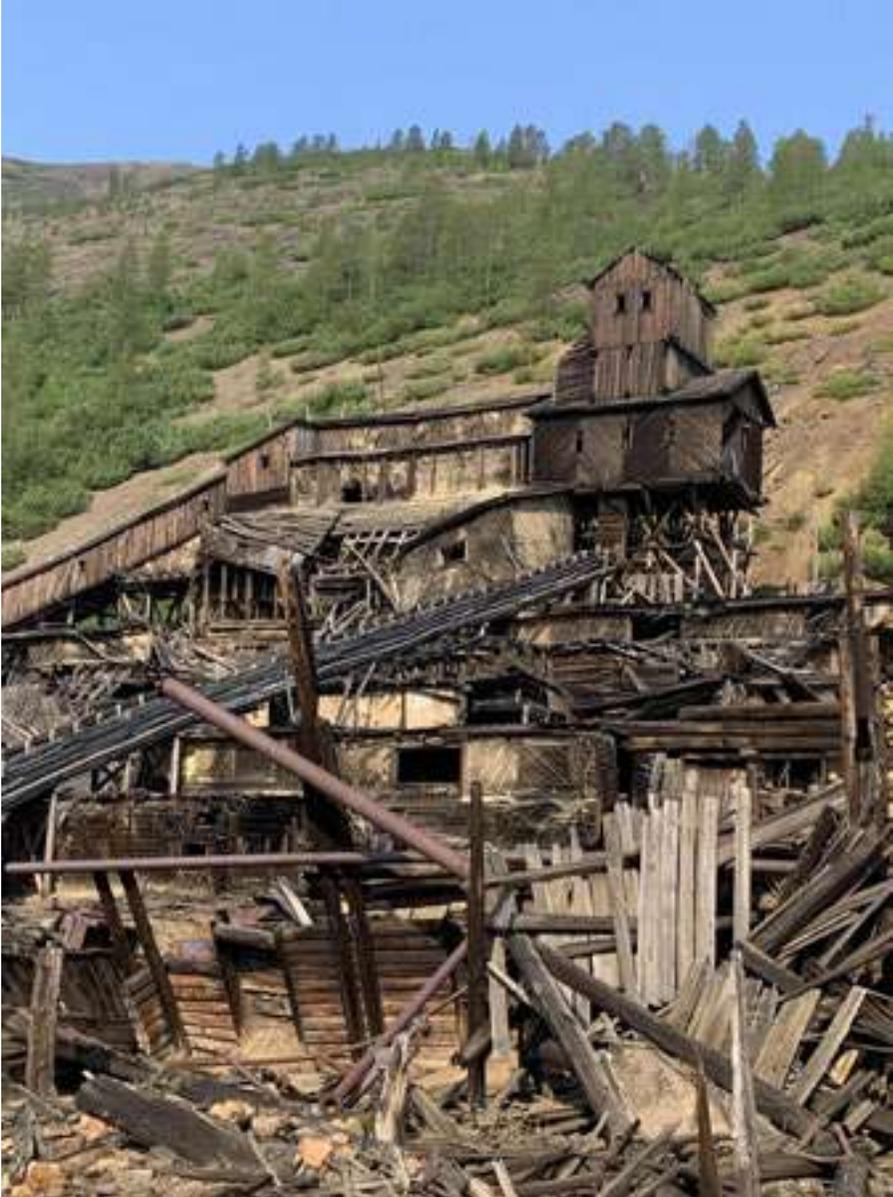


Image 6. Lazo, l’ancien camp.  
Geneviève Piron

Quand on parvient au camp de Lazo (voir l'image 6 ci-dessus) en canot gonflable (le pont s'est écroulé), on découvre un lac toujours pollué par les activités minières des années 1940, autour duquel rôdent des ours (voir l'image 7 ci-dessous). Mon guide, fils d'un employé libre du Dalstroï, qui habitait le hameau en face du camp, reconstitue de mémoire tous les bâtiments de la « zone libre » où vivait sa famille : boulangerie, école, buanderie, bains, dont il ne reste pas une seule trace au milieu de l'herbe folle.



Image 7. Le lac pollué.  
Geneviève Piron

Dans le camp en ruines, mon guide me fait ensuite remarquer une plante qui pousse entre les murs de rondins des baraquements effondrés : « Vous voyez cet arbuste ? Il a très bien pu pousser de pépins de fruits qu’avaient mangés des détenus, compote ou confiture. »

La consultation d’une botaniste me confirmera que ce buisson de groseiller appartient à une espèce qui n’était pas originaire de la Kolyma, mais provient de la région de Baïkal, à plusieurs milliers de kilomètres de là (voir l’image 8 ci-dessous).



Image 8. Groseiller dans les restes d’un baraquement.  
Geneviève Piron

Ainsi, on peut faire une lecture végétale de la présence fantôme des camps. À Moscou, une botaniste œuvrant pour Mémorial en a fait son thème de prédilection<sup>49</sup>. En croisant les sources et analyses de différentes disciplines (photos aériennes, dendrochronologie pour l'analyse des troncs, ornithologues pour vérifier quelles graines peuvent avoir été amenées par les oiseaux, documents et herbiers historiques répertoriant l'état de la flore avant le camp, etc.), il devient possible de reconstituer les traces cachées de la civilisation du Goulag dans des lieux redevenus sauvages, transformés par la présence et l'activité de grands groupements humains.

Le groseiller du camp de Lazo, côtoyant un habitant vernaculaire des lieux, le pin nain, parle des migrations des plantes liées à celles des humains et montre que l'attention des « initiés » est portée spontanément à détecter cette sémiologie de la transformation de la nature.

Alors qu'aujourd'hui, en Russie, les sites sont laissés à l'abandon, et le travail de mémoire constamment confisqué par des entreprises politiques de réécritures de l'histoire<sup>50</sup>, on voit que, sur les lieux mêmes du Goulag, des pratiques sociales entretiennent le souvenir tragique par des biais indirects. Chez certains Kolymtchanes, peut-être en lien avec les souvenirs de la « grande école des camps », des formes de transmission se sont perpétuées, liées à une « mémoire fantôme ». De même que le corps amputé se souvient à travers des « douleurs fantômes » de l'existence du membre manquant, ainsi la présence des hommes et femmes disparus se fait-elle sentir *in absentia* dans les formes qu'ils ont contribué à faire naître, cachées dans les infrastructures, en train de s'effacer aujourd'hui. Ces traces sont pourtant toujours perceptibles pour les descendants et habitués des lieux, « sémiologues de la disparition »,

---

49. Vérifiables, notamment, à partir d'herbiers créés dans le centre scientifique du camp : « L'herbier créé par V. Vekhovoy compte des plantes absentes de la région Carélie-Mourmansk qui s'avèrent originaires de l'Oural », « Les arbres et les plantes conservent la trace d'événements qu'il faut seulement savoir déchiffrer », Nadežda Pantjulina, exposition *Zasušennomu verit'* [Il faut croire les herbiers], Musée biologique Timirjazev et Mémorial international, 2017. URL : <http://zasushennye.ru/> (dernière consultation le 25 novembre 2024).

50. Nicolas Werth, « Mémorial sur le front de l'histoire », *Esprit*, n° 484, 2022, p. 51-61 ; Emilia Koustova, « L'affaire Mémorial et “Mur du chagrin” : les paradoxes de la Russie de Poutine face à la Grande terreur », *L'Observatoire, centre d'analyse de la CCI France Russie*, 1<sup>er</sup> nov. 2018. URL : <https://fr.obsfr.ru/report/15205/12084/> (dernière consultation le 25 novembre 2024) ; Nikolaj Kuposov, *Pamjat' strogogo režima. Istorija i politika Rossii* [Mémoire à régime sévère : Histoire et politique de la Russie]. Moscou, Novoe literaturnoe obozrenie, 2011.

dans la dégradation du bâti, les ruines effondrées, démolies, absorbées par les hivers successifs, et jusque dans les variétés végétales.

## Bibliographie

Alexia Bloch, « Authenticating Tradition : Material Culture, Youth and Belonging in Central Siberia », *Museum Anthropology*, vol. 23, n° 3, 2008, p. 42-57.

Alexia Bloch, *Red Ties and Residential Schools: Indigenous Siberians in a Post-Soviet State*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2004.

Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Paris, Verdier, 2003.

Boris Chichlo, « L'anthropologie soviétique et les problèmes de la culture sibérienne », *Revue des études slaves*, tome 57, fascicule 4, 1985, p. 675-681.

Boris Chichlo, « The cult of the Bear and Soviet ideology in Siberia », *Religion in Communist Lands*, vol. 13, n° 2, 1985, p. 166-181.

Florence Descamps, *L'historien, l'architecte et le magnétophone : de la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Institut de la gestion publique du développement, 2005.

Jurij Dud', « **Kolyma, rodina našego straha** » [La Kolyma, lieu de naissance de notre terreur], *YouTube*, 23 avril 2019.

Nikolaj Epple, *Neudobnoe prošloe. Pamjat' o gosudarstvennyh prestuplenijah v Rossii i drugih stranah* [Un passé inconfortable. Mémoire des crimes d'État en Russie et dans d'autres pays], Moscou, NLO, 2021.

Alexander Etkind, *Warped Mourning, Stories of the Undead in the Land of the Unburied*, Redwood City, Stanford University Press, 2013.

Arkadij Evsjugin, *Sud'ba, klejmënnaja GULAGom* [Un destin marqué au fer rouge par le Goulag], Narian-Mar, 1993.

Elisabeth Gessat-Anstett, *Une Atlantide russe. Anthropologie de la mémoire en Russie post-soviétique*, Paris, La Découverte, 2007.

Elisabeth Gessat-Anstett, « Mémoire des répressions politiques en Russie postsoviétique : le cas du Goulag », *Violences de masse et résistance*, 2011.

- Elisabeth Gessat-Anstett et Luba Jurgenson, *Le Goulag en héritage : pour une anthropologie de la trace*, Paris, Petra, 2009.
- Zahar Gogolev et al. (dir.), *Jukagiry. Istoriko-etnografičeskij očerk* [Les Youkaghirs, étude historique et ethnographique], Nauka, Section sibérienne, Novossibirsk, 1975.
- Pavel Grebenjuk, *Kolymskij led : sistema upravljenija na Svero-Vostoke Rossii 1953-1964* [La glace de la Kolyma : système administratif du Nord-Est de la Russie 1953-1964], Rosspèn, 2007.
- Pavel Grebenjuk, « Vovlečenie rassohinskoj gruppy evenkov v ruslo socialističeskogo razvitija (1950-1970 g.) » [Le groupe des éleveurs de rennes evenks de Rassokha face au projet de développement socialiste, 1950-1970 », *Россия и АТР*, 2016.
- Maria Grott, *U rodnogo očaga* [Auprès du foyer natal], Édité à compte d'auteur, Bibliothèque de Seïmtchan.
- Ljudmila Hahovskaja, *Kul'tura etnolokal'nogo soobščestva : korjaki sela Verhnij paren'* [La culture des communautés ethniques locales : les Koriaks du village Verkhni Paren], Moscou-St.-Pétersbourg, Nestor Istorija, 2018.
- Susan M. Hicks, *Between Indigeneity and Nationality: The Politics of Culture and Nature in Russia's Diamond Province*, Vancouver, University of British Columbia, 2001.
- Melanie Illic et Dalia Delarte (dir.), *The Soviet Past in the Post-Soviet Present: Methodology and Ethics in Russian, Baltic and Central European Oral History and Memory Studies*, New York, Routledge, 2015.
- Luba Jurgenson et Nicolas Werth, *Le Goulag, témoignages et archives*, Paris, Robert Laffont, 2017.
- Elena Khlinovskaya Rockhill, « Living in two places : Permanent Transiency in the Magadan Region », *Alaska Journal of Anthropology*, vol. 8, n° 2, 2010.
- Natalia Kočneva, *Dorogi Bezzakonija : romany* [Les chemins de l'injustice : deux romans], Iakoutsk, RIO mediaholdinga, 2018.
- Marina Le Berre-Semonov, *Renaissantismes et renaissance des peuples du nord*, Louvain, Paris, Peeters, 2008.
- Vladimir Lenin, *Pol'noe osbranie sočinenij v 55 tomov* [Œuvres complètes en 55 tomes], 1958-1965, t. 53, lettres de 1921.

Tekki Odulok, *Na krajnem severe* [Dans le Grand Nord], Iakoutsk, Knižnoe izdatel'stvo, 1959.

Ivan Panikarov, *Istorija posëlkov central'noj Kolymy* [Histoire des villages de Kolyma centrale], Magadan, Maobti, 1997.

Geneviève Piron, « Mémoire orale et muséographie en Sibérie orientale », *Mémoires en jeu*, n° 6, 2018, p. 110-114.

Ivan Sablin et Maria Savelyeva, « Mapping Indigenous Siberia: Spatial Changes and Ethnic Realities, 1900-2010 », *Settler Colonial Studies*, vol. 1, n° 1, p. 77-110.

Yury Slezkine, *Arctic Mirrors: Russia and the Small People of the North*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

Yury Slezkine, « From Savages to Citizens: The Cultural Revolution in the Soviet Far North, 1928-1938 », *Slavic Review*, vol. 51, n° 1, 1992, p. 52-76.

Mihail Smirnov, Arsenij Roginskij et Nikita Ohotin (dir.), *Sistema ispravitel'no-trudovyh lagerej 1923-1960, spravočnik* [Le système des camps de travail correctifs en URSS, 1923-1960 (répertoire)], Moscou, Memorial, Zven'ja, 1998.

Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag 1918-1956 : essai d'investigation littéraire*, trad. Geneviève Johannet, T. 1, Paris, Seuil, 1973.

Vladimir Tan-Bogoraz, *Récits de la Perdition*, Genève, Éditions des Syrtes, 2022.

Olga Ulturgasheva, « Ghosts of the Gulag in the Eveny World of the Dead », *The Polar Journal*, vol. 7, n° 1, 2017, p. 26-45.

Nikolai Vakhtin, *Jukagirskie tosy* [Les *toss* youkaghirs], izd. Evropejskogo Universiteta v SPb, 2021.

Nikolai Vakhtin, *Native Peoples of the Russian Far North. A Minority Rights Group Report*. Londres, Minority Rights Group, 1992.

Semën Vilenskij (dir.), *Osviencim bez pečej* [Auschwitz sans les fours], Moscou, Vozvraščenie, 1996.

Nicolas Werth, « Mémorial sur le front de l'histoire », *Esprit*, n° 484, 2022, p. 51-61.

Ljudmila Žukova, *Očerki po jukagirskoj kul'ture* [Essais sur la culture youkaghir], Iakoutsk, Bičik, 2013.

## Archives, Magadan

### *Classification thématique des documents :*

« Histoire et culture des peuples minoritaires du Grand Nord », documents des archives d'État de la région de Magadan, 1923-1945, Magadan 2014.

« Histoire et culture des peuples minoritaires du Grand Nord », documents des archives d'État de la région de Magadan, 1946-1965, Magadan 2018.

### *Sélection de dossiers consultés :*

R-39, village d'Ola, décrets sur la liquidation de l'analphabétisme, 1924-1925.

R-38, doss. 8, « Plan de développement du kolkhoze "Vie radieuse" », inventaires, 1938 et doss. 2 « "Documents : le développement des districts de la Kolyma", 1938-1950 ».

R-39-42, « Ordre de distribution des registres d'armes de chasse », *ibid.*

R-43, Décisions du Dalstroï concernant la fusion des villages de Korkodon et Balytchygan et création du kolkhoze « Voie nouvelle », 1941.

R-110, Barybyry, archives du kolkhoze « Voie nouvelle », doss. 6, Comptes rendus des Soviets de villages, 1940-1942, 1946, 1948 *et al.*

R-43, doss. 149, Restructuration de la région de Srednekan, 1950-1954.

R-43, « Inventaire de la population des régions Nord de Srednekan et Severo-evensk », 1939-1953.



# The Brandenburg Region as A Holocaust Landscape

Concentration Camp Evacuation and Its Immediate Aftermath, 1945/46



Walter Leistikow, Märkische Landschaft, Circa 1897.

**Janine Fubel**

Master of Arts, Research Associate  
University of Hagen

<https://www.fernuni-hagen.de/geschichte/lg4/team/janine.fubel.shtml>

In spring 1945 and as a region surrounding Berlin, Brandenburg was the central theatre of war at the end of the Second World War, where German and Soviet units battled for Berlin in April 1945. Brandenburg was also the location of both the main camp and most of the satellite camps of the Sachsenhausen concentration camp complex, which the SS intended to evacuate when the Red Army advanced. In April, the SS retreated from Oranienburg and forced over 30,000 inmates—men, women, teenagers—to march in north-westerly direction. For the inmates, the evacuation of the concentration camp complex meant renewed deportation. Around 1,000 of them did not survive the torture of this death march. Their guards had turned the region, which was praised for its beautiful landscape, into a landscape of the Holocaust by bullet: In almost every village that the prisoner columns had to pass, seriously ill and exhausted deportees were shot. In many places, guards simply left them lying around, leaving the task of covering up the traces of their crimes to the residents, who quickly buried the corpses, usually on the spot, before the Red Army arrived. Immediately after the war, survivors, and organizations of the persecuted searched for these unmarked graves, carried out exhumations and reburials with a dignified burial—but without respecting Jewish rules. However, this further concealed the traces of the crimes, and particularly their proximity to the population sometimes involved in murder. Immediately after the end of the war, in 1945/46, memory of these crimes was in a state of tension here: On the side of the survivors and organizations of the persecuted the aim was to establish a commemoration of the victims. This contrasted with the desire of many residents who wanted to forget the acts of violence committed in front of their eyes and sometimes with their help, and refused to remember those foreigners, killed in their communities. Depending on the way in which landscapes are “read,” they create, modify, or organize relationships in the social world—this

was also the case in Brandenburg. By processually erasing the traces of the atrocities in 1945/46, the (post) Holocaust landscape of Brandenburg became Heimat and an attractive tourist region once again. During the first year after the end of the Nazi regime, the treatment of the alien, now dead concentration camp prisoners remained characterized by denial and silence not at least because most of the residents saw themselves as the victims of the brutal end of the war.

**Key words:** Death marches, Germany, Holocaust, Landscape, Memorialization

**T**he year after the German surrender in 1945, the landscape of the Holocaust by bullet in Brandenburg due to the evacuation was subject to a reorganization of (mass) graves and tensions between remembrance on the one site and de-memorialization on the other.

In September 1946, Soviet forensic experts carried out exhumations in the eastern German region of Brandenburg. In preparation for the Sachsenhausen trial, they investigated mass graves in which bodies of victims of the death march from the concentration camp had been buried during spring of 1945 or had been reburied by residents immediately after the war.<sup>1</sup> Already in June and July 1945, research and tracing campaigns were carried out by local municipalities in the villages inmates had been forced to march through during the evacuation of the camp complex. Locations where inmates were shot or buried nearby were documented: “Highway trench of the Wittstocker Allee near Wulkow,” “gravel pit in Storbeck,” “gardens and fields in Rägelin,” “forest edge in Frankendorf,” “plot of land in the Pfefferberg forest,” “Schwedenschanze on Kuhburgberg”—to name just a few. Extraction teams dug up the corpses from the places where inmates had been murdered during the march and given a hasty burial a few months earlier. On the instructions of local *Büros für Konzentrationäre Suchforschung* [offices for concentration camp research], corpses were examined for items that could be used to identify them and then reburied in local or so-called Cemeteries of Honor.<sup>2</sup>

In my paper, I focus on the holocaust landscape, which Soviet medics investigated in Brandenburg in 1946. Using the example of the death march from Sachsenhausen, which took place within the province of northern Brandenburg in April 1945, I will analyze the history and immediate aftermath of the “shifting landscapes of the Holocaust,”<sup>3</sup> as Tim Cole has termed these crimes. Like Cole, I will be using the term “Holocaust” here in a broader sense to describe the murder of concentration camp inmates during the death march, who were not only

---

1. Translation of the decree on the appointment of Forensic Medical Expert Commission (12.09.1945), in: Archive of the Federal Security Service of the Russian Federation (FSB) Moscow, N 19092/11, copy in: Archive of Sachsenhausen Memorial and Museum (ASMM), Oranienburg, JSU 1/11/2.

2. Information Centre for Former Concentration Camps in Neuruppin, transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2.

3. Tim Cole, *Holocaust Landscapes*, London/New York, Bloomsbury, 2016, p. 6.

Jewish deportees but also sick and hopelessly exhausted prisoners. The areas crossed by the evacuating camps took three routes, following the retreating SS leaders from Oranienburg to Wittstock, thereby creating a “landscape of destroyed bodies,”<sup>4</sup> as Paul Betts, Alon Confino, and Dirk Schumann have described Germany during the final weeks of the war, before Soviet forces advanced into the region. In April 1945, guards had left a trail of blood along the routes on which they evacuated the inmates: Roads, fields, forests, meadows, lakeshores, and hills of the much-vaunted northern landscape of Brandenburg became murder sites of the death marches. While Holocaust research has dealt with camps, ghettos, trains, and places of mass murder such as forests, dunes, or valleys mainly in *Eastern Europe*, a study of Holocaust landscapes in the so-called *Altreich* requires further research—especially regarding the “mobile camps”—not least, as Martin Clemens Winter has shown, because it raises the socio-spatial question of the surrounding communities.<sup>5</sup>

Cole’s important contribution to thinking spatially about the Holocaust serves as a starting point to examine the treatment of the murdered camp inmates *within* the Brandenburg landscape. Using the historical example of Brandenburg in 1945–1946, the article discusses the double meaning of tension between two notions of landscape: On the one hand, “landscape” as a place of genocidal crimes, full of corpses and other traces of extreme violence; on the other, “landscape” understood as *Heimat*, which implicated German bystanders when the war “overtook” the region. The paper focuses on three levels: mobile acts of violence (1) resulting in the creation of genocidal landscapes (2) and an overwriting of the Holocaust landscape in Brandenburg through reburials and “greening” as strategies for forgetting (3). But first, I will explain how the concept of “landscape” is used as an approach for historical analysis.

---

4. Paul Betts, Alon Confino, and Dirk Schumann, “Introduction: Death and Twentieth-Century Germany,” in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghahn Books, 2008 (=Studies in German History, Vol. 7), p. 14.

5. Martin Clemens Winter, *Gewalt und Erinnerung im ländlichen Raum. Die deutsche Bevölkerung und die Todesmärsche*, Berlin, Metropol, 2018.

## Landscape

As a result of the spatial turn, specific spaces and places of the Holocaust have increasingly come into focus.<sup>6</sup> In recent years, analyzing landscape as a specific socio-spatial construct has also intensified—both quantitatively and qualitatively.<sup>7</sup> However, its analytical potential has so far received little attention in the historical study of the Holocaust.<sup>8</sup> Cole uses landscape, for example, in the sense of a “Geography of the Holocaust”<sup>9</sup>:

“[The Holocaust] was also a place-making event that created new places—ghettos and camps—within the European landscape or reworked more familiar places—such as rivers and roads—into genocidal landscape.”<sup>10</sup>

“Landscape” thus refers in Cole’s approach to “thinking spatially or geographically about the Holocaust” by “[l]ocating the Holocaust in specific places [which] raises questions about the limits and possibilities of both German power and victim agency.”<sup>11</sup>

This is where we shall begin and take a further step by pointing out that from a social-constructivist or post-structuralist perspective, “landscape” is not conceived as an “objectively” existing physical object. Rather, it represents an individual construction that is “read into” or an imagined physical space based on social conventions.<sup>12</sup> Understood

---

6. An introduction is provided by Janine Fubel, Alexandra Klei, and Annika Wienert (eds.), *Space im Holocaust Research. A Transdisciplinary Approach to Spatial Thinking*, Berlin, De Gruyter, 2024.

7. An overview is provided by Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019.

8. As an exception, cf. Bernd Hüppauf, “Heimat – Die Wiederkehr eines verpönten Wortes. Ein Populärmythos im Zeitalter der Globalisierung,” in Gunther Gebhard, Oliver Geisler, and Steffen Schröter (eds.), *Heimat*, Bielefeld, Transcript, 2007, pp. 109–140.

9. Anne Kelly Knowles, Tim Cole, and Alberto Giordano (eds.), *Geographies of the Holocaust*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.

10. Tim Cole, *Holocaust Landscapes*, London/New York, Bloomsbury, 2016, p. 2.

11. Tim Cole, *Holocaust Landscapes*, London/New York, Bloomsbury, 2016, p. 6 f.

12. Olaf Kühne, “Sozialkonstruktivistische Landschaftstheorie,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 69–79; Olaf Kühne, “Die Sopszialisation von Landschaft,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*,

in this way, “landscape” can be examined as a dynamic narrative which can be historicized. Moreover, individual landscape socialization cannot be understood as a continuous process, but instead takes place in phases in which different emotional, functional, aesthetic, and cognitive relationships are established.<sup>13</sup> From this perspective, “landscape” is always subject to various political and social ways of attributing meaning.<sup>14</sup> It therefore represents a politically loaded idea.<sup>15</sup> With “landscape” as a category, it is thus possible to reflect on the processes of production and the question of how to allocate meaning to a space.<sup>16</sup> Taking into account the plurality of different interests, which always lead to reinterpretations and re-evaluations of spaces, the struggle for competing systems of meaning, which is carried out through different practices of spatial appropriation, also arises—for example, in the allocation of meaning to places of memorialization.<sup>17</sup> Depending on the way in which landscapes are “read,” they create, modify or organize relationships in the social world.<sup>18</sup> Questioning the social and cultural practices involved in the process of creating meaning, which influence the various readings/textualities of landscapes, can become the subject of historical analysis, as the following summary of Nazi landscape ideology illustrates.

In Germany, “landscape” and *Heimat* have been closely related to an emotionally oriented meaning since the Romantic period: The local landscape was characterized by emotional connotations, from which a specific normative claim on “landscape” was derived. A physical space interpreted as a landscape “does not have to conform to ideal typical

---

Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 301–312; Vera Denzer, “Landschaft als Text,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 81–89.

13. Olaf Kühne, “Die Spezialisierung von Landschaft,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 301–312.

14. Vera Denzer, “Landschaft als Text,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 81–89.

15. Ludwig Trepl, *Die Idee der Landschaft. Eine Kulturgeschichte von der Aufklärung bis zur Ökologiebewegung*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2012.

16. Florian Weber and Olaf Kühne, “Essentialistische Landschafts- und positivistische Raumforschung,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 62.

17. Vera Denzer, “Landschaft als Text,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 84 f.

18. Vera Denzer, “Landschaft als Text,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 84 f.

standards of beauty; rather, it must be familiar.”<sup>19</sup> Literature and painting made a decisive contribution to the emotionally charged depiction of *Heimat* in the landscape. The term “*Heimat*” contains the Germanic word “heim”. It means “village” or “house”. It refers to the place where you live, where you are “at home”. For many people, *Heimat* means something familiar and beautiful. It is reminiscent of the place where they grew up, of their childhood, of their family, and of friends from their school days. *Heimat* serves as a place where people feel safe and secure.

Through the close interweaving of landscape and *Heimat*, the processes of constituting regions and nations as well as the relation to aliens were historically promoted.<sup>20</sup> The link to fatherland, nation and *Volksgemeinschaft* culminated in a specific ideology of *Heimat*, which anchored a racialized “*Heimat-Vaterland-Volks-Verknüpfung*”<sup>21</sup> [homeland-fatherland-people-connection]. “*Heimaten im Exil*”<sup>22</sup> [*Heimat* in exile] or the “*Zerstörung von Heimat*”<sup>23</sup> [destruction of *Heimat*] in concentration camps represent the dramatic flipside of this social orientation towards *Heimat*.<sup>24</sup> Analogous to the Nazi demand for so-called racial hygiene, the ideal form of “landscape”, expressed in the ideologized terms of *Heimat* and *Lebensraum*, implies the categorical rejection of life classified as racially alien.<sup>25</sup> In the ideology of “blood and

---

19. Olaf Kühne, “Die Sopzialisation von Landschaft,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 305.

20. Florian Weber, Olaf Kühne, and Corinna Jenal, “*Heimat* und Landschaft – zu einem engen relationalen Verhältnis,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 336.

21. Andreas Huber, *Heimat in der Postmoderne*, Zürich, Seismo-Verlag, 1999, p. 47; Olaf Kühne and Anette Spellerberg, *Heimat und Heimatbewusstsein in Zeiten erhöhter Flexibilitätsanforderungen. Empirische Untersuchungen im Saarland*, Wiesbaden, Springer VS, 2010, p. 14.

22. Gregor Streim, “Konzeptionen von *Heimat* und Heimatlosigkeit in der deutschsprachigen Exilliteratur nach 1933,” in Edoardo Costadura and Klaus Ries (eds.), *Heimat gestern und heute. Interdisziplinäre Perspektiven*, Bielefeld, Transcript Verlag 2016 (=Histoire, vol. 91), pp. 219–248.

23. Bernd Hüppauf, “*Heimat* – Die Wiederkehr eines verpönten Wortes. Ein Populärmythos im Zeitalter der Globalisierung,” in Gunther Gebhard, Oliver Geisler, and Steffen Schröter (eds.), *Heimat*, Bielefeld, Transcript, 2007, p. 126.

24. Florian Weber, Olaf Kühne, and Corinna Jenal, “*Heimat* und Landschaft – zu einem engen relationalen Verhältnis,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 337.

25. Thomas Kirchhoff, “Politische Weltanschauungen und Landschaft,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*,

soil,” the landscape’s distinctiveness represented a racialized concept of the German Reich that was to be transferred to the invaded Eastern European territories and culminated in the Holocaust.<sup>26</sup> At the end of the war, genocidal activities were transferred to the territory of the Reich—including the Brandenburg region.

## Brandenburg: From Holiday Destination to War Theater and Holocaust Landscape

Drawing on Cole’s work, I have conceptualized the Brandenburg region as a Holocaust landscape. Concentration camp evacuation transports like the ones from Sachsenhausen were “place-making events” in relation to what he describes as “genocidal landscapes,” which in 1944/45 shifted from Nazi forced labour camps to German roads, forests, paths, and fields as well as to small towns, villages, barns, or forests.<sup>27</sup> Death marches were part of the German evacuation policy, which aimed to deport the prisoners of the Nazi regime farther away while denying help for locals in many places.<sup>28</sup> In some cases, the uncertain situation in rural areas that were on the verge of becoming theatres of war offered the evacuees an opportunity to flee and hide.<sup>29</sup> But, due to the front, both spatial configurations—the battlefield as well as the area of evacuation—have in common the fact that landscape there was not open in all directions. Kurt Lewin already reflected on the spatial nature of the war landscape in his 1917 “Phenomenology of the Battlefield,” conceptualizing it as a boundary.<sup>30</sup> According to Lewin, the peaceful landscape lined with villages, forests, and fields appears to the observer to be infinite, stretching evenly towards the horizon in all directions. However, as one approaches the front, the landscape suddenly appears to be limited on one side.

---

Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 390.

26. Thomas Kirchhoff, “Politische Weltanschauungen und Landschaft,” in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, p. 389; Ludwig Trepl, *Die Idee der Landschaft. Eine Kulturgeschichte von der Aufklärung bis zur Ökologiebewegung*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2012, p. 207.

27. Tim Cole, *Holocaust Landscapes*, London/New York, Bloomsbury, 2016, p. 2.

28. Janine Fubel, “Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und ‘innerer’ Front im Januar 1945,” *Militär-geschichtliche Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, pp. 174–208.

29. Tim Cole, *Holocaust Landscapes*, London/New York, Bloomsbury, 2016, p. 2.

30. Kurt Lewin, “Kriegslandschaft,” in Carl-Friedrich Graumann (ed.), *Kurt-Lewin-Werkausgabe*, vol. 4: *Feldtheorie*, Bern, Huber, 1982, pp. 315–325.

The direction in which it can be moved is defined by the interpretation of the war situation. On the one hand, for the SS in Oranienburg in 1945, this meant that the only possible direction of retreat was to the north-west. For camp inmates, on the other hand, after escaping from violent and terrifying guards, the only way to escape from their torturers was by reaching the eastern front line or remaining in hiding until Allied units arrived was, which also meant they had to risk their own lives to survive. Germans threatened by persecution—such as Jews who until then had been protected by marriage to non-Jewish partners, or communists and socialists who had been arrested several times and deported to concentration camps—longed for the end of the war and sought to protect themselves from renewed threats of violence, whereas the situation of evacuation as well as war and occupation represented a loss of *Heimat* for parts of the population who were loyal to the regime and its ideology.<sup>31</sup> But what image of *Heimat* linked to the landscape did the inhabitants of Brandenburg have?

Landscapes, like all spaces, are always relational and endowed with meaning. They require production in the sense of *doing space*.<sup>32</sup> The sociocultural production of a Brandenburg landscape understood as *Heimat* can be traced back to the 19<sup>th</sup> century. For example, in 1862–63, the famous German writer Theodor Fontane devoted several volumes to the landscape of the Brandenburg Market, which has contributed significantly to the region's current popularity as a tourist destination.<sup>33</sup> In addition to literature, the region also became the subject of visual arts in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> centuries. Painters such as Walter Leistikow travelled to the outskirts of Berlin to do extensive landscape studies in Brandenburg.

---

31. For the specific situation in Brandenburg 1945, see, Richard Bessel, "The Shadow of Death in Germany at the End of the Second World War," in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghan Books, 2008 (=Studies in German History, Vol. 7); Janine Fubel, "Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und 'innerer' Front im Januar 1945," *Militärgeschichtliche Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, pp. 174–208.

32. Anne Gottschalk, Susanne Kersten, and Felix Krämer (eds.), *Doing Space while Doing Gender. Vernetzungen von Raum und Geschlecht in Forschung und Politik*, Bielefeld, Transcript, 2018 (=Dynamiken von Raum und Geschlecht 4).

33. Theodor Fontane, *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, Berlin, Verlag Wilhelm Herz, 1862.



Walter Leistikow (1897): Märkische Landschaft [Brandenburg landscape].

Praised as a particularly beautiful landscape because it was rich in forests, water, fields and pathways, the area around Berlin attracted city dwellers who spent their summer holidays or weekends in the Brandenburg countryside. At the same time, production in agriculture or of building materials such as bricks was oriented to the Prussian capital and shaped the image of the region as well.

During the 1930s, the SS also used the area around Berlin to set up its first newly-designed concentration camp on forest land in Sachsenhausen near Oranienburg.<sup>34</sup> From 1936 onwards, almost every village in the vicinity encountered members of the guard units in restaurants and pubs or at beach resorts and public events. During the war, the holiday region was used for the evacuation of children and their mothers threatened by the air war in cities like Berlin and Hamburg, but also for the relocation of Berlin offices, particularly those of the SS/police, to the periphery. In 1945, when the German-Soviet theatre of war shifted to the province, the Brandenburg landscape was increasingly characterized by fighting

---

34. Frédéric Bonnesoeur, *Im guten Einvernehmen. Die Stadt Oranienburg und die Konzentrationslager Oranienburg und Sachsenhausen 1933-1945*, Berlin, Metropol, 2018.

and destruction; due to the intensification of the Allied air raids, the fields and forests looked more and more like a cratered landscape.<sup>35</sup>

At the end of the war in 1944/45, most of the satellite camps of Sachsenhausen were located along the Brandenburg railway lines. Alongside the Ruhr region and until the early 1940s thought to be beyond the reach of Allied air fleets, the region had become the second most important armaments center. Tens of thousands of inmates were engaged in extremely harsh forced labor for the German armaments industry or clearance work after Allied air raids bombed production sites. At the end of January 1945, when the SS at Sachsenhausen headquarters began evacuation measures in reaction to the advancement of the Soviet forces to the Oder River, it had more than 65,000 registered inmates—men, women and teenagers.<sup>36</sup> Until the beginning of May, the evacuation process caused thousands of deaths in the subcamps, the main camp in particular, and on roads, in fields and forests, by lakes, and in villages and towns. As a theatre of evacuation, Brandenburg already represented a “landscape of destroyed bodies,”<sup>37</sup> before the war itself—the Soviet advance and the German refusal to surrender—shifted gradually to Brandenburg and turned the region into “a land of death, ‘a Totenland’.”<sup>38</sup>

With the IKL/Amtsgruppe D (SS-WVHA), the headquarters organizing the deportations was in Oranienburg as well. In addition to the superior SS and police leader in Berlin, it issued orders for evacuations, which increasingly reduced the size of the concentration camp system from 1944 onwards.<sup>39</sup> In 1945, more and more evacuations from other concentration

---

35. Janine Fubel, “Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und ‘innerer’ Front im Januar 1945,” *Militär-geschichtliche Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, pp. 174–208.

36. See list of the guard teams and number of concentration camp inmates of the office group D (SS-WVHA) from 01. and 15.01.1945, in: Bundesarchiv (BArch) Berlin, NS 3/439.

37. Paul Betts, Alon Confino, and Dirk Schumann, “Introduction: Death and Twentieth-Century Germany,” in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghan Books, 2008 (=Studies in German History, Vol. 7), p. 14.

38. Richard Bessel, “The Shadow of Death in Germany at the End of the Second World War,” in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghan Books, 2008 (=Studies in German History, Vol. 7), p. 51.

39. Janine Fubel, “Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und ‘innerer’ Front im Januar 1945,”

camps reached Brandenburg. Deportation trains from Bergen-Belsen passed through the region on their way to Theresienstadt. Because Wehrmacht and frontline supplies were prioritized, deportation trains came to a standstill for days in many places. Deportees imprisoned in the “concentration camps on rails”<sup>40</sup> or “travelling death camps”<sup>41</sup> were left without supplies and died due to a shortage of food and water, the cold, or Western Allied air raids, to which they remained exposed while guards fled to safety.<sup>42</sup> This happened, for example, at Segeletz railway station near Dreetz: An evacuation transport that had left Mittelbau-Dora near Nordhausen with Soviet, Polish, Italian, French, Dutch, and German deportees on April 5<sup>th</sup>, waited there for three days and came under Allied fire. On the train were corpses of inmates who had died of hunger, disease, and maltreatment *en route*. Others died when the train in which they were squeezed together was attacked by British fighter planes because the pilots mistook it for a military transport. SS guards shot those injured by the air raid on sight; afterwards, they buried around 180 dead deportees in a pit near the railway station.<sup>43</sup>

The German refusal to mark these trains with a red cross to indicate that they were not military transports resulted in further deaths in Brandenburg. Allied fighter planes also fired on a deportation train, which was in Zernitz. The train had left Bergen-Belsen with Jewish deportees on February 26<sup>th</sup>. They came from the *Austauschlager* [so-called exchange camp] and were on their way to Theresienstadt, where at the time Himmler used Jewish inmates as hostages to force negotiations with the Western Allies.<sup>44</sup> More than 50 deportees died and numerous others were injured. Residents of Zernitz provided emergency care for the

---

*Militärgeschichtliche Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, p. 188, 200 f.

40. Karl Kassenbrock, *Konzentrationslager auf Schienen. Die Geschichte der 5. SS-Eisenbahnbaubrigade*, Göttingen, Wallstein, 2019.

41. Dan Stone, *The Holocaust. An Unfinished History*, London, Pelican, 2023, p. 224.

42. Tim Cole, *Holocaust Landscapes*, London/New York, Bloomsbury, 2016, pp. 99–126.

43. Letter of the information center for former concentration camps in Neuruppin to the district administrator of the district of Ruppín in Neuruppin (09.08.1945), in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2. See also Regina Scheer, *Der Umgang mit den Denkmälern: Eine Recherche in Brandenburg*, Potsdam, Brandenburgische Landeszentrale für politische Bildung, 2003, p. 126.

44. Manfred Flüge, *Rettung ohne Retter oder: Ein Zug aus Theresienstadt*, Munich, Dt. Taschenbuchverlag, 2004.

injured before they were deported elsewhere. Local factory workers and forced laborers had to dig a mass grave and bury the dead deportees.<sup>45</sup>

At the end of January 1945, as the Red Army reached the Oder River, the evacuation process in Sachsenhausen and Ravenbrück began.<sup>46</sup> The start of the process, which lasted four months, thus falls into the second phase of concentration camp evacuations.<sup>47</sup> It came to a standstill only a few days later at the beginning of February because Soviet forces were not yet able to break through the German lines at the Oder to proceed on their way to Berlin.<sup>48</sup> At first, the SS in Sachsenhausen began liquidating satellite camps on January 23<sup>rd</sup>. Categorized as “frontline threatened,” the commandant of Sachsenhausen ordered to empty them by deporting inmates back to the main camp or onward to other satellite camps.<sup>49</sup> This was done by truck, train, suburban railway or on foot. Inmates who collapsed *en route*, (supposedly) resisted, or tried to escape were shot by the guards. Until the second half of April, the SS liquidated the satellite camps in stages. In response to the Soviet advance towards Berlin and the Elbe, the HSSPF Spree, August Heißmeyer, ordered the evacuation of the main camp on April 18<sup>th</sup>.

Beginning on April 20<sup>th</sup>, despite the fact that members of the International Committee of the Red Cross (ICRC) had tried to prevent the evacuation by taking over the camp,<sup>50</sup> the commandant’s office

---

45. Letter from the administrator of the Ostprignitz district to the Brandenburg provincial administration in Potsdam (20.08.1945), in: BArch (SAPMO), DY55/V278/2/147. See also Thomas Kubetzky, “Fahrten ins Ungewisse – Räumungstransporte aus dem Konzentrationslager Bergen-Belsen im April 1945,” in Habbo Knoch and Thomas Rahe (eds.), *Bergen-Belsen – Neue Forschungen*, Göttingen, Wallstein, 2014, p. 167 f.

46. Janine Fubel, “Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und ‘innerer’ Front im Januar 1945,” *Militärhistorische Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, p. 198.

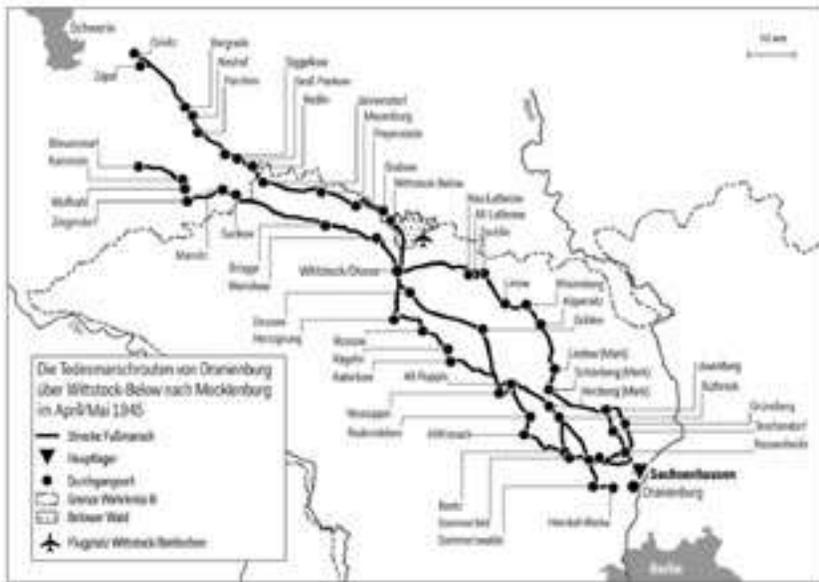
47. About the three evacuation phases in the concentration camp system see Daniel Blatman, *Die Todesmärsche 1944/45: Das letzte Kapitel des nationalsozialistischen Massenmords*, Reibek, Rowohlt, 2011, pp. 122–205; Karin Orth, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager. Eine politische Organisationsgeschichte*, Hamburg, Hamburger Edition, 1999, pp. 270–282.

48. Janine Fubel, “Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und ‘innerer’ Front im Januar 1945,” *Militärhistorische Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, p. 202.

49. Janine Fubel, “Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und ‘innerer’ Front im Januar 1945,” *Militärhistorische Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, p. 198 f.

50. Internationales Komitee vom Roten Kreuz (eds.), *Die Tätigkeit des IKRK zugunsten der in den deutschen Konzentrationslagern inhaftierten Zivilpersonen (1939–1945)*, Genf, 1947.

of Sachsenhausen ordered the guards to evacuate the main camp. Approximately 30,000 inmates were deported from Oranienburg on an “*Elendsmarsch*”<sup>51</sup> (march of the miserable)—as the survivor Gustav Borbe named the gruesome experience after the war—towards the north-west. Wittstock was the first destination. About 100 kilometers from Oranienburg, the columns of inmates and their guards came to a stop in the forest in Below close to the town for a few days. For most inmates, the torture continued until May and ended in the area around Parchim, Schwerin and Ludwigslust in Mecklenburg—there most of the guards fled in the direction of the Elbe towards the American forces, leaving the inmates behind.



Routes of the death march from Sachsenhausen-Oranienburg to Wittstock, April/Mai 1945. Janine Fubel and Jan Erler.

At the improvised forest camp in Below, there was no water, food, or protection from the weather; inmates who were listed as Germans or could claim themselves as such had already been released by the commandant’s office. In Below, shortly before the departure from Brandenburg to Mecklenburg, the SS allowed the ICRC to distribute food to the hopelessly exhausted and starving inmates for the first time. Its delegate, Willy Pfister, was secretly documenting the situation photographically.

51. Testimony of Gustav Borbe, in: ASMM, P3 Borbe, Gustav.



Willy Pfister (21.04.1945): World War II. Death march from the Oranienburg-Sachsenhausen to Wittstock, ICRC, V-P-HIST-01548-08.

Due to the cruel circumstances created by the SS during the evacuation, about 1,000 deportees did not survive the Sachsenhausen death marches.<sup>52</sup> As Francizek Federyga wrote in his testimony, “the SS was constantly shooting” and “there were no people in the villages, or they all hid out of fear. In the evening, we were placed in open spaces or abandoned buildings.”<sup>53</sup> The areas that columns of concentration camp inmates passed through were thus fundamentally transformed and, as the former deportee Gino Pessani described them in 1950, they became a landscape of misery, torture, and murder.

---

52. Testimony of Harry Oberheinrich (20.02.1946), in: GARF, 7021/115/31, 24.

53. Testimony of Francizek, in: ASMM, P3 Federyga, Francizek, 5.



Gino Pessani (1950): La marcia della morte [The Death March].

The camp inmates from Sachsenhausen had to trudge along streets that were literally covered with bodies, according to the testimony of residents like Lieselotte Oest, who left her hometown to flee from the Red Army and soldiers like Walter Schulz who retreated:

“The road to Löwenberg, from which refugee trains were to leave for Schleswig-Holstein, was completely jammed with cars, horse-drawn vehicles and every other possible means of transport, so that we only made slow progress. For entertainment we heard the constant thunder of guns and rifle fire. The road led along the wall of the Sachsenhausen concentration camp, where we were greeted by a terrible sight. At short intervals lay many of the dead with their shaven heads against the wall. They were wearing striped suits and lay there horribly abandoned and thin. Nobody said anything; everyone was probably preoccupied with their own worries. I have never forgotten the sight.”<sup>54</sup>

“On this stretch of road, we passed many thousands of concentration camp prisoners flanked by SS guards on both sides as

54. *Diary of Lieselotte Oest*, in: DTA, 4081-1, 9.

they marched northwards ahead of the Russians. The victims of the SS bandits lay in the ditches to the right and left. Eighteen concentration camp prisoners with cramped limbs lay shot dead by the road. Most of them were so exhausted that they could barely walk. There were also large groups of women among them.”<sup>55</sup>

On the same streets, residents left their *Heimat*, facing an uncertain future. Fear spread, not only because of the advancing Soviet units, but also because of the groups of liberated camp inmates who passed through the villages two weeks later on their way back to freedom and demanded accommodation and food after years of torture in German concentration camps. In April and Mai 1945, Nazi propaganda continued to have an effect. Instead of recognizing the inmates’ misery and acknowledging the injustices they had suffered, the German refugees and residents were frightened by the “marauding hordes”<sup>56</sup> of liberated prisoners when they returned to their homes even before the German surrender and expressed their contempt and hatred in diaries.

“But now the streets: full of wagons, some of which had their radiators smashed in, abandoned by shortsighted owners in a hopeless flight, their horses unhitched and much more. In their midst, the people who had been liberated from the concentration camps had already descended like swarms of locusts, plundering and robbing. Everything—coffee, butter, flour, meat, paper—lay jumbled in a heap and hundreds of even more trampling people were hoarding and grabbing. Worst of all were the many foreigners who immediately waved their foreign flags and were given bicycles, horses and carts by the Americans, who had stolen them from our Germans a few minutes earlier.”<sup>57</sup>

The Holocaust landscape of the death trains and marches in Brandenburg included the rapid burial of corpses to remove all traces of the crimes. Following the death march from Oranienburg to Wittstock, as shown in the photographs also taken by Pfister, guards often left behind the

---

55. *Diary of Walter Schulz* (entry: 24.4.1945), in: DTA, 51-1, 2.

56. *Diary of Dorothea Schlüter*, in: DTA, 5182, 3TF, 5.

57. *Diary of Dietlind Erich* (entry 5.5.1945), in: DTA, 228/1,1.

corpses of the inmates they had murdered by a shot in the head, covering them with only jackets or blankets to hide them from direct view.



Willy Pfister (21.4.1945): World War II. Death march from the Oranienburg-Sachsenhausen to Wittstock, ICRC, V-P-HIST-01548-06.



Willy Pfister (21.04.1945): World War II. Death march from the Oranienburg-Sachsenhausen to Wittstock, ICRC, V-P-HIST-01549-06.

When asked in August 1945, the newly appointed mayor of the municipality of Teschendorf in the district of Neuruppin, described the procedure as follows: “At the initiative of the former mayor and in the interest of rapid removal, the corpses were taken to a bomb crater about two kilometers away and buried.”<sup>58</sup> After the death march heading for Wittstock had left the campgrounds in Oranienburg, guards forced a convoy of

---

58. Letter from the Mayor of the Municipality of Teschendorf to the District Administrator of Neuruppin regarding the search for missing concentration camp prisoners (08.08.1945), in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2, 181.

inmates to march through the village and the inmates they shot were left by the roadside in and near Teschendorf. On the instructions of the Nazi mayor, the corpses were collected and buried outside the village immediately after the death march had passed by to ensure that when the Red Army arrived, no one would associate the crime with the village.

In Wulfersdorf, guards also left corpses behind. One deportee who had been shot was buried in a private garden and two others were buried afterwards by residents on private farmland. All documents found on the murder victims were taken by the local Nazi head of office. By August 1945, those documents, which could have been used for identification, were deemed “lost.”<sup>59</sup> In other places, such as the village of Gadow, those “shot in the neighborhood... were buried by guards or inmates.”<sup>60</sup> Walter Gozell also reported this procedure after he had survived the death march: “A ‘gravedigger team’ went back along the road to bury the comrades who had been shot on the spot.”<sup>61</sup> On orders from the SS officer in charge, in Rossow deportees had to bury murdered inmates. Other corpses were buried by residents at the cemetery and in the village. As the mayor wrote in August 1945, “Under the pressure of the imminent Russian invasion and the outrage associated with it, no identification marks were kept.”<sup>62</sup>

However, the location of the Sachsenhausen concentration camp complex in the region was not the only source of violence, which was already present in many small towns—and visible to members of the population—before the inmates were forcibly driven out of the camp to Wittstock in front of everyone’s eyes.<sup>63</sup> Violence had in fact become firmly anchored in the region when political opponents were deported to the early SA camps, which existed in the Brandenburg province, including Oranienburg in 1933/34, as well as during the pogroms in 1938 and the deportation of Jewish citizens from Neuruppin or Lindow in the 1940s,

---

59. Letter from the Mayor of Wulfersdorf to the Kyritz District Office (13.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 2; see also the letter of the District Administrator of the Ostprignitz District to the Brandenburg Provincial Administration in Potsdam (20.08.1945), in: BArch (SAPMO), DY55/V278/2/147.

60. Letter from the Mayor of Gadow to the District Administration of the Ostprignitz District in Kyritz (06.08.1945), in: Brandenburgisches Landeshauptarchiv Potsdam (BLHA), Rep, 206/3276, 21.

61. Testimony of Walter Gozell, in: ASMM, P3 Gozell, Walter, 12.

62. Letter from the Mayor of Rossow to the District Administrator of the Ostprignitz District in Kyritz (14.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 7.

63. Frédéric Bonnesoeur, *Im guten Einvernehmen. Die Stadt Oranienburg und die Konzentrationslager Oranienburg und Sachsenhausen 1933–1945*, Berlin, Metropol, 2018.

even though the Jewish population there was comparatively small.<sup>64</sup> The evacuation of Sachsenhausen in the spring of 1945 simply revealed in a previously unknown way how the SS and their subordinate guards committed the mass murder to which Jews and other racially persecuted people as well as the seriously ill and the politically persecuted had been subjected for years.

## Immediate Aftermath

As we described at the beginning of this article, the search for victims of the death marches and trains in Brandenburg began as early as the summer of 1945. The same applied to Mecklenburg, as many deportees had to walk further north-west from Wittstock before being liberated by Soviet or American soldiers between May 2 and 6. After the war, foreign deportees sought repatriation as soon as possible. German survivors of Sachsenhausen settled in the many towns and villages in Brandenburg and Mecklenburg where they had been taken to recover. There they often assumed official positions and set up organizational offices for the persecuted run by the association *Opfer des Faschismus*<sup>65</sup> (OdF, Victims of Fascism). In the summer of 1945, they were mainly concerned with issuing orders for the supervision of the identification, exhumation and reburial of the corpses of their fellow prisoners.<sup>66</sup>

The main committee of the OdF sent letters to all mayors. To find out where the graves of camp inmates and other Nazi victims were

---

64. Günter Morsch and Agnes Ohm (eds.), *Terror in der Provinz Brandenburg. Frühe Konzentrationslager 1933/34*, Berlin, Metropol, 2014, pp. 239-241; Stefanie Oswald, "Lindow," in Irene A. Diekmann (ed.), *Jüdisches Brandenburg. Geschichte und Gegenwart*, Berlin, vbb, 2008 (=Beiträge zur Geschichte und Kultur der Juden in Brandenburg, Mecklenburg-Vorpommern, Sachsen-Anhalt, Sachsen und Thüringen, vol. 5), p. 189.

65. Elke Reuter and Detlef Hansel, *Das kurze Leben der VVN von 1947 bis 1953: Die Geschichte der Verfolgten des Nazi-Regimes in der SBZ und DDR*, Berlin, Edition Ost, 1997, p. 95.

66. Letter from the District Administrator of Neuruppin to the Office for Tracing Research Neuruppin (08.08.1945), transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2; Letter from the Information Centre for Former Concentration Camps to the District Administrator of the District of Ruppín (Neuruppin) regarding the search and tracing operation (09.08.1945), in: transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2, 222; Letter from the Mayor of Rossow to the District Administrator of the Ostprignitz District in Kyritz (14.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 7.

located, written reports had to be compiled.<sup>67</sup> Murder cases involving the population had to be reported as well.<sup>68</sup> In particular, the police were required to carry out excavations and investigate sites such as the mass grave near the Segeletz railway station in Dreetz.<sup>69</sup> Immediately after the war, a *Büro für Konzentrationäre Suchforschung* (Office for Tracing Research) was also set up in Neuruppin. It was assigned to identify graves in which murdered concentration camp inmates had been hastily buried and had designated “corpse recovery” teams at its disposal. For example, in June and July 1945, on the instructions of the OdF, the Neuruppin District Administrator, investigated 64 corpses of former inmates.<sup>70</sup> The research campaign in individual communes such as Altruppin found three corpses of former inmates in one collective and two individual graves at the local cemetery. The village of Klosterheide reported four more corpses of inmates who had been murdered by their guards on the road between Lindow and Dierberg. Two inmates’ graves were discovered in Linow—including the corpse of a woman. Between Teschendorf and Löwenberg, 21 concentration camp deportees were buried in a field. There were two unmarked graves in Nietwerder and eight corpses of murdered deportees in Schönberg.<sup>71</sup> Herzsprung reported nine victims.<sup>72</sup>

The communities were asked to carry out dignified burials. They were instructed to exhume the dead and had to look for things that would

---

67. Letter from the Information Centre for Former Concentration Camps to the District Administrator of the District of Ruppín (Neuruppin) regarding the search and tracing operation (09.08.1945), transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2, 222.

68. Transcript of the search and tracing operation for missing prisoners from the Sachsenhausen and Ravensbrück concentration camps, in: BArch (SAPMO), DY55/V278 2/147, 4.

69. Letter from the Information Centre for Former Concentration Camps to the District Administrator of the District of Ruppín (Neuruppin) regarding the search and tracing operation (09.08.1945), transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2, 222.

70. Letter from the District Administrator of Neuruppin to the Office for Tracing Research Neuruppin (08.08.1945), transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2.

71. Transcript of the search and tracing operation for missing prisoners from the Sachsenhausen and Ravensbrück concentration camps, in: BArch (SAPMO), DY55/V278 2/147.

72. Letter from the District Administrator of the Ostprignitz District to the Brandenburg Provincial Administration in Potsdam (17.08.1945), in: BArch (SAPMO), DY55/V278/2/147.

make their identification possible. In the presence of the villagers, the dead were then to be ceremonially buried in coffins in every local cemetery. In the future, care was supposed to be taken of the graves.<sup>73</sup> In Teschendorf, the mayor had 14 corpses dug up, examined for identifying marks and transferred to the cemetery, where he had “found a worthy resting place[...]” for them. The only information we have about the personnel involved in the investigation and reburial was provided by a local teacher who was responsible for keeping minutes.<sup>74</sup> No papers were found, but numbers attached to the clothing of the inmates ensured the identity of ten of the corpses. The minutes included a note of the exact clothing and the color of the triangle as well as whatever else the prisoners might have had with them, such as soap. In Teschendorf, the reburial at the cemetery had already taken place in August. The erection of a memorial cross and the maintenance of the grave were still in the planning stage at this time.<sup>75</sup>

In Wulfersdorf, on the other hand, priority was given to harvest work.<sup>76</sup> The fact that the reburial and the ceremony were to take place there later points to the lack of manpower in the countryside due to the war and the fact that the Soviet Military Administration in Germany (SMAD) was focusing on ensuring nutrition at the time.<sup>77</sup> Accordingly, after the decay of the corpses had progressed, their exhumation and reburial took place in Wulfersdorf in November. The victims were given a grave in front of the church. In January 1946, a memorial was underway.<sup>78</sup> The 64 corpses of murdered camp inmates identified at the beginning

---

73. Letter to the Mayor of Wulfersdorf (20.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 3.

74. Letter from the Mayor of the Municipality of Teschendorf to the District Administrator of Neuruppin (09.08.1945), transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2.

75. Letter from the Mayor of the Municipality of Teschendorf to the District Administrator of Neuruppin (09.08.1945), transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2; see also transcript in: BArch (SAPMO), DY 55/V278/2-147.

76. Letter from the Mayor of Wulfersdorf to the Kyritz District Office (13.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 2; Letter from the Mayor of Wulfersdorf to the District Administration of the Ostprignitz District (23.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 4.

77. List of SMAD orders after liberation, in: Mecklenburgisches Landeshauptarchiv Schwerin (MLHA), 6.11-2.

78. Letter from the Mayor of Wulfersdorf to the Kyritz District Office (13.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 2; Letter from the Mayor of Wulfersdorf to the District Administration of the Ostprignitz District (23.08.1945), in: BLHA, Rep, 206/3276, 4; Letter from the Mayor of Wulfersdorf to the District Administration of the Ostprignitz District, ODF. (31.01.1946), in: BLHA, Rep, 206/3276, 5.

of August by the tracing research office in Neuruppin were dug up in the communities where they were found, loaded onto a horse-drawn cart and reburied in a section of the town's cemetery known as the Cemetery of Honor. Nine more reburials were to follow as soon as one of the vehicles needed for harvesting work became available again.<sup>79</sup> Jewish rules for the treatment of dead, which forbid reburial, were not respected in any of the exhumations.

In the summer of 1945, the community of Herzsprung reported ten deaths that had occurred during or after the death march.<sup>80</sup> According to the report of the new mayor, nine unidentified victims were exhumed in August and solemnly reburied in a mass grave in the cemetery in the presence of the local population. The numbers of two former inmates, one red triangle, and a “P” for Polish were found on victims' corpses. At the time, there was already a grave in the cemetery where Ewald Förster, a German concentration camp inmate from Wuppertal who died immediately after the war, had been buried. Only one year later, the statement that “[t]he graves [...] are kept in order by the community”<sup>81</sup> was no longer true: In September 1946, the mass grave was in such an unfavorable condition that the Parchim District Committee of the OdF, which was researching information about victims, felt compelled to submit a complaint and request that the grave be moved to the Parchim Cemetery of Honor.<sup>82</sup> Obviously, what had happened in Herzsprung in April 1945 was on its way to being forgotten—not least because some members of the local population had been involved in the crimes. Förster, for example, was not taken in by “local residents” during his escape from the death march, as was claimed in 1945, but by a woman who had fled to the village herself due to the war.<sup>83</sup> Polish inmates who were hiding from the guards in a barn in the village were

---

79. Letter from the Information Centre for Former Concentration Camps to the District Administrator of the District of Ruppín (09.08.1945), transcript in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2.

80. Letter from the District Administrator of the Ostprignitz District to the Brandenburg Provincial Administration in Potsdam (20.08.1945), in: BArch (SAPMO), DY55/V278/2/147.

81. Letter from the District Administrator of the Ostprignitz District to the Brandenburg Provincial Administration in Potsdam (17.08.1945), in: BArch (SAPMO), DY55/V278/2/147.

82. Letter from the OdF. District Committee Parchim to the District Administrator of the District of Wittstock (09.09.1946), in: MLHA, 10.34-1/629.

83. Letter from the District Administrator of the Ostprignitz District to the Brandenburg Provincial Administration in Potsdam (20.08.1945) and letter from

denounced by a resident. On the instructions and possibly even with the participation of the local Nazi leader, they were shot afterwards in front of the population. In 1946, however, this was not yet the focus of police or legal investigations. Instead, until investigations were conducted by the Ministry for State Security in 1955, collective silence and denial about the murders committed on the spot bonded this local community together.<sup>84</sup>

In preparation for the Sachsenhausen Trial, forensic commissions of the SMAD again examined the graves in the districts of Neuruppin and Waren (Mecklenburg) in September 1946. The aim was to investigate whether the corpses were those of murdered camp inmates from Sachsenhausen. The exact cause of death and the method of murder had to be determined.<sup>85</sup> When the mass graves in Teschendorf (Neuruppin District) and Grabow (Waren District) were opened, the Commission of Forensic Experts took photographs. In one mass grave in Teschendorf, the medics found 15 dead, 14 of whom had been shot in the head. The skeletons and teeth revealed that the dead were male and about 30 years old when they were murdered. The medics also documented the careless handling of the corpses when residents had reburied them in the previous year:

“At a depth of over 1.5 meters, the remains of bodies were discovered lying there in disarray, with only one in a wooden coffin. The remains consist of disorganized human bones with a small amount of soft textile attached. An examination of the skulls revealed that they had been fractured [...].”

The shattering of the skulls had occurred “as a result of being shot through with firearms [...]” A reference to the wooden clogs found with the corpses served to confirm that the badly decomposed corpses were former concentration camp prisoners.<sup>86</sup> The commission also documented the condition of the mass grave and the erection of a red

---

the District Administrator of the Ostprignitz District to the Brandenburg Provincial Administration in Potsdam (17.08.1945), in: BArch (SAPMO), DY55/V278/2/147.

84. Martin Clemens Winter, *Gewalt und Erinnerung im ländlichen Raum. Die deutsche Bevölkerung und die Todesmärsche*, Berlin, Metropol, 2018, pp. 273–278.

85. SMAD order for a Forensic Medical Expert Commission (12.09.1946), in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2, 204.

86. Expert report of the forensic medical examination in Teschendorf (14.09.1945), in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2.

wooden cross with the inscription “*Opfer des Faschismus April 1945*”<sup>87</sup> [Victims of Fascism, April 1945]—a typical inscription on monuments in the Soviet occupation and later eastern zone of Germany. The prosecutors, who were oriented towards anti-fascism—whether Jewish or non-Jewish—viewed the camp from the universalist perspective of the anti-fascist struggle; later on, during the Cold War, they were mostly oriented towards the East and followed Soviet ideas in designing memorials.<sup>88</sup> On Soviet monuments, the identity of the victims was not mentioned. In official Soviet discourse, the Nazi regime was referred to as “fascist”; the word “Nazism” was not used. Instead, the Nazi regime was presented as one of the manifestations of global fascism, itself an offshoot of capitalism.

## Conclusion

In my paper, I have shown how the term “Holocaust Landscape” can be used to describe the Brandenburg region at the end of the war. Due to the death marches in the final stage of the Holocaust and for the first time during the Nazi regime, the landscape in Brandenburg was littered with corpses. In April 1945, coming across murdered and unburied dead people became an everyday occurrence. Even before the front arrived, following the death marches and trains, corpses became a ubiquitous part of the landscape in this region, where the last battles for the German capital took place between German and Soviet units and were bitterly fought. Residents had to deal with anonymous corpses left on streets. Today we do not know whether they were checking to see if those who had been struck down by SS bullets were still alive. But the residents who were involved in murders like those in Herzsprung and forced laborers were compelled to do so quickly, burying the corpses where they had been killed or hiding them at once. To do so, they also used existing excavations such as gravel pits or bomb craters.<sup>89</sup> Like

---

87. See Photograph No. 7 of the Expert Report of the forensic medical examination in Teschendorf (14.09.1945), in: FSB, N 19092/11, copy in: ASMM, Oranienburg, JSU 1/11/2, 222.

88. Katharina Stengel, *Die Überlebenden vor Gericht. Auschwitz-Häftlinge als Zeugen in NS-Prozessen (1950-1976)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2022 (=Schriften des Dubnow-Instituts, vol. 34), p. 83.

89. Janine Fubel and Alexandra Klei, “‘Their turn came the next day.’ In-between Spaces of the Holocaust and its Photographical Representation,” in Frédéric Bonnesoeur, Hannah Wilson, and Christin Zühlke (eds.), *New Microhistorical Approaches*

the reburials after the war, this cannot be considered a dignified burial. As we noted earlier, Jewish rules regarding the treatment of dead were not taken into account, nor were rabbis invited to attend. What effects did the exhumation and reburial process in Brandenburg have on the memory of the crime that survivors referred to as death marches?

The way in which corpses were dealt with in 1945 was primarily driven by the desire to make them disappear before the Soviet forces arrived and to cover up the traces of the crimes committed against the deportees. The evacuation on foot was immediately followed by the German-Soviet battle, which unleashed unprecedented levels of violence against the civilian population, particularly in Brandenburg—from both the German and especially the Soviet side.<sup>90</sup> This was the first time the local Holocaust landscape was overwritten: The shootings *en route* remained without any commemorative marker. In the course of the exhumations and reburials in 1945/46, precise knowledge of mass executions sites as well as graves was lost. Instead, traces of the battles became the visible part of the palimpsest made up of the various acts of violence that had taken place there, and as Richard Bessel points out, the encounter with their own dead “reinforce[d] Germans’ sense of their own victimhood.”<sup>91</sup> It enabled the implicated German population to take their minds off what had happened immediately before and focus on the experience of violence without acknowledging that it had previously been brought into the world by Germany. While, on the one hand, previously persecuted and deported Germans returned to their hometowns in Brandenburg and former camp inmates settled in the region where they had been liberated and made an attempt—often in vain—to recover and get back on their feet, the collapse of the Nazi regime, the brutal end of the war, the accompanying destruction, and the subsequent Soviet occupation led, on the hand, to fundamental changes

---

to an *Integrated History of the Holocaust*, Berlin, De Gruyter 2023, pp. 105–123; Alexandra Klei, “Seeing History in the Present. Reflections on the Concept of “Contaminated Landscapes,” *SLH*, vol. 9, 2020, p. 10.

90. Manfred Zeidler, *Kriegsende im Osten. Die Rote Armee und die Besetzung Deutschlands östlich von Oder und Neiße 1944/45*, Munich, Oldenbourg, 1996.

91. Richard Bessel, “The Shadow of Death in Germany at the End of the Second World War,” in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghahn Books, 2008 (=Studies in German History, Vol. 7), p. 61. On the theme of how Germans emerged from the war with a powerful sense of their victimhood generally, see Richard Bessel, *Nazism and War*, London, Weidenfeld and Nicolson, 2004, pp. 150–182.

for those loyal to the Nazi regime and its ideology, who interpreted those events as a loss of *Heimat*.

If we consider, as we stated at the outset, that landscape socialization cannot be understood as a continuous process, but rather takes place in phases in which various emotional, functional, aesthetic, and cognitive relationships are established, the period of the end of the war shaped the understanding of landscape in Brandenburg in two different ways. After the German surrender, the post-Holocaust landscape in Brandenburg was subject to a reorganization of the graves as well as tensions between remembrance and *Entinnerung*<sup>92</sup> [dememorialization]. The two paintings by Leistikow and Pessani show the contrasting views that residents in the villages had of the Brandenburg landscape immediately after the war: On one side, survivors asked that the murdered be given dignified graves and demanded that the crimes be punished. Soviet occupation authorities dealt with the latter in 1946, when they put members of the SS on trial in Berlin. On the other side, because of their own involvement in the crimes or in covering up the traces, parts of the civilian population abandoned the graves to oblivion. The way the corpses of murdered camp inmates were treated in 1945/46 also reflects how the guards as well as most of the residents looked at them: with disinterest and as examples of the racialized idea of *Volksschädling* [public nuisance or enemies of the people] or at least as prisoners and thus responsible for the situation, but hardly ever as victims of terror and arbitrary justice. This attests to the continuation of Nazi ideology and to the fact that such dehumanization had an effect beyond death, while survivors who settled in the area as well as the victims' organizations campaigned for dignified burial sites and a memorialization of their fellow sufferers. Moreover, the homogenization of the victims labelled as "victims of fascism" masked the heterogeneous stories of suffering, which differed considerably with regard, for example, to Jewish deportees from Hungary, Soviet prisoners of war or German inmates imprisoned as political prisoners.

By reburying bodies and establishing central burial and memorial sites, the historical shape of the Holocaust landscape with its many

---

92. In the German language, the term "*Entinnerung*" is used to refer to the active forgetting of guilt, for example in a colonial context. See Lilia Youssefi, "Zwischen Erinnerung und Entinnerung – Zur Verhandlung von Kolonialismus im Humboldt-Forum," in *AfricAvenir International e. V. (ed), No Humboldt 21! Dekoloniale Einwände gegen das Humboldt-Forum*, Berlin, *AfricAvenir International e.V.*, 2017, pp. 42–61. I am not familiar with such a word in the English context.

locations was rendered invisible. As a result, it became impossible to see how close the German population in Brandenburg in 1945 had come to the crime of concentration camp imprisonment and deportations. It also concealed the fact that residents themselves were sometimes involved in the cruel procedure of deportation and the “disappearance” of corpses. Reburial meant that the corpses disappeared from private ground and could no longer be linked to the residents. This is how the pre-war idea of landscape in Brandenburg could be restored. Even though the search for victims was started immediately after the war by German and international organizations, the employees of the memorial sites in Below and Oranienburg are still researching for mass graves to this day. This is also why it is still difficult to determine the exact number and—more importantly—the names of all the victims.

## Bibliography

- Yehuda Bauer, “‘Onkel Saly’ — die Verhandlungen des Saly Mayer zur Rettung der Juden 1944/45,” *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, vol. 25, n°2, 1977, pp. 188–219.
- Richard Bessel, *Nazism and War*, London, Weidenfeld and Nicolson, 2004.
- Richard Bessel, “The Shadow of Death in Germany at the End of the Second World War,” in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghan Books, 2008, pp. 51–68.
- Paul Betts, Alon Confino, and Dirk Schumann, “Introduction: Death and Twentieth-Century Germany,” in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghan Books, 2008, pp. 1–23.
- Daniel Blatman, *Die Todesmärsche 1944/45: Das letzte Kapitel des nationalsozialistischen Massenmords*, Reibek, Rowohlt, 2011.
- Frédéric Bonnesoeur, *Im guten Einvernehmen. Die Stadt Oranienburg und die Konzentrationslager Oranienburg und Sachsenhausen 1933–1945*, Berlin, Metropol, 2018.
- Tim Cole, *Holocaust Landscapes*, London/New York, Bloomsbury, 2016.

- David M. Crowe, "The Roma Holocaust," in F.C. DeCoste and Bernard Schwartz (eds.), *The Holocaust's Ghost: Writings on Art, Politics, Law and Education*, Edmonton, University of Alberta, 2000, pp. 179–202.
- Vera Denzer, "Landschaft als Text," in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 81–89.
- Manfred Flügge, *Rettung ohne Retter oder: Ein Zug aus Theresienstadt*, Munich, Dt. Taschenbuchverlag, 2004.
- Theodor Fontane, *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, Berlin, Verlag Wilhelm Herz, 1862.
- Janine Fubel, "Evakuierungs- und Kriegsschauplatz Mark Brandenburg. Das Aufeinandertreffen von Ostfront und 'innerer' Front im Januar 1945," *Militär-geschichtliche Zeitschrift*, vol. 81, n°1, 2022, pp. 174–208.
- Janine Fubel, *Krieg, Bewegung und extreme Gewalt im Raum Berlin-Brandenburg: Die Evakuierung und Auflösung des KL-Komplexes Sachsenhausen 1945* (forthcoming).
- Janine Fubel and Alexandra Klei, "'Their turn came the next day.' In-between Spaces of the Holocaust and its Photographical Representation," in Frédéric Bonnesoeur, Hannah Wilson, and Christin Zühlke (eds.), *New Microhistorical Approaches to an Integrated History of the Holocaust*, Berlin, De Gruyter, 2023, pp. 105–123.
- Janine Fubel, Alexandra Klei, and Annika Wienert (eds.), *Space im Holocaust Research. A Transdisciplinary Approach to Spatial Thinking*, Berlin, De Gruyter, 2024.
- Anne Gottschalk, Susanne Kersten and Felix Krämer (eds.), *Doing Space while Doing Gender. Vernetzungen von Raum und Geschlecht in Forschung und Politik*, Bielefeld, Transcript, 2018.
- Andreas Huber, *Heimat in der Postmoderne*, Zürich, Seismo-Verlag, 1999.
- Stefan Hördler, *Ordnung und Inferno. Das KZ-System im letzten Kriegsjahr*, Göttingen, Wallstein 2015.
- Bernd Hüppauf, "Heimat – Die Wiederkehr eines verpönten Wortes. Ein Populärmythos im Zeitalter der Globalisierung," in Gunther Gebhard, Oliver Geisler, and Steffen Schröter (eds.), *Heimat*, Bielefeld, Transcript, 2007, pp. 109–140.

- Internationales Komitee vom Roten Kreuz (eds.), *Die Tätigkeit des IKRK zugunsten der in den deutschen Konzentrationslagern inhaftierten Zivilpersonen (1939 - 1945)*, Genf, 1947.
- Karl Kassenbrock, *Konzentrationslager auf Schienen. Die Geschichte der 5. SS-Eisenbahnbaubrigade*, Göttingen, Wallstein, 2019.
- Sven Keller, *Volksgemeinschaft am Ende. Gesellschaft und Gewalt 1944/45*, Oldenbourg, Munich, 2013.
- Thomas Kirchhoff, "Politische Weltanschauungen und Landschaft," in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 383-396.
- Alexandra Klei, "Seeing History in the Present. Reflections on the Concept of "Contaminated Landscapes," *SLH*, vol. 9, 2020, pp. 1-13.
- Susanne Knittel, "Figures of Comparison in Memory Studies, Singularity, Multidirectionality, Diffraction," in Daniela Henke-Göttler and Tom Vanassche (eds.), *Ko-Erinnerung: Grenzen, Herausforderungen und Perspektiven des neuen Shoah-Gedenkens*, Berlin, De Gruyter 2020, pp. 21-36.
- Susanne Knittel, *Unheimliche Geschichte: Grafeneck, Triest und die Politik der Holocaust-Erinnerung*, Bielefeld, Transcript, 2018.
- Anne Kelly Knowles, Tim Cole, and Alberto Giordano (eds.), *Geographies of the Holocaust*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.
- Thomas Kubetzky, "Fahrten ins Ungewisse – Räumungstransporte aus dem Konzentrationslager Bergen-Belsen im April 1945," in Habbo Knoch and Thomas Rahe (eds.), *Bergen-Belsen – Neue Forschungen*, Göttingen, Wallstein, 2014, pp. 150-176.
- Olaf Kühne, "Sozialkonstruktivistische Landschaftstheorie," in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 69-79.
- Olaf Kühne, "Die Sopszialisation von Landschaft," in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 301-312.
- Olaf Kühne and Anette Spellerberg, *Heimat und Heimatbewusstsein in Zeiten erhöhter Flexibilitätsanforderungen. Empirische Untersuchungen im Saarland*, Wiesbaden, Springer VS, 2010.
- Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019.

- Kurt Lewin, "Kriegslandschaft," in Carl-Friedrich Graumann (ed.), *Kurt-Lewin-Werkausgabe*, vol. 4: *Feldtheorie*, Bern, Huber, 1982, pp. 315–325.
- Günter Morsch and Agnes Ohm (eds.), *Terror in der Provinz Brandenburg. Frühe Konzentrationslager 1933/34*, Berlin, Metropol, 2014.
- Karin Orth, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager. Eine politische Organisationsgeschichte*, Hamburg, Hamburger Edition, 1999.
- Stefanie Oswalt, "Lindow," in Irene A. Diekmann (ed.), *Jüdisches Brandenburg. Geschichte und Gegenwart*, Berlin, vbb, 2008, pp. 185–191.
- Dieter Pohl, *Verfolgung und Massenmord in der NS-Zeit 1933–1945*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2011.
- Elke Reuter and Detlef Hansel, *Das kurze Leben der VVN von 1947 bis 1953: Die Geschichte der Verfolgten des Nazi-Regimes in der SBZ und DDR*, Berlin, Edition Ost, 1997.
- Regina Scheer, *Der Umgang mit den Denkmälern: Eine Recherche in Brandenburg*, Potsdam, Brandenburgische Landeszentrale für politische Bildung, 2003.
- Felix Robin Schulz, "Disposing of the Dead in East Germany," in Alon Confino, Paul Betts, and Dirk Schumann (eds.), *Between Mass Death and Individual Loss*, New York/Oxford Berghan Books, 2008, pp. 113–128.
- Uwe Schürmann, "Neuruppin," in Irene A. Diekmann (ed.), *Jüdisches Brandenburg. Geschichte und Gegenwart*, Berlin, vbb, 2008, pp. 219–245.
- Katharina Stengel, *Die Überlebenden vor Gericht. Auschwitz-Häftlinge als Zeugen in NS-Prozessen (1950–1976)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2022.
- Dan Stone, *The Holocaust. An Unfinished History*, London, Pelican, 2023.
- Gregor Streim, "Konzeptionen von Heimat und Heimatlosigkeit in der deutschsprachigen Exilliteratur nach 1933," in Edoardo Costadura and Klaus Ries (eds.), *Heimat gestern und heute. Interdisziplinäre Perspektiven*, Bielefeld, Transcript Verlag 2016, pp. 219–248.
- Ludwig Trepl, *Die Idee der Landschaft. Eine Kulturgeschichte von der Aufklärung bis zur Ökologiebewegung*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2012.
- Florian Weber and Olaf Kühne, "Essentialistische Landschafts- und positivistische Raumforschung," in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 57–68.

Florian Weber, Olaf Kühne, and Corinna Jenal, "Heimat und Landschaft – zu einem engen relationalen Verhältnis," in Olaf Kühne, Florian Weber, Karsten Berr, and Corinna Jenal (eds.), *Handbuch Landschaft*, Wiesbaden, Springer VS, 2019, pp. 335–349.

Martin Clemens Winter, *Gewalt und Erinnerung im ländlichen Raum. Die deutsche Bevölkerung und die Todesmärsche*, Berlin, Metropol, 2018.

Lilia Youssefi, "Zwischen Erinnerung und Entinnerung – Zur Verhandlung von Kolonialismus im Humboldt-Forum," in *AfricAvenir International e. V. (ed.), No Humboldt 21! Dekoloniale Einwände gegen das Humboldt-Forum*, Berlin, AfricAvenir International e.V., 2017, pp. 42–61.

Manfred Zeidler, *Kriegsende im Osten. Die Rote Armee und die Besetzung Deutschlands östlich von Oder und Neiße 1944/45*, Munich, Oldenbourg, 1996.



## Jachymov : une histoire gravée dans le paysage



Photogramme Gabriel Raichman. Habilis productions

**Luba Jurgenson**

Professeure de littérature russe

Eur'ORBEM (Sorbonne Université/CNRS)

<https://www.cnrs.fr/fr/personne/luba-jurgenson>

Cette élaboration phénoménologique sur le paysage des violences rend compte d'un travail en cours, une enquête de terrain doublée d'un film documentaire, travail qui s'inscrit à son tour dans une étude pluridisciplinaire sur les paysages de violence. Il s'agit de montrer comment l'histoire et la mémoire d'un lieu, en l'occurrence celles d'un complexe concentrationnaire instauré par l'URSS et géré par le gouvernement tchécoslovaque entre 1948 et 1962 dans les Sudètes, peut être interrogé et cartographié à partir des interactions entre les personnes et le paysage.

**Mots clés :** Environnement, Goulag, Mémoire, Mines, Nature, République tchèque, Union soviétique

Enfin, c'est la nature elle-même qui « prend la parole »  
pour répondre à nos interrogations

**M**a déambulation à travers Jachymov, anciennement site de camps de concentration miniers (dits « de travail ») au nord de la République tchèque, s'inscrit dans un travail de recherche que je mène sur la mémoire paysagère des violences extrêmes, commencé en 2004 après un voyage à la Kolyma où était situé, à l'époque stalinienne, le plus vaste complexe des camps du Goulag. Sur cet immense territoire (grand comme six fois la France), les quelques vestiges physiques du passé concentrationnaire sont perdus au milieu de montagnes et de forêts qui dissimulent les charniers. Il m'est apparu alors nécessaire de « faire un pas de côté », m'écartant des courants majoritaires des études mémorielles, discipline dans laquelle je situe mon travail, afin d'étendre l'analyse de la mémoire collective à celle du paysage, conçu non seulement comme un objet de perceptions, mais surtout comme un réseau de pratiques et d'imaginaires voire, plus généralement, une interaction des vivants entre eux et avec le monde minéral. Je m'inspirais de cette phrase de Varlam Chalamov qui a purgé une peine de dix-sept ans à la Kolyma : « L'homme vit par la force des mêmes principes qui font vivre un arbre, une pierre, un chien<sup>1</sup>. »

À partir de ce moment-là, mes recherches m'ont conduite sur les traces de lieux d'extermination, de massacres et de camps de concentration à travers la planète. Depuis le haut-plateau de l'Anatolie jusqu'aux plages de la Baltique, depuis le Rio de la Plata à Buenos Aires aux rizières du Cambodge, les paysages que je sillonne cachent une « scène de crime ». Loin d'être seulement un décor dans lequel ce sont déroulées des violences de masse, ils m'apparaissent au fil des ans comme le résultat, entre autres, de remodelages apportés par les ingénieries de la terreur. En effet, ces crimes sont commis dans le cadre de projets globaux visant à transformer l'espace physique et/ou social, projets qui peuvent comprendre déplacement de frontières, réaménagement de territoire, gestion de populations, construction de sites industriels... Ces éléments modifient l'environnement, donnant lieu à de nouveaux imaginaires

---

1. Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Lagrasse, Verdier, 2003, p. 254.

paysagers<sup>2</sup>. Souvent laissés de côté par les politiques de patrimonialisation, voire dépourvus de toute trace apparente des événements qui s'y sont déroulés, ces paysages constituent un défi pour la pensée : d'un côté, ils présentent une forme d'autonomie que je nommerais « opacité » ou « extériorité » et que l'on serait tenté de considérer comme leur « en soi », une forme d'existence fermée sur laquelle nous n'avons pas de prise<sup>3</sup>. D'un autre côté, le terme même de paysage désigne une portion de terrain que je peux appréhender par la vue, le toucher, l'ouïe et l'odorat, si bien qu'il se donne dans une expérience sensible<sup>4</sup> que je ne peux ignorer, celle de la chercheuse que je suis, mais aussi celle des êtres qui l'habitent ou s'y rendent temporairement. En d'autres termes, la déambulation et le contact physique avec le lieu deviennent des outils de lecture et le paysage lui-même une méthode.

Les études de terrain m'ont permis d'élaborer un certain nombre de critères pour approcher les « biographies<sup>5</sup> » des paysages telles que construites à travers les mémoires locales ou leurs carences. C'est dans les zones frontalières, pluriculturelles et plurilingues<sup>6</sup> que ces

---

2. Voir François Walter, *Les Figures paysagères de la nation : territoire et paysage en Europe (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, EHESS Éditions, 2004 ; ainsi que Simon Schama, *Landscape and Memory*, New York, Alfred A. Knopf, 1996. Sur la composante esthétique des paysages de violence, voir Pierre Wat, *Pérégrinations. Paysages entre nature et histoire*, Paris, Hazan, 2017.

3. Pour la critique de cette vision, voir notamment l'introduction et le chapitre III, « L'attention et le jugement » dans Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945. Édition électronique : <https://urlr.me/eWz3Yh> (dernière consultation le 3 décembre 2024), ainsi que Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard, 1964. Voir également Claude Romano, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, chapitres XV-XVIII, Paris, Folio essais, 2010, p. 544-726 ; Christopher Tilley, *A Phenomenology of Landscape : Places, Paths and Monuments*, Oxford, Berg Publishers, 1994.

4. Voir Jacques Rancière, *Le Temps du paysage*, Paris, La Fabrique, 2020.

5. Jacek Leociak, *Biografie Ulic* [Biographies de rues du Ghetto de Varsovie], Varsovie, Dom Spotkań z Historią, 2017.

6. Il peut s'agir de zones frontalières actuelles comme de zones traversées par les cicatrices d'anciennes frontières impériales. On pourra se référer, pour penser ces superpositions, aux travaux de Béatrice von Hirschhausen et aux concepts qu'elle propose de « fantôme géographique » ou de « frontière fantôme ». Voir, entre autres, ses articles : Béatrice von Hirschhausen, « Leçon des frontières fantômes : les traces du passé nous viennent (aussi) du futur », *Espaces géographiques*, vol. 46, n° 2, 2017, p. 97-105 ; et Béatrice von Hirschhausen « De l'intérêt heuristique du concept de "fantôme géographique" pour penser les régionalisations culturelles », *Espaces géographiques*, vol. 46, n° 2, 2017, p. 106-125. Voir également l'ensemble de ce numéro.

« biographies » semblent révéler les mécanismes profonds des transmissions et circulations (ou oublis) ; ces zones étant par ailleurs, souvent, des palimpsestes où différentes strates de violences se sont succédé.

Au cours de la dernière décennie, la question paysagère et environnementale a pris de l'importance au sein des études mémorielles jusqu'à pouvoir être aujourd'hui considérée comme un champ à part entière. Au début des années 2000, lorsque je commençais mes recherches, cette approche émergeait à peine, même si les travaux pionniers de Paul Virilio<sup>7</sup>, de Simon Schama, de François Walter, de géographes et d'historiens<sup>8</sup> offraient déjà une mosaïque de savoirs disponibles dans différentes disciplines, sans qu'il en résulte un objet commun. Depuis, les travaux de Tim Cole<sup>9</sup>, de Rob van der Laarse, de Jacek Leociak et de Roma Sendyka, de Dominique Chevalier ou de Pierre Wat, pour n'en citer que quelques-uns dont ce travail profite directement, les paysages des violences bénéficient, à travers des cadres conceptuels divers mais en dialogue entre eux, d'un espace scientifique cohérent et en constante évolution. Il n'est pas envisageable de citer ici la vaste bibliographie sur le sujet et de retracer exactement le chemin qui a permis aux études mémorielles de rencontrer les recherches sur le paysage et l'environnement : percée rendue possible par le travail préalable d'historiens s'ouvrant à une lecture du temps à travers l'espace. Il a fallu, en outre, que les chercheurs s'intéressent de plus en plus aux mémoires locales et périphériques, longtemps sacrifiées au profit des études sur les politiques mémorielles des États. Enfin, la question de l'anthropocène n'a pas manqué d'interagir avec les études mémorielles, d'autant plus que les entreprises génocidaires et/ou esclavagistes étaient la plupart du temps liées à des projets industriels et d'aménagement de territoire.

Ayant déjà tenté, dans un certain nombre de travaux, d'esquisser une base théorique pour ces études de la mémoire paysagère des violences<sup>10</sup>,

---

7. Paul Virilio, *Bunker. Archeologie*, Paris, Éditions du Demi-cercle, 1991.

8. Voir, notamment, Roger Brunet, « Géographie du Goulag », *Espace géographique*, vol. 10, n° 3, 1981, p. 215-232 ; Augustin Berque, *Être humain sur la terre*, Paris, Gallimard, 1996 ; Edward S. Casey, *Representing Place: Landscape Painting and Maps*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.

9. Entre autres : Tim Cole, Alberto Giordano et Anne Kelly Knowles (dir.), *Geographies of the Holocaust*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.

10. Parmi ces publications : Delphine Bechtel et Luba Jurgenson (dir.), *Tourisme mémoriel en Europe centrale et orientale*, Paris, Petra, 2013 ; Luba Jurgenson (dir.), « La mémoire se fond-elle dans le paysage ? », dossier thématique, *Mémoires en jeu*, n° 7, 2018, p. 41-121 ; Luba Jurgenson, « Paysage », dossier « Pourquoi une encyclopédie ? », *Mémoires en jeu*, n° 8, 2018-2019, p. 125-130 ; Luba Jurgenson et Philippe

j'ai choisi dans cet article de faire état d'une démarche expérimentale, une recherche-création qui combine immersion sensible dans le paysage, réalisation d'entretiens et analyse, à partir d'une étude de cas que j'espère, en dépit de la spécificité du lieu, utile à l'appréhension d'autres terrains. C'est justement la part « sensible » de cette étude, redevable aux déambulations remarquables ayant donné de nouvelles impulsions à la recherche (Karl Schlögel ou Paul Virilio déjà cité), que je tenterai d'exposer ici. Pour la laisser advenir, j'ai recouru à un médium visuel et sonore, donnant à ces interrogations la forme d'un film documentaire qui mobilise une équipe<sup>11</sup>.

## Jachymov : surface et profondeurs

Cachée dans un repli des Monts métallifères (Krušné hory), dans la région des Sudètes, la ville de Jachymov surgit sur la route peu avant Karlovy Vary. La tache blanche au milieu de la végétation se révèle au tournant être l'écrasante bâtisse du Radium Palace, célèbre établissement de cure créé en 1911 pour soigner les rhumatismes des visiteurs de marque avec un remède miracle, le radon. De la fenêtre du bus, je perçois abusivement ce tesson de l'empire Austro-Hongrois comme un exemple de la monumentalité socialiste. Ce n'est pas ici que je descends, mais à l'arrêt suivant, « Radnice » [Mairie], à l'autre bout de la ville : là, débute le parcours mémoriel « Jáchymovské peklo » [L'enfer de Jachymov], créé après la chute du régime communiste et rénové en 2015 par l'association « Političtí vězni » [Détenus politiques], suivant les traces des camps instaurés par le gouvernement de l'URSS sur le modèle des goulags dans le but d'exploiter l'uranium contenu dans de nombreuses mines de la région (voir le plan ci-dessous). Le minerai sera ensuite acheminé vers

---

Mesnard, *Paysages de mémoire*, Catalogue d'exposition, *Mémoires en jeu*, n° 11, 2020 ; Luba Jurgenson, « Why is Landscape Research Important for Holocaust Studies? », in Janina Fubel, Alexandra Klei et Annika Wienert (dir.), *Space in Holocaust Researches*, Berlin, De Gruyter, 2024, p. 77-87.

11. Gabriel Raichman, chef-opérateur et coréalisateur, Emma Ciazynski qui assure la traduction et participe à l'organisation du tournage, Iwan Horack, ingénieur-son. Nous sommes accompagnés par les historiens Tomáš Bouška (fondateur de l'association « Političtí vězni » [Prisonniers politiques]) et Mihal Louč. Le film est soutenu par Habilis Productions. Ce travail a bénéficié des conseils de l'historien Štěpán Černoušek, responsable de l'association Mémorial en République tchèque. Les entretiens recueillis seront mis à disposition de la communauté scientifique une fois le film produit.

le Kazakhstan où, dans la ville fermée de Semipalanisk, débute en 1946 la construction de la première bombe nucléaire soviétique.

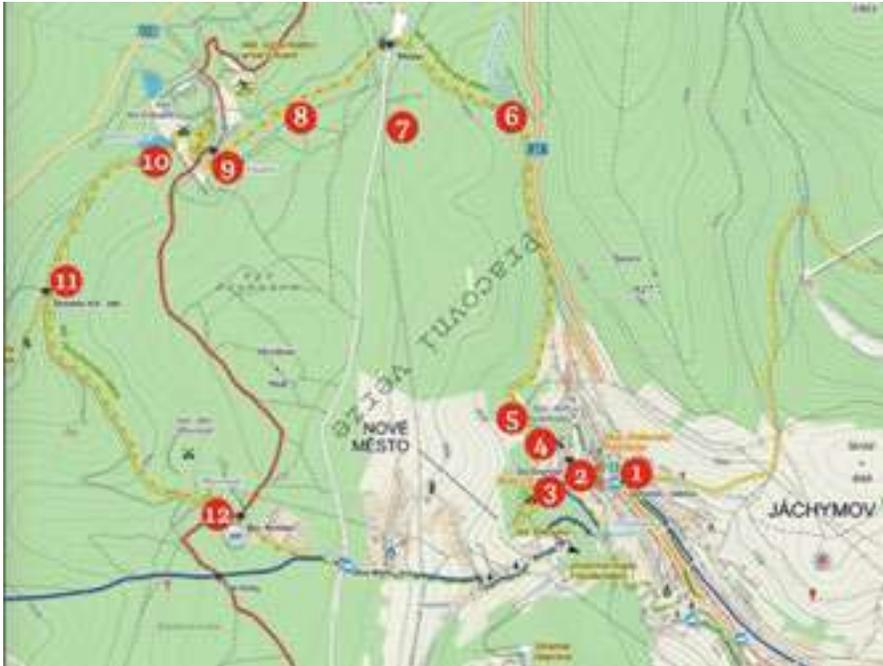


Image 1. Parcours pédagogique « L'enfer de Jachymov ».

Retizkarna, <https://retizkarna.cz/prochazky/>

Ayant d'abord prévu de repartir dans la journée après avoir parcouru cette douzaine de kilomètres, je comprends, le bus ayant une heure et demie de retard, qu'il me faudra passer la nuit sur place. La porte de l'hôtel que j'ai repéré par la fenêtre est condamnée sous l'enseigne à moitié effacée. Je remarque alors les façades lézardées des maisons dans la rue centrale, déserte. Pas de café ni d'épicerie sur la place de la mairie, l'église est fermée, pas âme qui vive, personne à qui demander un renseignement. Je suis dans une ville fantôme.

Ceux qui ont visité Terezin et ont éprouvé un sentiment d'étrangeté dans cette ville vouée aux touristes et dont les habitants semblent invisibles, comprendront ce que j'ai pu ressentir dans un premier temps à Jachymov : l'impression de me tenir devant un décor, un simulacre. À cette différence près que Jachymov est loin d'être un lieu de mémoire institutionnalisé et que des espaces de vie y existent bel et bien, mais ne s'offrent pas au premier regard.

Je devrai gagner l'autre côté de la ville où, au sommet d'une montagne, se trouve l'hôtel Panorama, en face de l'incontournable Radium Palace.



Image 2. Radium palace. Photogramme Gabriel Raichman. Habilis productions

Le parcours mémoriel débute à Silberstrasse, une rue qui mène à la « Štola n° 1 », la seule mine de Jachymov ouverte aux touristes, sur le site de l'ancien camp de « Svornost » (1947-1954). Ce toponyme, qui a plusieurs siècles d'âge, renvoie à la période où Jachymov, devenue la deuxième ville de Bohême après Prague grâce à la richesse de ses mines d'argent, découvertes au début du XVI<sup>e</sup> siècle, frappait sa propre monnaie, le joachimsthaler ou simplement le taler. L'épuisement des gisements d'argent a plongé la ville dans la déchéance, jusqu'à ce que Marie Curie découvre, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les propriétés radioactives des substances trouvées dans les mines taries. Une nouvelle période de prospérité s'ouvre alors, atteignant son apogée dans les années 1950 où Jachymov devient, selon l'expression que j'y entends souvent, un « Klondike » communiste.

La « fièvre de l'uranium » (*uranová horečka / Uranfieber*<sup>12</sup>), s'empare alors de cette région, transformée en un véritable « État dans l'État » dépendant du programme nucléaire soviétique. Si, autrefois, la présence de l'argent lui assurait le rôle d'un carrefour culturel et marchand européen, celle de l'uranium exige au contraire le plus grand secret et conduit

---

12. Petr Mikšíček, *Znovuobjevené Krušnohoří* [À la redécouverte des Monts métallifères], Boží Dar, Obec, 2009, p. 245-247.

à son repliement total sur elle-même. À l'instar des « villes fermées » soviétiques, Jachymov devient une « zone interdite » où l'on ne pénètre qu'avec un laissez-passer spécial et qui, en compensation, assure aux travailleurs engagés dans l'industrie nucléaire de hauts salaires et un approvisionnement exceptionnel. Un grand nombre de mineurs, ingénieurs, administrateurs et membres de la Sécurité d'État rejoignent la région, attirés par les conditions de vie luxueuses comparées au reste du pays qui se relève à peine de la guerre et subit la pénurie apportée par l'économie socialiste. À côté de cela, une main d'œuvre esclave y est envoyée, composée dans un premier temps de prisonniers de guerre allemands (qui y succèdent aux prisonniers de guerre, notamment soviétiques, exploités par les Allemands), de condamnés des multiples procès en épuration menés après la guerre et de victimes d'une répression politique sévissant à travers le pays. Au total, près de 70 000 détenus sont utilisés dans les camps de la région durant leur fonctionnement (entre 1948 et 1962).

Les taux de mortalité, en revanche, demeurent inconnus. Seules les exécutions sont documentées, quant aux décès « ordinaires » dus aux radiations, ils sont gérés par les hôpitaux (à Ostrov et Karlovy Vary) où les prisonniers en fin de vie sont envoyés afin de ne pas figurer comme morts dans les registres des camps. Bien des détenus décèdent des séquelles de la radioactivité après leur libération, invisibles pour les statistiques.

Le programme nucléaire soviétique débute avec le décret n° 2872 du 11 février 1943 du Comité de Défense d'État d'URSS<sup>13</sup>. Les informations sur le projet Manhattan américain ont alors poussé Staline à procéder sans tarder à la construction d'une bombe similaire. À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, d'importants gisements d'uranium se trouvent dans les territoires sous le contrôle soviétique : les gisements de Jachymov

---

13. Sur le détail de l'infiltration du programme Manhattan par les Soviétiques, voir Pavel et Anatoli Soudoplatov, *Missions spéciales : Mémoires du maître-espion soviétique Pavel Soudoplatov*, Paris, Seuil, 1994. Sur l'exploitation des mines de Jachymov, voir : le Décret n° 256-609 du 14 septembre 1945 « Sur la création d'une société minière soviéto-tchécoslovaque » ; le Décret n° 588-239 du 15 mars 1946 « Sur les mesures en vue d'augmenter l'extraction du A-9 dans les gisements de Jachymov en Tchécoslovaquie », in German Gončarov et Lev Riabov (dir.), *Atomny proekt SSSR : Dokumenty i materialy*, v 3 tomah, t. II : *Atomnaja bomba. 1945-1954*, Kniga 2 [Projet nucléaire de l'URSS : Documents et matériaux en 3 volumes, vol. II : La bombe nucléaire 1945-1954, vol. 2], ministère de l'Énergie nucléaire de la Fédération de Russie, Sarov, RFJAC-VNIIEF, 2000. URL : [http://militera.lib.ru/docs/da/atomny\\_proekt/index.html](http://militera.lib.ru/docs/da/atomny_proekt/index.html) (dernière consultation le 3 janvier 2024).

sont alors les plus connus et les plus riches. En juillet 1945, les mines de Jachymov passent officiellement sous le contrôle tchécoslovaque et le 23 novembre de la même année, un accord est signé entre les deux gouvernements pour l'extraction et l'exploitation de l'uranium. Les camps de Jachymov sont dès lors gérés par une administration locale, mais leur produit est récupéré au profit de l'URSS. Des wagons chargés de minerai radioactif traversent tout le pays, passant par la Slovaquie et l'Ukraine. Leur trajectoire exacte vers le Kazakhstan en territoire soviétique n'a pas encore été établie de manière exacte, à ma connaissance.

## Paysage minier exemplaire ou site de destruction ?

Le paysage minier de Erzgebirge/Krušnohoří est classé patrimoine mondial de l'Unesco, étant jugé d'une valeur universelle et répondant aux critères requis de cohérence, d'authenticité et de conservation. Sur la page de synthèse qui lui est consacrée sur le site de l'Unesco l'histoire des camps ne semble point rompre la continuité d'une « industrialisation réussie », mais s'y inscrit au contraire : « La région devint un important producteur mondial d'uranium à la fin du XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle ». En conformité avec la règle de l'Unesco, selon laquelle seuls les paramètres sollicités pour le classement doivent être mentionnés, on n'y trouve pas un mot sur l'utilisation de la main d'œuvre esclave, sur le sort des détenus qui assuraient cette extraction et le rôle punitif assuré par ces dispositifs miniers. Plus que cela, l'évaluation positive englobe le « contrôle étatique de l'industrie minière, avec toutes ses dimensions administratives, managériales, éducatives et sociales, ainsi que les réalisations technologiques et scientifiques<sup>14</sup> », c'est-à-dire, la période des camps.

En dépit de ce déni, le fait d'être portée sur la liste de l'Unesco attire à la région un afflux de touristes qui contribue à la faire vivre et suscite un intérêt pour sa mémoire, dont témoignent le parcours évoqué ci-dessus et des projets récents de patrimonialisation. Ces derniers concernent principalement Jachymov, incarnation métonymique de l'ensemble des camps de travail forcé qui ont essaimé à travers les Monts métallifères. Dans les localités voisines, les mines sont peu indiquées, la répression moins documentée. La localité de Vykmanov, à proximité de la ville d'Ostrov, possède, par exemple, un lieu de mémoire important,

---

14. Unesco, *Liste du patrimoine mondial*, « Région minière Erzgebirge/Krušnohoří », <https://whc.unesco.org/fr/list/1478> (dernière consultation le 8 mai 2024).

l'usine de traitement d'uranium surnommée « Tour de la mort », où des détenus triaient et concassaient les lingots radioactifs. Ce site était cependant fermé au public jusqu'à une date récente, faute de personnel et de politique mémorielle cohérente.

Le statut de patrimoine mondial devrait protéger le paysage minier contre des aménagements qui risqueraient de le défigurer. Or, partout, les vestiges des camps sont cernés par des constructions nouvelles et le projet d'une station de ski de luxe, qui recouvrirait Bratstvi, un site d'ancien camp, est actuellement à l'étude.

L'offre touristique à Jachymov met en valeur ses richesses minières, l'argent et autres métaux précieux, ainsi que l'histoire de l'uranium, laissant dans l'ombre les détails de son exploitation. L'enquête que je mène avec l'équipe de tournage et les conseillers historiques, centrée sur le paysage, entre, certes, en dialogue avec cette histoire « minérale », tout comme avec les efforts de l'association « *Političtí vězni* » pour créer ici un lieu de mémoire éducatif. Cependant, elle reste en marge de ces deux courants mémoriels dont l'un laisse de côté les violences de masse et l'autre se focalise au contraire sur celles-ci, mais n'a pas pour objectif de les inscrire dans une histoire environnementale. Quant à nos interlocuteurs locaux, le mot « paysage » les désoriente, car ils y perçoivent un regard extérieur ignorant leur intimité avec le lieu. Ce mot disparaît bientôt de nos questions au profit de désignations précises de sites naturels, forêt, montagne, torrent, de façon à ne pas entraver une parole qui, somme toute, livre par miettes les pratiques et les imaginaires paysagers.

Ainsi, lorsque nous avons demandé à Jaroslav Cibulka, un survivant, de nous conduire vers l'ancien camp de Barbora où il a purgé une partie de sa peine, il a d'abord cherché à nous en dissuader, expliquant qu'il n'y reste rien et que, par conséquent, le lieu n'a pas d'intérêt. Nous n'avons pas réussi à lui faire comprendre que nous nous intéressions précisément à l'effacement des traces dans le paysage, cependant il nous a accompagnés vers ce site perché en haut de la montagne, bravant la fatigue. Sur place, il nous a révélé qu'il regrettait de ne pas avoir photographié ce lieu à une époque où les baraquements étaient encore debout.

Or, c'est la nature elle-même qui constitue ici une archive. L'abondance de forêts, qui attire des touristes en quête d'air pur, témoigne de plusieurs strates d'événements. En effet, les photographies antérieures à la création des camps, que l'on peut voir, entre autres, dans l'exposition

de la Tour de la mort<sup>15</sup>, montrent, parmi les taches noires des sapinières qui s'amoncellent à flanc de collines, des parcelles cultivées autour de fermes isolées ou de villages. Ces habitations ont disparu, comme aspirées par le massif forestier, mais surgit çà et là au milieu des sapins un arbre fruitier revenu à l'état sauvage, rescapé des vergers d'autrefois. À comparer ces photographies à la vue d'aujourd'hui, on imagine la forêt monter la colline, comme dans le cauchemar de Macbeth<sup>16</sup>.



Image 3. Jachymov dans la région de la mine Svornost au début du XX<sup>e</sup> siècle.  
Deutsche Fotothek, archives visuelles de Dresde

Ces collines se sont vidées de leurs habitants entre 1945 et 1947, lorsque les Allemands autochtones ont été expulsés, parfois de manière spontanée par les Tchèques avant même le décret du 21 juin 1945 sur la « confiscation et la répartition accélérée des biens agricoles et des terres des Allemands, Magyars, ainsi que des traîtres et ennemis du peuple tchèque et du peuple slovaque<sup>17</sup> ».

---

15. Lors de la visite guidée privée par Lubomír Modrovič, les 16 juin et 6 juillet 2022.

16. Pour comprendre la modification du paysage, on peut se reporter à l'ouvrage de Petr Mikšíček, *Znovuobjevené Krušnohoří* [À la redécouverte des Monts métallifères], Boží Dar, Obec, 2009, qui met systématiquement en regard les photographies d'avant-guerre et celles d'aujourd'hui.

17. Voir Anne Bazin, « Les décrets Beneš et l'intégration de la République tchèque dans l'Union européenne », *Fondation Robert Schuman*, 23 septembre 2002. URL : <https://www.robert-schuman.eu/entretiens-d-europe/179-les-decrets-benes-et-l-integration-de-la-republique-tcheque-dans-l-union-europeenne> (dernière

Travailler sur le paysage exige de prendre en compte des temps non humains, à la fois un présent infinitésimal, – des changements interviennent à chaque instant, rendant caduque tout « arrêt sur image » – et un passé-présent long de dizaines d'années qui exigerait au contraire d'être visionné en accéléré pour être vu par nous. Les arbres qui, dans notre perception, semblent habiter l'espace de manière immuable, constituent en réalité des populations mouvantes participant à l'économie générale des migrations qui ont transformé la région. Les fruitiers ont été progressivement « expulsés » à la suite de leurs propriétaires et les sapins ont pris possession des villages abandonnés.

À Jachymov, parallèlement à l'expulsion, plusieurs centaines d'habitants allemands furent condamnés à travailler dans les mines aux cotés des prisonniers de guerre. Au début des années 1950, ils sont encore près de 800, dont d'anciens prisonniers de guerre originaires des Sudètes qui, une fois libérés, se sont enrôlés dans ces mêmes mines comme travailleurs contractuels afin que leurs familles puissent rester dans la région.

La disparition des villages ne s'explique pas uniquement par l'expulsion : elle est aussi le résultat d'une politique de démolition sur le long terme. Si, de manière générale un grand nombre de localités ont été rasées en Tchécoslovaquie pour faire place à des sites industriels, les Krušné Hory ont connu un processus de destruction particulièrement intense et spécifique. À l'issue de la guerre, une nouvelle vision de l'espace se met en place, privilégiant la défense et la sécurité, c'est-à-dire, la protection contre l'ennemi extérieur, mais aussi intérieur. À l'instar de l'ensemble du bloc communiste, la Tchécoslovaquie devient un pays fermé dont il s'agit de sécuriser les frontières, notamment avec l'Allemagne, d'abord la RFA, ensuite également la RDA, car c'est dans cette direction que partent les détenus évadés et, plus généralement,

---

consultation le 3 décembre 2024). Sur les discours autour de l'expulsion des Allemands, voir Pierre George, *Le Problème allemand en Tchécoslovaquie (1919-1946)*, Paris, Institut d'Études slaves/Imprimerie nationale, 1947. Sur les liens entre paysage et identité dans les régions concernées par les expulsions, voir Paul Bauer, « Enjeux mémoriels et développement local dans les régions frontalières de Bohême », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 39, n° 4, 2008, p. 165-184. Sur la gestion de l'héritage minier, voir Jakub Jelen et Zdeněk Kučera, « Approaches to identification and interpretation of mining heritage : the case of Jáchymovsko area, Ore Mountains, Czechia », *Hungarian Geographical Bulletin*, vol. 66, n° 4, 2017, p. 321-366. Numéro de la revue accessible sur <https://ojs.mtak.hu/index.php/hungeobull/issue/view/68> (dernière consultation le 3 décembre 2024).

ceux qui cherchent à fuir à l'Ouest, les frontières interallemandes n'étant pas encore entièrement fortifiées sur toute leur longueur.

Des opérations de démolition à grande échelle autour des frontières de l'État, prévoyant la liquidation de villages entiers, débutent dès l'instauration du régime communiste en 1948, organisées par le ministère de l'Intérieur et réalisées par les comités locaux composés de villageois eux-mêmes, ou encore par le Narodny pozemkový fond (Fonds national foncier) qui, dans les années d'après-guerre possédait et administrait les terres confisquées aux Allemands. Une « zone frontalière » est créée autour des frontières tchéco-bavaroise et tchéco-saxonne en 1950. Conjugée aux répressions et expropriations menées sur le modèle soviétique, cette mesure de remodelage du paysage naturel et social (nettoyé des éléments politiquement « non fiables ») entraîne de nouveaux mouvements migratoires forcés dans la région : celle-ci est partiellement repeuplée par transfert de familles hongroises, rom, slovaques, vietnamiennes ou grecques en provenance d'autres régions de la Tchécoslovaquie ou encore de Tchèques de Volhynie, déplacés après l'annexion de l'Ukraine occidentale par l'URSS.

Par le Décret sur les terres frontalières du 28 avril 1951 du ministère de la Sécurité d'État, une « zone interdite » (à un ou deux kilomètres de la frontière) est délimitée à l'intérieur de la zone frontalière. Une nouvelle vague d'expulsions se déroule de la mi-novembre 1951 à la fin avril 1952 dans la région de Karlovy Vary : 164 familles sont expulsées de la zone interdite et 272 de la zone frontalière<sup>18</sup>. Une partie des sites est récupérée par les troupes gardes-frontières pour y construire casernes, entrepôts et garages. Ces nouveaux occupants des lieux exigent la démolition des maisons abandonnées qui pourraient servir de cachettes aux agents étrangers ayant franchi la frontière ou aux personnes voulant fuir à l'Ouest. Les destructions se poursuivent ainsi tout au long des années 1950, pour débarrasser la région frontalière des maisons en ruine envahies par la végétation et des vestiges laissés par les vagues de destruction précédentes. Plus de mille édifices disparaissent durant cette période.

---

18. Rapport du ministère de l'Intérieur, voir Tomáš Karel (dir.), *Proměny montánní krajiny. Historické sídelní a montánní struktury Krušnohoří* [Changements dans le paysage montagneux. Habitations historiques et structures montagneuses des Monts métallifères], Loket, Národní památkový ústav územní odborné pracoviště v Lokti, 2013, p. 57.

Avec Jan Frankovic, historien local qui enquête sur la destruction des lieux saints par le régime communiste, nous visitons les vestiges du couvent de Marianska, sur les hauteurs dans la partie nord de la ville. Les églises et cimetières ayant été préservés pour leur valeur patrimoniale, ce haut lieu de spiritualité catholique et de pèlerinage avait échappé à la démolition jusqu'au 31 mars 1965, date à laquelle il a été finalement dynamité. Durant les années 1950, le site avait abrité un camp. Le couvent servait alors de prison et de centre de torture. Un pan de mur est conservé, noyé dans la végétation ; un tilleul probablement tricentenaire, témoin de toutes les catastrophes de Jachymov, se dresse non loin de là. Dans les maisons environnantes, on se souvient des récits transmis par les aînés sur la disparition du couvent, de leurs craintes de voir la destruction s'étendre à la zone tout entière. Les détails de ces récits se sont perdus, reste un sentiment de perte et d'amertume auquel le film en train de se faire pourrait offrir, nous le sentons dans les propos des voisins, une forme de réparation.

## Traces

Les ouvriers contractuels embauchés par les entreprises d'État n'ayant pas achevé leur travail, certains baraquements, dont nous voyons aujourd'hui les vestiges, ont longtemps survécu, utilisés pour loger les conscrits.

Anna Grušova se souvient que son mari, l'écrivain Jizi Grusa, était revenu malade de Jachymov, où il avait été envoyé pendant trois mois lors de son service militaire. En effet, rien n'avait été fait pour décontaminer les baraquements dans lesquels logeaient les conscrits.

Le bâtiment où se trouvait le réfectoire et l'hôpital pour les contractuels libres sur le site du camp de Rovnost a été restauré et abrite aujourd'hui l'hôtel et le restaurant Berghof (dont la propriétaire ne fait aucun lien entre avec le nom de la résidence d'Hitler).

C'est également sur ce site que se trouvent les vestiges d'un étrange castelet en briques et ciment, dont personne jusqu'à présent n'a pu identifier la date de construction. La légende dit que c'est le chef du camp de Rovnost, František Paleček, qui l'a fait bâtir par des détenus pour son plaisir personnel. Aujourd'hui, les enfants des environs s'y amusent parfois et le détruisent chaque année davantage.



Image 4. Le « castelet de Paleček ».  
Photogramme Gabriel Raichman. Habilis productions

Le même site donne accès à un des lieux les plus emblématiques du parcours mémoriel, la *Řetízárna*, vestiaire construit pour les détenus en 1956 (jusqu'alors, ils ne disposaient d'aucun espace pour retirer leurs habits contaminés, pas plus que de douches) et partiellement conservé. Il a donné son nom à l'initiative menée par l'historien Tomáš Bouška pour créer en ce même lieu un centre mémoriel et culturel. Les travaux de construction sont en projet, retardés en attente de financements, qui dépendent du consentement des voisins. Or, les locaux ne sont pas convaincus de la nécessité de patrimonialiser le passé concentrationnaire de Jachymov et se contenteraient volontiers de la croix, érigée non loin de là, à la mémoire des scouts prisonniers des camps. Ils craignent pour le paysage, qu'un afflux de touristes risquerait de détériorer, et pour leur mode de vie en osmose avec la nature, dans des maisons sans clôture, en communauté restreinte. Ils aimeraient aussi chasser les fantômes qui nuisent à l'image de Jachymov : la ville, selon eux, a besoin de s'étendre et de se repeupler, de regarder vers l'avenir et non vers le passé.

Au cours de nos pérégrinations à travers la forêt, nous trouvons d'autres vestiges. D'anciens puits de mine condamnés sont encore visibles, au milieu de la végétation, à flanc de montagne ou dans les vallées, parfois à proximité d'éléments d'infrastructure tels que bassins de lavage de minerai, locaux administratifs désaffectés, sol en carreaux d'une cuisine de camp recouvert d'herbes ou escalier menant à des baraquements détruits.

À l'emplacement du camp de Nikolaj, un rectangle émergé de la terre révèle les fondations d'un ancien baraquement. Des sapins poussent par-dessus, preuve de leur arrivée ultérieure sur ce terrain. Les espacements réguliers entre eux semblent indiquer qu'ils ont été plantés, probablement pour faire disparaître les traces. Ailleurs, il s'agit d'un boisement spontané. Nous en devinons le processus lorsque, sur une clairière envahie d'herbes sauvages, le garde forestier nous fait remarquer des plantes qui « préparent l'arrivée de la forêt ». Jaroslav Cibulka, regardant la vallée depuis le sommet où se trouvait autrefois le camp de Barbora, confirme le caractère invasif des sapins : « À l'époque, le soir, dans la vallée on voyait des lumières des autres camps. Aujourd'hui, les arbres ont tout envahi<sup>19</sup> ».



Image 5. La vue depuis le camp de Barbora.  
Photogramme Gabriel Raichman. Habilis productions

Au fond de la forêt, des clôtures en fil de fer délimitent, çà et là, des terrains interdits au sous-sol grignoté par les couloirs de mines. Les sous-bois des sapinières sont recouverts de mousse dont la couleur vert vif paraît presque irréaliste. Des pierres qui ressemblent à des esprits sylvestres surgissent le long de torrents ou à l'entrée de mines désaffectées. À l'appui de cette perception du paysage comme fantastique (voir l'image 6 ci-dessous), je m'attendais à découvrir à Jachymov des récits oraux reliant l'histoire des camps aux mythes et légendes des folklores allemand ou tchèque où le paysage joue un rôle essentiel. Or, force est

---

19. Entretien avec Jaroslav Cibulka, Jachymov, 4 juillet 2022.

de constater que la mémoire locale cherche plutôt à puiser sa légitimité dans l'historiographie établie et, lorsque celle-ci fait défaut, à produire un savoir qui se veut « objectif » grâce à l'effort d'historiens locaux autodidactes, comme si elle se méfiait de sa part d'irrationnel et de rêve. Nos interlocuteurs cherchent à nous orienter vers les sources livresques ou archivistiques, nous mettant en garde contre les récits oraux, trop « fantaisistes » et les savoirs vernaculaires<sup>20</sup>, y compris lorsqu'ils en sont eux-mêmes porteurs. À leurs yeux, la dimension imaginaire que je m'autorise à la faveur de ma démarche de recherche-création, serait une menace pour la vérité factuelle, laquelle ne devrait reposer que sur des documents. Le passé, ici, a besoin d'être rétabli encore et encore contre un trop long oubli et une absence de véritable patrimonialisation.



Image 6. Entrée de mine.

Photogramme Gabriel Raichman. Habilis productions

Sur les pentes ouvertes, exposées au vent, on voit peu de sapins, mais surtout des bouleaux, l'arbre attiré par les sols des catastrophes<sup>21</sup>. Il s'agit de sols non-originels, terrils qui adhèrent à la montagne et se confondent avec elle. Nous apprenons à reconnaître cette roche prothèse,

---

20. Sur cette notion, voir Béatrice Collignon, « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? », *Bulletin de l'Association de géographes français*, vol. 82, n° 3, 2005, p. 321-331.

21. Sur le bouleau « arbre du drame », voir Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau*, Paris, Seuil, 2009, p. 66.

pierraille concassée rejetée de la mine, qui semble morte et où cependant ces bouleaux ont trouvé à se loger. À leur emplacement, on devine les limites des anciens camps. D'autres résidus sont disséminés dans la forêt, repérables à leur couleur cendreuse, cicatrices discrètes sinuant parmi les herbes.

Après les arbres et les sols, c'est le chemin de l'eau qui permet de reconstruire le paysage concentrationnaire de Jachymov. Deux ruisseaux enserrent la ville et délimitent la zone des camps au-delà : l'Eliášův potok et le Jáchymovský potok.



Image 7. Les deux ruisseaux de Jachymov.  
Google Maps

Ils constituent, avec les étangs où ils se jettent, des « surfaces de gestion d'eau » à valeur patrimoniale, élément essentiel de ce paysage minier depuis plusieurs siècles. Les étangs comme les canaux sont créés de main d'homme : le plus ancien, Mestský, date de 1512 : l'eau, ici, desservait la mine de Svornost, d'où elle coulait vers la mine Daniel et jusqu'au ruisseau Jáchymovský. L'étang Heinzuv, près de la mine Eduard, dont la couleur jaunâtre fait penser qu'il est toujours pollué, date également du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces artefacts brouillent les temporalités : plusieurs strates d'histoire peuvent s'en réclamer.



Image 8. L'Étang Heinzuv.

Photogramme Gabriel Raichman. Habilis productions

L'ancienne mine Daniel a recueilli des déchets radioactifs de faible activité. À 45 mètres en-dessous, une nouvelle mine de drainage a été creusée dans les années 1970. L'eau de toute la partie ouest et centrale de la région de Jachymov y est collectée pour desservir les établissements de cure situés dans l'autre partie de la ville.

Le chemin de l'eau conduit, inévitablement, au Radium Palace. Construit au début du XX<sup>e</sup> siècle, fier de ses visiteurs célèbres et de ses trois cent chambres restaurées et meublées dans le style de l'époque, cet établissement propose des cures au radon destinées à améliorer le fonctionnement du système moteur, remboursées par la Sécurité sociale tchèque. C'est ici que se concentre une bonne partie des hôtels et restaurants. On y trouve aussi un office de tourisme dédié spécialement à l'histoire du radon, qui propose la visite d'une mine virtuelle. Le guide, originaire d'une famille allemande établie à Jachymov depuis plusieurs siècles, évoque son grand-père, mort avant sa naissance, peu après son retour du camp : prisonnier de guerre, il avait continué à y travailler comme contractuel une fois libéré.

Mêlant luxe socialiste et faste impérial, le Radium Palace, aujourd'hui racheté par des Qataris après avoir changé de propriétaire à plusieurs reprises depuis la Révolution de velours, est une des destinations de l'eau chargée de radon s'écoulant des anciennes mines. Ici, on répare les corps. À l'autre extrémité de la petite ville, on les détruisait. Il ne semble pas

y avoir de connexion entre ces deux usages de l'uranium : la mémoire des camps est totalement absente du discours thérapeutique, des images exposées aux murs du Radium Palace et des appréciations que l'on peut lire dans le Livre d'or. Projeté ainsi dans un imaginaire ahistorique, le palace exhibe à travers ses halls somptueux et ses couloirs infinis, une existence spectrale qui fait écho aux paysages hantés par les fantômes.



Image 9. Radium Palace. Photogrammes Gabriel Raichman. Habilis productions



Image 10. Radium Palace. Photogrammes Gabriel Raichman. Habilis productions

Le ruissellement de l'eau des torrents et des baignoires du Radium Palace est une des strates du paysage sonore de Jachymov. Le murmure de l'eau, dans son ensemble, s'ancre dans un environnement acoustique pérenne, on l'entendait ici il y a des siècles, il était également le décor auditif des prisonniers des camps. S'y ajoutent des sons éphémères mais récurrents : en « bruit de fond », le vrombissement des véhicules sur la route qui sinue au milieu des collines, le fracas sur les chantiers de remblayage et de réfection de la chaussée, la stridence des tronçonneuses et le choc des troncs tombés ; et, à proximité, selon la saison, le bourdonnement des insectes, le chant des grenouilles et des oiseaux ou encore, au mois d'août, le chuintement des graines qui éclatent en tombant des tiges. Le paysage sonore est fait aussi de traces verbales transmises de génération en génération avec leur réseau de significations mouvantes et plurilingues. Certaines nous parlent avant même que nous nous rendions sur les lieux, à commencer par le nom de la ville elle-même, dont la version allemande comprend « Sthal » facilement confondu à l'oreille avec « Stahl », l'acier ; ou les différents habits langagiers des Monts métallifères, « Erzgebirge » en allemand, Krušné hory en tchèque. La plupart des mines sont désignées par des prénoms : Barbora, Nikolaj, Daniel, Eduard, deux autres, situées à proximité, ont été baptisées Adam et Ève. Quelques noms de camps, en revanche, ont reçu leur désignation pendant la période communiste, comme « Rovnost » / « Gleichheit » (avant 1945 « mine Werner ») – « égalité ». Si les premiers laissent percevoir la continuité du paysage minier, les seconds suggèrent une expérience radicalement nouvelle. « Camp » se dit « tabor » en tchèque, mais certains de nos interlocuteurs lui préfèrent le mot allemand « Lager ». Pour Jaroslav Cibulka, seul « Lager » rend compte de la nature de ces espaces meurtriers, car « un camp est un camp ». La place d'appel était appelée « Appellplatz », mot issu de la « Lagersprache », vocabulaire des camps de concentration nazis. Il existe également des mots hybrides : le mirador est une « spazirna », substantif formé sur le verbe allemand « spazieren », déambuler, avec une désinence tchèque. Il y a tout lieu de croire que ces hybridations et emprunts sont nés à l'intérieur même des camps, créés par les détenus eux-mêmes dont certains étaient passés par les Lager nazis, et qu'ils se sont ensuite généralisés à travers les récits ultérieurs, répondant au besoin de souligner la cruauté subie par les victimes, contre l'euphémisme voulant qu'il s'agisse de « camps de travail ».

Dans l'ensemble, bien que l'héritage soviétique soit plus présent que celui nazi, les références aux camps hitlériens semblent plus parlantes. Un abrupt escalier en bois, verglacé ou couvert de neige en hiver, qui

mène de la ville à la mine, a été baptisé par les détenus « escalier de Mauthausen », allusion à « l'escalier de la mort » du camp autrichien. On dit qu'à partir de 1950, une inscription « *Praci ke svobodě* » [Par le travail vers la liberté] surmontait le portail du camp de Svornost<sup>22</sup>, ce qui est l'exacte traduction de celle arborée sur le portail du camp des Solovki soviétique, mais elle est perçue avant tout comme une réplique de l'expression « *Arbeit macht frei* » que l'on lisait sur celui d'Auschwitz. Du reste, les traces que nous avons trouvées de cette bannière sont des reconstitutions contemporaines, à l'instar des miradors qui entourent le camp de Svornost. La répression soviétique est en revanche rappelée par l'expression « autobus russe », bien connue des habitants, qui désigne le trajet de plusieurs kilomètres effectué à pied par une colonne de détenus rangés par cinq et enchaînés à un câble d'acier.

## Silences et malédictions

L'un des mots qui revient le plus souvent dans les entretiens est le mot « peur ». Après le démantèlement des camps, les détenus ont bénéficié d'une libération conditionnelle et ont dû signer un engagement de non-divulgateur les obligeant à taire les faits de leur détention, faute de quoi, ils risquaient de retourner en captivité. Ceux qui sont restés sur place croisaient leurs anciens gardiens à l'épicerie, au jardin public, dans la forêt. Victimes et bourreaux ont continué de vivre en « bon voisinage », dans le silence. Même après la révolution de velours de 1989, la peur a persisté. Elle a forgé les comportements, les relations. Les témoins avouent n'avoir pas parlé de leur passé à leurs enfants et leurs descendants confirment n'avoir reçu de leurs parents aucun récit sur les camps. En dépit d'un grand nombre de témoignages recueillis par l'ONG Post-Bellum et regroupés dans la collection « *Paměť národa* » [Mémoire de la nation], ou encore, par l'association « *Politictí vězni* », l'idée d'un grand silence demeure. Jan Frankovic explique, par exemple, qu'il n'existe pas de témoignage sur le fonctionnement du centre de torture de Mariánska, les survivants ayant été rendus mutiques par la peur.

---

22. Tomáš Bouška et Martin Križ, *Places of Memory in Jachymov, (recent) history guide. Educational supplement to the Hell of Jachymov educational trail*, Jachymov, Kafka Design studio, 2019, p. 24. En ligne : <https://politictivezni.cz/documents/en-pruvodce-201912230030379.pdf> (dernière consultation le 3 décembre 2024).

Le maître d'hôtel du Radium Palace ne sait rien de l'histoire de ce dernier pendant la période où Jachymov était une ville fermée. Après la visite, il nous confie que sa grand-mère a connu les camps : ceux de la région ayant été réservés aux hommes, nous en déduisons qu'elle faisait peut-être partie du personnel libre, à moins qu'elle n'ait été emprisonnée ailleurs. Son récit, hésitant sur les circonstances et la période de la détention, confirme le propos récurrent des interviewés selon lesquels les témoignages ne circulaient pas ou mal dans les familles, alimentant l'impression qu'il s'est passé dans ces montagnes quelque chose de terrible sans contours précis, qui n'accède pas véritablement au statut d'événement mais s'exprime dans le sentiment que Jachymov est « une ville maudite ».

Nous abordons une femme en train de sarcler ses plantes, en admirant les pièces de poterie exposées sur les perches de sa palissade selon une tradition slave. Elle parle très volontiers de sa collection, de son jardin, mais lorsque nous évoquons le camp de Svornost à proximité du chalet, elle met fin à la conversation tout en révélant que son grand père y est mort. « Mon mari arrive », dit-elle en nous montrant la voiture qui s'approche du portail, et d'ajouter : « Je ne lui en ai jamais parlé ». Puis, elle disparaît dans la maison en emportant les restes de ses plants.

Une file de maisons visiblement anciennes, donc naguère allemandes, s'étire sur la pente d'en face : là aussi, nous profitons d'une séance de jardinage et de la facilité qu'offre une clôture basse pour engager la conversation avec une femme venue ici en 1965. D'après elle, Jachymov était alors la plus belle ville de la République tchèque, qui a commencé à décliner à partir de l'indépendance. N'est-elle pas dérangée par les traces des camps ? Elle dit ne pas les remarquer, ils se fondent parmi les arbres. De nombreux habitants, surtout ceux qui ont leur maison dans la rue principale ou à proximité, c'est-à-dire, dans le bâti ancien, ont quelque chose à reprocher à Jachymov. Un homme qui sort d'un bel hôtel passablement délabré refuse tout net de nous répondre, car « il n'y a là rien de bon à Jachymov et je ne songe qu'à une chose, me barrer ». La famille rom se reposant dans le jardin accolé à sa boutique, possède deux chèvres qui, enfermées dans un minuscule enclos, tentent continuellement de grimper au mur. Le père (seul à parler durant l'heure que nous passons chez lui) trouve l'aménagement de la ville lamentable et se plaint de n'avoir aucun endroit pour faire paître ses chèvres, les collines leur étant interdites : mesure prise, d'après lui, pour contenter les touristes, de plus en plus nombreux, et surtout les touristes occidentaux « qui ont peur des animaux ». Lui aussi maudit la ville sans relier sa colère à l'histoire des camps ni la disparition des pâturages à celle de

la population rurale autochtone. L'un comme l'autre donne l'impression d'être « coincé » à Jachymov. Il est probable que ce sentiment de lassitude et de fatalité, de passé trop pesant ou au contraire de paradis perdu s'exprime davantage au sein des maisons récupérées, héritées ou achetées soit après l'expulsion des Allemands, soit dans les années où Jachymov se repeuplait après la liquidation des camps. Les habitants des chalets situés plus haut, construits récemment, semblent assumer leur choix. Ainsi, les propriétaires de deux maisons qui encadrent la ruine du vestiaire à proximité de l'ancien camp de Rovnost considèrent leur environnement comme idyllique. L'un d'eux tente de restaurer le « castelet de Paleček » abîmé par les enfants, mais reste méfiant vis-à-vis des projets de patrimonialisation.

Nous rencontrons d'anciens détenus ou travailleurs libres des camps qui, par le hasard des circonstances n'ont pas réussi à partir ou sont revenus sur les lieux. D'une manière ou d'une autre, « Jachymov les tient ». Maria était enfant dans les années 1950, fille d'un mineur qui travaillait au camp de Rovnost. Son père dépensait tout son salaire « en alcool et en femmes » (il existait alors une maison close à Jachymov), Maria et sa sœur en étaient réduites à manger à la cantine pour personnel libre où leur mère travaillait comme cuisinière. Alors qu'elle aurait aimé partir, elle s'est mariée à Jachymov et vit aujourd'hui seule dans une belle maison très proche de l'emplacement de l'ancien camp. Jozef Goldman habite toujours la maison de ses grands-parents, dont ses parents avaient hérité et d'où il partait le matin pour travailler à la mine en tant que réparateur de machines ; il y est revenu après son service militaire qui l'a conduit à servir dans les troupes garde-frontières, puis à assurer l'emploi de gardien dans un des camps miniers. Jaroslav Cibulka, ancien prisonnier, avait juré de ne jamais remettre les pieds à Jachymov, « même mort ». Il y habite pourtant depuis près de cinquante ans : après sa libération conditionnelle, jeune marié, il y avait trouvé un emploi avec logement, chose rare dans un contexte de pénurie. Si chacun de ces cas s'explique par les aléas de l'existence, ils ne sont pas isolés : Jachymov semble exercer un attrait. Jana Kijovská, propriétaire du café « 1516 » créé il y a une dizaine d'années afin de donner à Jachymov un lieu de convivialité et d'échange, a d'abord voulu s'éloigner de cette ville où elle est née, mais elle est revenue par besoin de s'immerger de nouveau dans ce paysage. « Le radon m'a rappelée » dit-elle.

## Conclusion

Véritable palimpseste des violences, Jachymov présente une superposition de traces, actives ou fossiles<sup>23</sup>, qui renvoient aux événements du passé – invasion et terreur nazies<sup>24</sup>, épuration et expulsion de la population allemande autochtone au lendemain de la guerre, soviétisation et répression menée sous le régime communiste et, plus en amont, la Réforme et la Contre-Réforme, la guerre de Trente ans, les incendies qui, périodiquement, ravageaient la ville et sont souvent mentionnés par les habitants ; ces traces font signe aussi vers futur, l'uranium n'ayant pas fini de se décomposer. Il en résulte une mémoire contradictoire et hybride, loin du récit cohérent véhiculé par les rares monuments et discours officiels sur les crimes du communisme. D'une part, les pratiques du paysage telles que randonnée, pêche ou chasse, cueillette de baies et de champignons, ainsi que le tourisme – cures de radon et ski –, mettent en avant une image de Jachymov centrée sur les loisirs, la contemplation des beautés du lieu ou encore, les bienfaits dispensés par une nature nourricière et accueillante. D'autre part, la « malédiction » qui pèse sur Jachymov, et que certains locaux expliquent par la présence cachée de criminels non repentis encore en vie – anciens gardiens, chefs de camps, tortionnaires –, rend cette même nature hostile et inquiétante. Celle-ci s'impose à nous au gré de séjours successifs révélant des paysages « hantés ».

---

23. Voir Arthur Bloom, « Teaching about relict, no-analog landscapes », *Geomorphology*, n° 47, 2002, p. 303-311.

24. À cette liste il faudrait ajouter l'extermination des communautés juives et rom. Cette question aurait exigé d'étendre l'investigation à l'ensemble de la région, il n'a donc pas été possible de la traiter dans le cadre de cet article consacré à Jachymov exclusivement. Par ailleurs, le sort des Juifs, dont plusieurs condamnés du procès Slanski, dans les camps des Monts métallifères reste un sujet méconnu qui mérite une étude spécifique.



Image 11. Ruine d'un bâtiment administratif à proximité de l'ancien camp Nikolaj.  
Photogramme Gabriel Raichman. Habilis productions

Tour à tour ressource, utopie ou hantise, le paysage fait tenir ensemble un entrelac de trames en apparence incompatibles, corroborant l'hypothèse de départ sur la spécificité de la mémoire locale et l'intérêt qu'elle présente par rapport à celle institutionnelle.

L'actualité rebat une fois de plus les cartes. Les Ukrainiens fuyant la guerre, installés dans la région, tendent aux habitants un miroir où leur ville apparaît dans son halo de violences qui la dépassent : « Ici aussi, il y a eu des catastrophes », constatent ces réfugiés en voyant les façades délabrées. L'invasion russe de l'Ukraine a ravivé le souvenir de celle, soviétique, de la Tchécoslovaquie en 1968 : une histoire qui avait tendance à être perçue dans la mémoire vernaculaire comme locale est, dès lors, reliée à la longue histoire de l'impérialisme russe et celle, plus vaste encore, des « terres de sang<sup>25</sup> ».

---

25. Expression empruntée au titre du célèbre ouvrage de Timothy Snyder.

## Bibliographie

- Paul Bauer, « Enjeux mémoriels et développement local dans les régions frontalières de Bohême », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 39, n° 4, 2008, p. 165-184.
- Delphine Bechtel et Luba Jurgenson (dir.), *Tourisme mémoriel en Europe centrale et orientale*, Paris, Petra, 2013.
- Augustin Berque, *Être humain sur la terre*, Paris, Gallimard, 1996.
- Arthur Bloom, « Teaching about relict, no-analog landscapes », *Geomorphology*, n° 47, 2002, p. 303-311.
- Tomáš Bouška et Martin Križ, *Places of Memory in Jachymov, (recent) history guide. Educational supplement to the Hell of Jachymov educational trail*, Jachymov, Kafka Design studio, 2019.
- Roger Brunet, « Géographie du Goulag », *Espace géographique*, vol. 10, n° 3, 1981, p. 215-232.
- Edward S. Casey, *Representing Place: Landscape Painting and Maps*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.
- Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, traduit du russe par Sophie Benech, Catherine Fournier, Luba Jurgenson, Lagrasse, Verdier, 2003.
- Tim Cole, Alberto Giordano et Anne Kelly Knowles (dir.), *Geographies of the Holocaust*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.
- Béatrice Collignon, « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? », *Bulletin de l'Association de géographes français*, vol. 82, n° 3, 2005, p. 321-331.
- Janine Fubel, Alexandra Klei et Annika Wienert (dir.), *Space in Holocaust Researches, A Transdisciplinary Approach to Spatial Thinking*, Berlin, De Gruyter, 2024.
- Pierre George, *Le Problème allemand en Tchécoslovaquie (1919-1946)*, Paris, Institut d'Études slaves/Imprimerie nationale, 1947.
- German Gončarov et Lev Riabov (dir.), *Atomny proekt SSSR : Dokumenty i materialy*, v 3 tomah, t. II : *Atomnaja bomba. 1945-1954*, Kniga 2 [Projet nucléaire de l'URSS : Documents et matériaux en 3 volumes, vol. II : La bombe nucléaire 1945-1954, vol. 2], ministère de l'Énergie nucléaire de la Fédération de Russie, Sarov, RFJAC-VNIIEF, 2000.  
[http://militera.lib.ru/docs/da/atomny\\_proekt/index.html](http://militera.lib.ru/docs/da/atomny_proekt/index.html)

Béatrice von Hirschhausen, « Leçon des frontières fantômes : les traces du passé nous viennent (aussi) du futur », *Espaces géographiques*, vol. 46, n° 2, 2017, p. 97-105.

Béatrice von Hirschhausen, « De l'intérêt heuristique du concept de "fantôme géographique" pour penser les régionalisations culturelles », *Espaces géographiques*, vol. 46, n° 2, 2017, p. 106-125.

Béatrice von Hirschhausen, *Les provinces du temps. Frontières fantômes et expériences de l'Histoire*, CNRS éditions, 2023.

Jakub Jelen et Zdeněk Kučera, « Approaches to identification and interpretation of mining heritage: the case of Jáchymovsko area, Ore Mountains, Czechia », *Hungarian Geographical Bulletin*, vol. 66, n° 4, 2017, p. 321-366.

Luba Jurgenson (dir.), « La mémoire se fond-elle dans le paysage ? », dossier thématique, *Mémoires en jeu*, n° 7, 2018, p. 41-121.

Luba Jurgenson, « Paysage », dossier « Pourquoi une encyclopédie ? », *Mémoires en jeu*, n° 8, 2018-2019, p. 125-130.

Luba Jurgenson et Philippe Mesnard, *Paysages de mémoire*, Catalogue d'exposition, *Mémoires en jeu*, n° 11, 2020.

Tomáš Karel (dir.), *Proměny montánní krajiny. Historické sídelní a montánní struktury Krušnohoří* [Changements dans le paysage montagneux. Habitations historiques et structures montagneuses des Monts métallifères], Loket, Národní památkový ústav územní odborné pracoviště v Lokti, 2013.

Jacek Leociak, *Biografie Ulic (Biography of the Streets of the Warsaw Ghetto)*, Varsovie, Dom Spotkań z Historią, 2017.

Jacek Małczyński, « Historia środowiskowa Zagłady », *Teksty Drugie*, n° 2, 2017, p. 17-33.

Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard, 1964.

Petr Mikšíček, *Znovuobjevené Krušnohoří* [À la redécouverte des Monts métallifères], Boží Dar, Obec, 2009.

Jacques Rancière, *Le Temps du paysage*, Paris, La Fabrique, 2020.

Claude Romano, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, chapitres XV-XVIII, Paris, Folio essais, 2010.

- Simon Schama, *Landscape and Memory*, New York, Alfred A. Knopf, 1995.
- Timothy Snyder, *Terres de sang : l'Europe entre Hitler et Staline*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2012.
- Christopher Tilley, *A Phenomenology of Landscape: Places, Paths and Monuments*, Oxford, Berg Publishers, 1994.
- Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau*, Paris, Seuil, 2009.
- François Walter, *Les Figures paysagères de la nation : territoire et paysage en Europe (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, l'EHESS Éditions, 2004.
- Pierre Wat, *Pérégrinations. Paysages entre nature et histoire*, Paris, Hazan, 2017.
- Jan Wiendl et František Wiendl, *Oplocený čas. Vzpomínky politického Vězně* [Temps clôturé. Souvenirs d'un prisonnier politique], Prague, Revolver Revue, 2023.

## Les paysages de Gök-Tépé : du champ de bataille au complexe commémoratif



Ruines du fort, 1899.

Dans Isabelle Mary Phibbs, *A Visit to the Russians in Central Asia*, Londres, K. Paul, Trench, Trübner & co., Ltd., 1899, p. 51.

**Svetlana Gorshenina**

Directrice de recherche

Eur'Orbem (CNRS-Sorbonne université)

<https://www.svetlana-gorshenina.net/>

<https://cnrs.academia.edu/SvetlanaGorshenina>

La prise de la forteresse de Gök-Tépé dans le Turkménistan actuel en 1881 par le général Mihail Skobelev a été l'un des événements les plus sanglants de la conquête du Turkestan orchestrée par l'Empire tsariste. Devenu plus tard un objet sur lequel se sont exercés des efforts de commémoration particulièrement soutenus, ce site est entré dans le circuit touristique de l'époque afin de glorifier l'exploit « héroïque » des soldats russes. Cependant, la réaction à l'égard des processus de muséification et des opinions relatives au général Skobelev, « pacificateur des Tékés », s'est montrée plus que mitigée.

En partant de documents visuels et de textes, l'article analyse les changements subis par l'environnement de Gök-Tépé durant les campagnes militaires de 1878-1881 et lors des aménagements commémoratifs de 1898-1907.

**Mots clés :** Commémoration, Conquête russe du Turkestan, Gök-Tépé, Kuropatkin Alexej, Skobelev Mihail

Comment un paysage oppose sa matérialité au discours officiel

Une bouteille de vin rouge décorée d'une étiquette « Gökdepe » (voir l'image 1 ci-dessous) avec un paysage bucolique peut-elle devenir une sorte de *Time Machine* pour revenir dans le passé ? Elle pourrait ainsi servir de prétexte pour une réflexion sur l'histoire millénaire de la vigne dans les piémonts du Kopet-Dag, ou sur le travail des agronomes soviétiques grâce auxquels le sovkhoze « Gök-Tépé » a été promu au rang des plus importants centres républicains de production viticole, ou, encore, sur les efforts du Turkménistan indépendant pour préserver cette tradition tout en l'adaptant à d'autres exigences.



Image 1. Étiquette sur une bouteille de vin « Gökdepe ». Svetlana Gorshenina

Mais, pour moi, le nom de ce vin est avant tout le symbole de l'assaut lancé en 1881 par le général Mihail Dmitrievič Skobelev (voir l'image 2 ci-dessous) contre la forteresse de Gök-Tépé, située à 45 km au nord-ouest d'Achkhabad, la capitale du Turkménistan actuel.



Image 2. Mihail Skobelev à Ahal-Téké.

Adol'f Feliksovič Arciševskij, *K pervoj godovščine smerti geroja-voždja*, 1883, p. 2

Cet épisode a lieu au moment où le Turkestan russe colonial, apparu sur les cartes en 1867, commence à être bien connu en métropole. L'intérêt pour sa conquête ne s'estompe pas pour autant. Au contraire, l'attention de l'opinion publique atteint son apogée vers la fin des années 1870,

quand le sentiment général est que l'honneur de la Russie entière est mis en jeu dans les déserts turkmènes. Dans ces sables noirs – traduction littéraire du désert de Karakoum – les généraux russes ont déjà subi plusieurs échecs. En Russie, on ne cesse de reconstituer la longue liste de leurs défaites avec une conclusion « évidente » : « cette situation nous crée une impression extrêmement défavorable [...] dans toute l'Asie centrale<sup>1</sup> ».

Dans cette situation, l'État-major russe se tourne vers Skobelev, le héros de la guerre russo-turque de 1877-1878, qui possède déjà une bonne connaissance de l'Asie centrale. Ces attentes ne sont pas vaines : le 12 janvier (le 24 janvier du nouveau style) 1881 la forteresse de Gëk-Tépé tombe dans un bain de sang.

Si, pour des raisons compréhensibles, cet épisode n'est pas visible sur l'étiquette de la bouteille de vin, ces traces, tout comme celles des premières étapes de sa commémoration par les vainqueurs, ne le sont guère davantage dans le paysage actuel.

En appréhendant ce paysage à travers toute son épaisseur chronologique, j'essaie ici de décoder le passé de ce site mémoriel. Tour à tour, tout au long des XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles, la « ruination », les travaux agricoles, les fouilles archéologiques et les interventions commémoratives ont profondément bouleversé le contexte environnemental de Gëk-Tépé : en l'absence quasi-totale de sources locales de l'époque<sup>2</sup> et en raison de la rareté des études académiques sur le sujet, il faudrait presque être archéologue pour lire, couche par couche, les nombreux textes et documents iconographiques produits par les vainqueurs afin de parvenir à reconstituer les rapides changements du paysage avant et après les campagnes militaires de 1878-1881. Sans m'attarder sur la

---

1. Aleksej N. Kuropatkin, *Zavoevanie Turkmenii (Pohod v Ahel-teke v 1880-1881 gg.) s očerkom voennyh dejstvij v Srednej Azii s 1839 po 1876 g.* [La Conquête de la Turkménie (La campagne d'Ahal-teke en 1880-1881) avec une chronique des actions militaires en Asie centrale de 1839 à 1876], Saint-Pétersbourg, Izd. V. Berezovskij, 1899, p. 96-98.

2. Aleksander Semënov, « Turkmenskaja pesnja pro vzjatie Geok Tepe (zapisana v Ahal Tekinskom oazise, v selenii "Kipčak") » [Le chant turkmène sur la prise de Gëk-Tépé (noté à l'oasis d'Ahal-Téké, au village de Kiptchak)], *Ètnografičeskoe Obozrenie*, n° 4, 1903, p. 125-127 ; Ron Sela, « Invoking the Russian conquest of Khiva and the massacre of the Yomut Turkmens: the choices of a central Asian historian », *Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft*, vol. 60, 2006, p. 459-477. Le premier roman historique, écrit par Ata Gowşudow (Kauşutov) en 1941, n'a été publié en entier que vers la fin de l'époque soviétique : Ata Gowşudow, *Perman*, Achkhabad, « Türkménistan » neşirýaty, 1989.

manière dont cette mémoire est interprétée sur le terrain depuis l'époque de l'indépendance (en partie faute de pouvoir rester suffisamment sur place au Turkménistan, pays peu accessible aux chercheurs<sup>3</sup>), j'essaie ici de juxtaposer la documentation impériale aux paysages fortement modernisés de Gök-Tépé d'aujourd'hui, de reconstruire les débuts de la commémoration de la bataille à partir de 1881 qui devait aboutir à la création du complexe patrimonial en 1898-1907.

À première vue, l'enjeu de cette patrimonialisation immédiate, forcément marquée par l'imaginaire impérial russe, semble banal : un massacre d'un côté, la commémoration d'une victoire de l'autre. Or, au-delà de cette évidence, la présente étude vise à comprendre comment un site instrumentalisé au profit d'une vision coloniale du paysage, façonnée par des institutions (militaires, coloniales), devient un palimpseste mémoriel, objet de récits hybrides et contradictoires mêlant logiques locales et nationales, pour offrir en fin de compte une écriture d'événements historiques qui lui est propre. Cela nous pousse à réfléchir à une certaine autonomie du paysage<sup>4</sup> qui, au même titre qu'une muséification, peut aller contre le discours officiel en présentant un contre-récit matériel ou combiner des représentations conflictuelles voire incompatibles.

### Paysage avant la conquête et premières modifications en vue de l'assaut russe

Située au sud de la dépression touranienne, l'oasis d'Ahal-Téké présentait au XIX<sup>e</sup> siècle un fort contraste par rapport aux paysages inhospitaliers qui la séparaient de la mer Caspienne. Elle ressemblait à un ruban vert qui longeait le pied nord-est de la chaîne du Kopet-Dag : les champs étaient très bien entretenus et les terres arables donnaient de belles récoltes deux fois par an.

Politiquement parlant, les Turkmènes Ahal-Téké étaient entourés par le khanat de Khiva, l'émirat de Boukhara, la Perse des Qajars et l'Empire russe. Ce voisinage et des accrochages permanents avec les autres tribus turkmènes justifient que le paysage de cette oasis présente aussi un autre aspect particulier remarqué des Russes : « Parmi les vergers et

---

3. Ma seule mission effectuée sur place date de 2015.

4. La notion d'autonomie du paysage apparaît dans les études sur les représentations picturales. Voir Viviane Huys, « De l'autonomie du paysage », *Paysage et iconographie. Actes du 135<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, « Paysages », Neuchâtel, 2010, p. 41-54. On l'appliquera ici au paysage mémoriel.

les vignobles luxuriants, les fortifications en terre et les *kibitkas* grises [...] se détachent de façon pittoresque<sup>5</sup> ».

Ce couple – les *kibitkas* (yourtes) et les *kalas* (forteresses en terre crue) – constituent la marque principale du paysage précolonial, ainsi que les tours de guet disséminées dans les champs. De tailles variables, ces *kalas* étaient conçus pour subvenir aux besoins, en cas de danger, de centaines, voire de dizaines de milliers d'habitants, parfois de tribus entières.

Informés qu'une armée de 12 000 soldats dirigée par le général Lazarev, puis, après le décès de ce dernier, par le général Lomakin, s'approche depuis la Caspienne, les Tékés commencent en juillet 1879 à renforcer le *kala* de Dengil-Tépé. La maçonnerie est consolidée par de l'argile prélevée au fur et à mesure au pied des murs et foulée, ce qui permet en même temps d'approfondir les fossés de défense.

Alors qu'ils n'avaient pas encore abouti lors de la campagne de Lazarev-Lomakin (qui s'est soldée par une défaite russe), les travaux sont grosso-modo achevés vers le 4 mai 1880, au moment même où le général Skobelev arrive à Krasnovodsk et où débutent les travaux pour la construction du chemin de fer Transcaspien.

Le *kala* de Dengil-Tépé s'est alors mué en une forteresse très solide que l'on désigne sous le nom de Gëk-Tépé, d'après l'appellation du village tout proche et de sa région. Bien que les premières descriptions varient d'une publication à l'autre, il est possible de reconstituer une image relativement claire de son plan trapézoïdal, presque rectangulaire, dont le périmètre s'étend sur environ 4,2 kilomètres. Plusieurs *kalas* de taille plus modeste, mais tout autant impressionnants, défendaient la zone de la forteresse de Gëk-Tépé.

Les dirigeants élus par les quatre tribus turkmènes décident de concentrer la défense uniquement sur cette forteresse, sans tenir compte du désert du Karakoum, leur meilleur allié, où ils passaient habituellement l'hiver et d'où ils menaient des raids dévastateurs. Ils ordonnent, à partir du mois d'avril 1880, d'y regrouper tous les habitants des villages situés entre Kyzyl-Arvat et Gëk-Tépé ; vers le septembre les *kibitki* – entre 13 000 et 15 000 – occupaient densément la presque totalité de l'espace intérieur d'environ 100 ha. Au total, la forteresse abrite entre 25 000 et

---

5. E. N. Aleksandrova, « Geok-Tepe », *Rodnik*, octobre 1882, p. 332.

30 000 défenseurs et entre 5 000 et 10 000 chevaux. Avec les femmes et les enfants, elle regroupe à peu près 45 000 Tékés<sup>6</sup>.

En se réfugiant à Gëk-Tépé, les Tékés abandonnent leurs champs, déjà ravagés lors de la campagne de Lazarev-Lomakin et d'une mission de reconnaissance menée par Skobelev. De plus, les soldats russes procèdent à la déforestation des environs de leurs camps. Durant l'automne, les Tékés abattent de leur côté tous les arbres de la région pour se chauffer et construire des huttes semi-souterraines pour leurs familles<sup>7</sup>.

Vers le début de l'hiver de 1880 la présence de l'armée russe a donc fortement bouleversé le paysage de l'oasis, déjà marqué par une dégradation générale :

« Des champs il ne subsiste plus que des traces. Les *kalas* abandonnés, les enclos à bétail vides et à moitié détruits, les moulins à eau en ruine [...], donnent un aspect triste et complètement mort. [...] À la place des habitants, des soldats sont apparus, et à la place des villages, juste à côté d'eux, des forteresses ont été construites [...].<sup>8</sup> »

## Le siège et l'assaut de Gëk-Tépé

Malgré l'aspect soi-disant « primitif » de la forteresse, l'assaut dure plus de vingt jours au lieu des cinq projetés par Skobelev.

Entre le 30 novembre et le 11 décembre, les Russes prennent et renforcent Egen-batyr-kala situé aux abords de Gëk-Tépé. Rebaptisée « Fortification de Samur », ce *kala* est transformé en nouvelle base militaire dans laquelle Skobelev concentre son armée. Peu après, des bataillons du Turkestan dirigés par le colonel Alexej Kuropatkin y arrivent en renfort aux côtés des détachements des Districts militaires du Caucase

---

6. Nikolaj N. Spolatbog, *Pokorenje Ahal-Teke. Iz zapisok polkovnika Spolatboga*, Tiflis, s/o, 1884, p. 10 ; Nikolaj I. Grodekov, *Vojna v Turkmenii. Pohod Skobeleva v 1880-1881 gg.*, t. 4, Saint-Pétersbourg, Tipografija V.S. Balaševa, 1883, p. 150.

7. Aleksej N. Kuropatkin, *Zavoevanie Turkmenii (Pohod v Ahel-teke v 1880-1881 gg.) s očerkom voennyh dejstvij v Srednej Azii s 1839 po 1876 g.*, Saint-Pétersbourg, Izd. V. Berezovskij, 1899, p. 145-146.

8. Aleksej Maslov, *Zavoevanie Ahal-teke. Očerki iz poslednej èkspedicii Skobeleva (1880-1881)*, Saint-Pétersbourg, Izdanie A.S. Suvorina, 1882, p. 37-38.

et d'Orenbourg. Vers le 20 décembre, plus de 7 100 personnes sont concentrées dans ce *kala*<sup>9</sup>.

Peu après, du 20 au 29 décembre, les Russes s'emparent de plusieurs *kalas* isolés qui sont tous rebaptisés « à la russe ». Compressant progressivement la distance entre eux et Gëk-Tépé, ils construisent un système offensif et, surtout, lancent des travaux de sape pour miner les murs. Une fusillade incessante et la musique militaire accompagne les travaux, car « il a été ordonné de déranger les Tékés jour et nuit<sup>10</sup> ».

Les Tékés répondent par des tirs et des attaques nocturnes, mais ils ne comprennent pas la signification de la sape et laissent faire<sup>11</sup>.

Le 8 janvier 1882 l'artillerie russe commence à tirer sur la partie centrale de la muraille et forme une brèche dans le rempart extérieur. Le 12 janvier, à 7 heures du matin, l'attaque finale commence dans trois directions simultanées (voir l'image 3 ci-dessous).

---

9. Aleksej N. Kuropatkin, *Zavoevanie Turkmenii (Pohod v Ahel-teke v 1880-1881 gg.) s očerkom voennyh dejstvij v Srednej Azii s 1839 po 1876 g.*, Saint-Pétersbourg, Izd. V. Berezovskij, 1899, p. 106-108, 127, 135, 139-141 ; pour une liste détaillée de détachements : p. 139-140.

10. Aleksej Maslov, *Zavoevanie Ahal-teke. Očerki iz poslednej èkspedicii Skobeleva (1880-1881)*, Saint-Pétersbourg, Izdanie A.S. Suvorina, 1882, p. 73.

11. Georgij Azotov, « Vospominanija ob èkspedicii v Ahal-Teke 1879-1881 gg. » [Souvenirs de l'expédition à Ahal-Teke 1879-1881], *Razvedčik. Žurnal voennyj i literaturnyj*, n° 166, 14 décembre 1893, p. 1019.

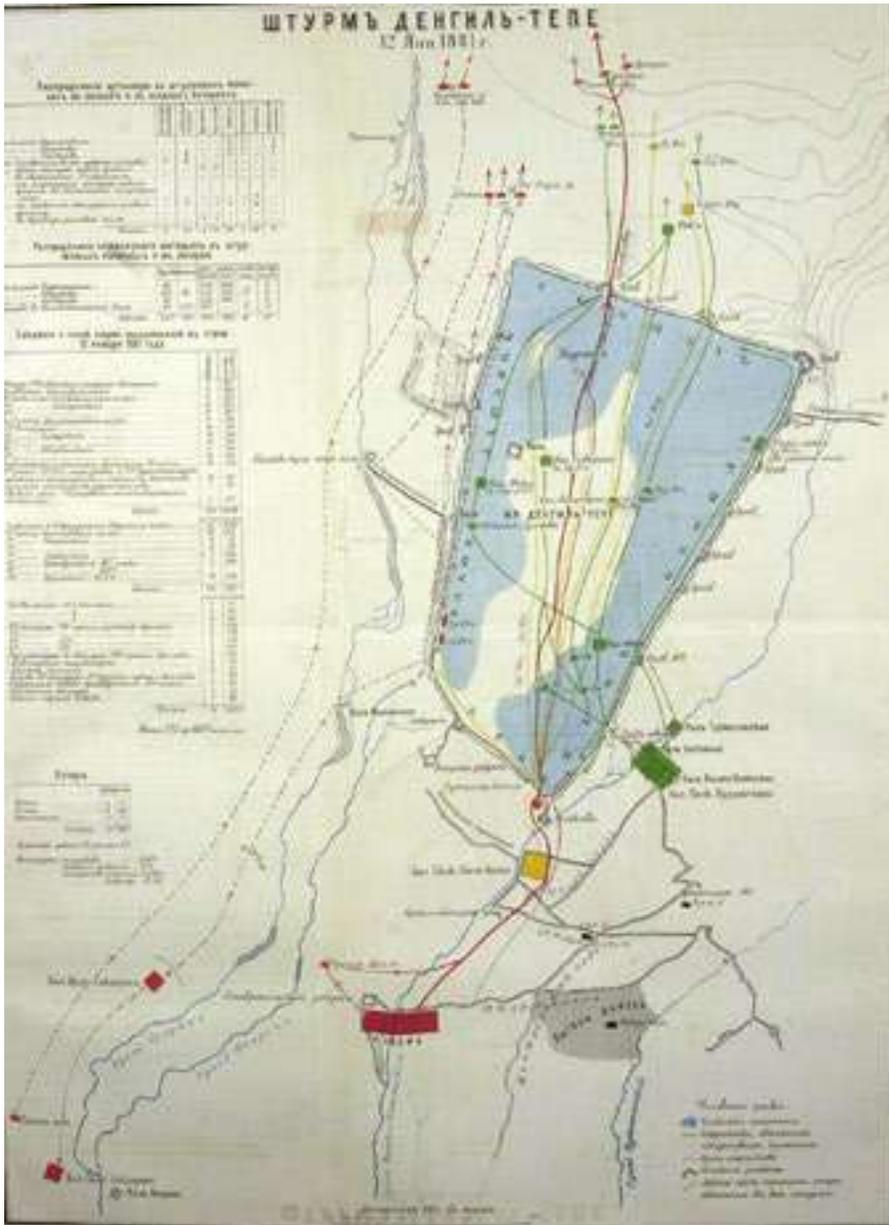


Image 3. L'assaut de Dengil-Tépé.

Dans Nikolaj I. Grodekov, *Vojna v Turkmenii* [La guerre en Turkménie], 1883, p. 295.

Au sud-est, le lieutenant-colonel Gajdarov part à l'assaut du *kala Mel'nichnaja* (château des moulins). Parallèlement, le colonel Kozelkov, à la tête du régiment de Stavropol, entreprend d'élargir la brèche ; en dépit des efforts des Tékés pour la réparer, la muraille est pratiquement

démolie vers 10 heures. Cinquante minutes plus tard, l'artillerie dirigée par le colonel Kuropatkin ouvre le feu sur l'angle sud-ouest de la forteresse où elle attire les défenseurs tékés, probablement au nombre de sept cents<sup>12</sup>, pour les piéger dans l'explosion qui survient trente minutes plus tard quand, à 11 heures 20, une charge de 72 *pouds* (1180 kg) de poudre à canon déposée dans la sape explose et provoque un énorme affaissement permettant de franchir facilement la muraille (voir l'image 4 ci-dessous).



Image 4. L'assaut de Gök-Tepe, 12 janvier.

Dessin de Nikolaj Karazin d'après les indications d'un officier participant à l'assaut ; publié dans la revue *Vsemirnaja ilustracija*, 1883.

Dans *Turkestanskij sbornik*, t. 357, p. 154.

Les Russes se ruent dans la forteresse à travers les brèches. Vers midi, faisant retentir les fanfares et les tambours, les Russes repoussent les Tékés vers les grandes portes nord. Les survivants tentent de s'enfuir, mais tombent sous le feu de l'artillerie avant d'être poursuivis sur 16 kilomètres par les Russes. Les dernières étapes de l'offensive se transforment en un véritable carnage<sup>13</sup>.

---

12. Nikolaj N. Spolatbog, *Pokorenie Ahal-Teke. Iz zapisok polkovnika Spolatboga*, Tiflis, s/o, 1884, p. 13.

13. Henri Moser, *Le pays des Turcomans*, Paris, Plon, 1899, p. 5.

Le bilan de cette défaite est très lourd pour les Tékés, même s'il reste difficilement chiffrable. Les pertes du côté russe sont, elles aussi, estimées de manière variable, mais les statistiques établies de manière convaincante par Kuropatkin évaluent les pertes subies lors de l'assaut à 1 104 morts et blessés et 264 chevaux tués<sup>14</sup>.

## Le paysage des vainqueurs : les mises en scène de la conquête

Au lendemain de la victoire, les occupants organisent un défilé militaire dans la forteresse, ainsi qu'un service commémoratif pour leurs morts dont les tombes sont dispersées sur tout le champ de bataille.

Les cadavres de l'ennemi n'ont quant à eux pas encore été enterrés. N'ayant pas pu inhumer leurs morts durant les derniers jours du siège, les Tékés les avaient regroupés dans quelques endroits de la forteresse. Mais le nombre de victimes s'est multiplié pendant l'assaut. Certains cadavres, ensevelis en toute hâte, ressortent de terre sous les sabots des chevaux.

Ces amoncellements de corps pourrissent à l'air libre, à côté de vêtements déchirés, de bris de vaisselle, de bien domestiques endommagés et de déchets résultant de la présence prolongée au même endroit d'un nombre important de personnes et d'animaux. « Dans l'air, l'odeur forte de la fosse commune et de la cendre était si perceptible que ceux qui arrivaient de l'arrière percevaient cette puanteur même à deux verstes [2 132 mètres] de la forteresse.<sup>15</sup> »

Ces miasmes empoisonnent tout et « la présence d'objets volés, en particulier de tapis et de *khalats* (robes), qui avaient peut-être été en contact avec les cadavres pendant plusieurs semaines<sup>16</sup> », provoquent une épidémie de typhus.

---

14. Aleksej N. Kuropatkin, *Zavoevanie Turkmenii (Pohod v Ahel-teke v 1880-1881 gg.) s očerkom voennyh dejstvij v Srednej Azii s 1839 po 1876 g.*, Saint-Pétersbourg, Izd. V. Berezovskij, 1899, p. 211.

15. Aleksej Maslov, *Zavoevanie Ahal-teke. Očerki iz poslednej èkspedicii Skobeleva (1880-1881)*, Saint-Pétersbourg, Izdanie A.S. Suvorina, 1882, p. 197.

16. Oskar F. Gejfel'der, « Vospominanija vrača o M.D. Skobeleva, 1880-1881 gg. » [Souvenirs d'un médecin sur M.D. Skobelev], *Russkaja starina, ežemesjačnoe istoričeskoe izdanie*, année 23, juillet 1892, p. 200.

Oskar Heyfelder, médecin-chef de l'expédition à la tête d'une commission spéciale d'assainissement, propose alors d'utiliser les fossés et le lit asséché d'un canal pour y inhumer, dans des tombes communes, à la fois les humains, les chevaux et les chameaux ; ce qui nécessite la démolition partielle des remparts. Les corps trop décomposés seront brûlés sur place<sup>17</sup>.

L'idée plaît à Skobelev, particulièrement favorable à la destruction de la forteresse des Tékés : « Il est nécessaire de labourer Gëk-Tépé<sup>18</sup> ». Il s'agit d'humilier les vaincus en effaçant jusqu'au lieu de leur résistance.

Une nouvelle citadelle est aménagée à côté de l'angle nord-ouest de la forteresse, pour y placer l'armée. Mais les miasmes de la forteresse et l'environnement empoisonné, notamment les cours d'eau infectés par les cadavres rendent ce nouveau camp inhabitable.

Il faut cependant attendre le mois de mars pour déplacer le camp sur un terrain plus sain, plus proche des pentes du Kopet-dag, car Skobelev n'accepte pas « de quitter Gëk-Tépé, ce symbole de victoire, pour des raisons uniquement sanitaires<sup>19</sup> ».

Finalement, l'essentiel de l'armée est évacué avec beaucoup de précautions en direction du Caucase et l'épidémie de typhus prend fin vers le début du mois de mai.

Sur place, les travaux de désinfection continuent pendant deux mois : les *kibitkas* sont retirées de la forteresse, des brèches supplémentaires créées dans la muraille afin de permettre une meilleure circulation de l'air dans la forteresse ; la terre traitée avec « 1500 pouds de chaux vive, 46 pouds de chaux chlorée, 29 pouds d'acide carbolique [phénol] » ; de plus « 43 pouds de photogène<sup>20</sup> [ont été utilisés] pour brûler 190 cadavres, dont la décomposition était avancée, et qui ne pouvaient pas être déplacés<sup>21</sup> ».

---

17. Oskar F. Gejfel'der, « Vospominanija vrača o M.D. Skobeleva, 1880-1881 gg. », *Russkaja starina, ežemesjačnoe istoričeskoe izdanie*, année 23, juillet 1892, p. 191, 196-197.

18. Nikolaj I. Grodekov, *Vojna v Turkmenii. Pohod Skobeleva v 1880-1881 gg.*, t. 4, Saint-Pétersbourg, Tipografija V.S. Balaševa, 1884, p. 8-9.

19. Oskar F. Gejfel'der, « Vospominanija vrača o M.D. Skobeleva, 1880-1881 gg. », *Russkaja starina, ežemesjačnoe istoričeskoe izdanie*, année 23, juillet 1892, p. 199-201.

20. Huile minérale issue de la distillation du charbon.

21. Mihaïl A. Terent'ev, *Istorija zavoevanija Srednej Azii s kartami i planami*, t. 3, Saint-Pétersbourg, Tipo-litografija V.V. Komarova, 1906, p. 211-218.

Les tombes des Tékés sont complètement dispersées : dans les fossés au pied des remparts, sur les pentes douces de Dengil-Tépé, dans le *kala Mel'nichnaja* (des moulins).

Cependant, durant cette même période Skobelev réussit à exploiter Gëk-Tépé sous forme de scène de théâtre. Le 23 février 1881, il organise de grandioses manœuvres en l'honneur de l'ambassadeur persan, au cours desquelles il fait représenter à une échelle réduite l'assaut et la prise de Gëk-Tépé en se plaçant lui-même personnellement à la tête de son armée et positionnant des Tékés, survivants des massacres, sur les redoutes. D'après la description dont on dispose, « l'illusion [de la vraie bataille] était totale et au moment où les colonnes des assaillants ont pénétré par les brèches dans la forteresse, les spectateurs ont dû reculer ». Le témoin raconte qu'il a été « plus ému au cours de ces manœuvres que lors de l'assaut réel », quant aux invités, « ils ont été complètement transportés par ce spectacle<sup>22</sup> ». On peut voir dans cette reconstitution une nouvelle étape de l'imaginaire paysager lié au champ de bataille. Au même titre que la peinture, la représentation théâtrale participe de l'intégration du paysage centre-asiatique à la culture impériale russe. L'initiative de Skobelev s'inscrit ainsi dans une tendance qui se répand en Russie, celle de spectacles populaires sur des thèmes patriotiques et en particulier, sur les conquêtes coloniales. Dans les années qui suivent, la prise de Gëk-Tépé est maintes fois représentée dans des théâtres de foire<sup>23</sup>.

## Un site à l'abandon

Malgré la fin de l'épidémie de typhus en mai 1881, la forteresse reste déserte et inhabitée, partiellement en ruines et sans décor commémoratif monumental. Le tsar Alexandre II, qui a soutenu cette campagne militaire, vient d'être tué dans l'attentat du 13 mars 1881. Skobelev, probablement le premier à se soucier de la patrimonialisation de cette bataille, tombe en disgrâce auprès d'Alexandre III, puis décède subitement le 25 juin 1882 d'une crise cardiaque. Par ailleurs, jusqu'à la prise de Kouchka en 1885 par le général Komarov, qui met la dernière main à

---

22. Oskar F. Gejfel'der, « Vospominanija vrača o M.D. Skobeleve, 1880-1881 gg. », *Russkaja starina, ežemesjačnoe istoričeskoe izdanie*, année 23, juillet 1892, p. 207-213.

23. E. Anthony Swift, *Popular Theater and Society in Tsarist Russia*, Berkeley, University of California Press, 2002, p. 22.

la soi-disant « pacification » des Turkmènes, les Russes s'intéressent plus à la conquête qu'à sa commémoration.

Du fait de ses remparts en argile, le site de Gëk-Tépé ne se prête pas à la muséification. D'après l'ingénieur Žitkov, il est clair que, « avec la conquête d'Ahal, ces fortifications seront détruites, et bientôt, en raison de la fragilité du matériau lui-même, la brique en pisé, il ne restera que des souvenirs et des tas de terre<sup>24</sup> ».

Même l'arrivée du chemin de fer Transcaspien à Gëk-Tépé en septembre 1881 n'y change rien. Le géographe Nikolaj Latkin note en 1885 que Gëk-Tépé est passablement délabrée<sup>25</sup>.

Deux ans plus tard, le même médecin en chef de Skobelev, Heyfelder, note pourtant : « Dans le jardin de la gare il y avait une fontaine jaillissante entourée de fleurs<sup>26</sup> » ; selon lui, il s'est produit un changement radical par rapport aux paysages connus lors de l'assaut de Gëk-Tépé.

En 1888, l'inauguration officielle du Transcaspien et la grande fête qui l'accompagne à Samarkand attirent l'attention sur la station de Gëk-Tépé où les trains doivent obligatoirement s'arrêter. Plusieurs Européens sont alors invités au Turkestan par le général Annenkov, constructeur du Transcaspien, à la condition qu'ils publient rapidement des textes sur cet exploit technologique russe. Cependant, malgré la vague de publications que ces événements suscitent en Europe, rien ne change durablement sur le site. En 1893, selon l'archéologue Èvarnickij, Dengil-Tépé reste « une ruine insignifiante, qui n'attire que l'attention avide des archéologues<sup>27</sup> ».

---

24. Žitkov, « Tekinsko-persidskie ukrepljenja (5 dekabnja 1882 goda) », *Inženernyj žurnal*, n° 5, 1883, p. 44.

25. Nikolaj Latkin, « Očerok I. Zakaspijskaja Oblast' », in Petr P. Semenov (dir.), *Živopisnaja Rossija : Otečestvo naše v ego zemel'nom, istoričeskom, plemennom, èkonomičeskom i bytovom značenii*, t. 10 : *Russkaja Srednjaja Azija*, Saint-Pétersbourg, Moscou, Izdanie tovariščestva M.O. Vol'f, 1885, p. 10.

26. Oskar F. Gejfel'der, « Vospominanija vrača o M.D. Skobeleva, 1880-1881 gg. », *Russkaja starina, ežemesjačnoe istoričeskoe izdanie*, année 23, juillet 1892, p. 192.

27. Dmitrij I. Èvarnickij, *Putevoditel' po Srednej Azii ot Baku do Taškenta v arheologičeskom i istoričeskom otnošenijah*, Tachkent, Tipolitografija naslednikov I. Lahtina, 1893, p. 14.

## Début de la commémoration

Les premières transformations du site en un complexe commémoratif sont l'œuvre d'Aleksej Kuropatkin, auxiliaire de Skobelev qui, après avoir été en 1890-1897 chef et commandant des troupes du District Transcaspien, a été nommé ministre de la Guerre (1898-1904). Un mois après son arrivée à ce poste en 1898, Kuropatkin lance plusieurs chantiers pour commémorer les « exploits » de l'armée russe dans les districts Transcaspien et de Samarkand. Il désire immortaliser les deux « batailles historiques » qui, selon lui, ont marqué l'installation de la Russie au Turkestan et, pour cela, construire deux musées à Gëk-Tépé et à Katta-Kourgan deux lieux desservis par le chemin de fer.

Une commission spéciale est formée pour créer le musée et aménager Gëk-Tepe en site mémoriel avec signalisation sur place des points clés du siège<sup>28</sup>. Il est alors projeté de récolter des collections d'objets chez les vétérans parmi lesquels on décide également de recruter les gardiens. Le budget est estimé à environ 3 000 roubles. Le général-lieutenant Bogoljubov, qui a remplacé Kuropatkin en 1897 au poste de chef du District Transcaspien, propose de marquer les tombes russes avec des croix de fer ou des monuments peu coûteux et, en même temps, de construire un cénotaphe commun à la mémoire des officiers, avec un budget estimé à 2 000 roubles. Ce monument, à créer parallèlement à celui du kourgane Kyzyl-Tépé à Kouchka, est commandé à l'ingénieur militaire Ivan I. Chevalier de la Serre. Ces cénotaphes dressés dans un même élan sont passablement identiques. Celui des officiers à Gëk-Tépé est inauguré en grande pompe le 23 avril 1901 (voir l'image 5 ci-dessous), alors que celui de Kyzyl-Tépé a été mené à bien plus tôt, le 18 mars 1900, pour une dépense moindre de 1 600 roubles.

---

28. Alexander Morrison, « Commemorating the Russian Conquest of Central Asia », in Elena Paskaleva et Gabrielle van den Berg (dir.), *Memory and Commemoration Across Central Asia. Texts, Traditions and Practices, 10th-21st Centuries*, Leiden Studies in Islam and Society, Volume 17, Leyde, Brill, 2023, p. 271-273.



Image 5. Monument commémorant la bataille de Gëk-Tépé, par l'ingénieur militaire Ivan I. Chevalier de la Serre, 1901.

Carte postale, sans éditeur (approximativement entre 1903 et 1910).  
Svetlana Gorshenina

Parallèlement, les chantiers des musées commémoratifs de Gëk-Tépé et de Katta-kourgan près de Samarkand sont achevés vers la fin du mois de décembre 1899, mais il faudra encore trois ans pour que la muséification soit terminée à Gëk-Tépé.

### Gëk-Tépé comme complexe patrimonial

Les multiples publications, surtout celles parues pour les jubilés des 25 et 26 ans de la bataille, ainsi que les guides touristiques et les cartes postales permettent de reconstruire les paysages de la Gëk-Tépé muséifiée.

La gare de Gëk-Tépé est entourée d'un jardin et accueille quarante « boutiques indigènes ». Le musée se trouve quant à lui à une centaine de pas en face, de l'autre côté de la voie ferrée ; les visites y sont essentiellement organisées pendant les arrêts des trains. Devant l'entrée se dressent trois canons provenant du Musée militaire de Tiflis. Hormis

quelques petits ajustements l'exposition n'a pas changé d'aspect durant les 29 années de son existence, jusqu'en 1918<sup>29</sup> (voir l'image 6 ci-dessous).



Image 6. Musée de Gëk-Tépé. Carte postale. Éditeurs V. M. Judolovič et G. M. Gavrillov ; société d'actionnaires Granberg à Stockholm. S/d, mais après 1902.

Svetlana Gorshenina

La salle centrale comprend plusieurs tableaux. Deux portraits présentent les tsars Alexandre II et Alexandre III sous les règnes desquels a eu lieu la conquête de l'oasis d'Ahal-Téké. Un autre avec le Grand-Duc Michel, vice-roi de la principauté du Caucase et responsable de l'armée du Caucase, rappelle qu'au moment de la conquête toute la région Transcaspienne se trouvait dans le périmètre de la principauté du Caucase.

Un tableau montrant Skobelev sur un cheval blanc, peint à l'huile de manière peu professionnelle par l'artiste Sverčkov, a été acquis par Kuropatkin (président de la commission du musée, qui acheta cette œuvre au Prince Vjazemskij en juin 1899 pour 950 roubles<sup>30</sup>).

29. Je remercie beaucoup Kristina Bekenova pour cette information, ainsi que pour quelques références bibliographiques.

30. Alexander Morrison, « Commemorating the Russian Conquest of Central Asia », in Elena Paskaleva et Gabrielle van den Berg (dir.), *Memory and Commemoration Across Central Asia. Texts, Traditions and Practices, 10th–21st Centuries*, Leiden Studies in Islam and Society, Volume 17, Leyde, Brill, 2023, p. 271–272.

De 1903 à 1913 au moins, le musée a possédé un grand panorama à l'huile intitulé « Assaut de Gëk-Tépé », peint par Franz Roubaud. Cet artiste introduit en Russie le genre du panorama déjà très prisé en Allemagne, inscrivant ainsi la bataille de Gëk-Tépé dans la série des représentations paysagères de grandes batailles russes, dont celle de Sébastopol pendant la Guerre de Crimée ou Borodino.

Kuropatkin a également procuré au musée deux cartes et plusieurs photographies. Sur l'une, on voit les officiers, Skobelev en tête, ayant participé et survécu à la prise de Gëk-Tépé ; sur d'autres, des militaires russes tués, décorés à titre posthume de l'ordre de St-Georges. Un panneau à part comprend les portraits des dirigeants tékés.

La première carte, d'origine russe, illustre le plan de Gëk-Tépé et les positions de l'armée russe dans ses environs ; la seconde, britannique, est celle qu'a utilisée Skobelev pour projeter ses attaques.

L'exposition comprend également deux panneaux exposant des exemplaires d'armes utilisées par les Russes et les Tékés, ainsi que des drapeaux et vêtements tékés, des uniformes russes, un bloc de bois avec des menottes en fer et des chaînes, quelques éclats d'obus, un modèle de la forteresse et des livres sur l'histoire de la conquête d'Ahal-Téké que le baron von Osten-Saken avait sélectionnés dans la bibliothèque personnelle de Kuropatkin.

Deux mannequins – soldats téké et russe – se tiennent au centre de l'exposition et sont de temps en temps déplacés dans l'espace de la salle.

Les restes de la forteresse s'étendent directement à l'arrière du musée. Sur l'axe partant de la gare vers le musée, puis à l'arrière d'une seconde fontaine installée à l'intérieur de la forteresse, on voit un imposant monument dédié aux officiers morts durant l'assaut est inauguré le 23 avril 1901, vingt ans après la prise de Gëk-Tépé. Construit en pierre locale, il comprend une stèle de part et d'autre de laquelle sont apposées quatre plaques de cuivre portant des inscriptions. L'une d'elles mentionne la date de l'assaut ; les autres comprennent la liste des hommes tombés au combat pendant le siège et l'assaut, les noms de ceux qui ont été décorés de l'ordre de Saint-Georges, ainsi que des données sur le déroulement du siège.

Face à la gare et tout près du musée, en dehors de la forteresse, une première tombe commune abritant les restes des militaires du Caucase est inaugurée le 28 mars 1900.

Au bout d'une belle allée partant de la zone de la gare, une deuxième tombe commune a été érigée pour les restes des militaires du régiment turkestanais sur l'emplacement qu'ils ont occupé lors de l'assaut.

Près de la voie ferrée, une troisième fosse commune a été réservée aux soldats du régiment de Stavropol, tandis qu'une quatrième tombe, située à côté de la précédente, a été créée pour les soldats de Taman.

Sans refléter directement les événements de l'assaut, ces tombes font plutôt référence à l'origine des militaires ; leur aspect monumental est dû à des financements provenant des différents régiments. Cette géographie rappelle encore une fois que la majorité des régiments, des compagnies et des bataillons ont été subordonnés au District militaire et principauté du Caucase, dont le District de la Transcaspienne a fait partie de 1870 à 1897.

Même si la commission spéciale a pu identifier de nombreuses tombes russes, il reste évident que ces monuments officiels ont été plutôt des cénotaphes et que beaucoup d'occupants sont restés dans la terre à des emplacements non marqués sur le terrain.

L'histoire événementielle de l'assaut, reconstituée par ce qui subsiste dans le paysage, se reflète encore plus dans deux obélisques érigés à l'emplacement où la muraille de la forteresse a été détruite par l'explosion en sape et les tirs d'artillerie. De forme très simple – une pyramide tronquée montée sur un cube et un socle à deux marches –, ces obélisques portent des inscriptions commémoratives évoquant les régiments ayant pris part à l'assaut.

Cependant, l'élément indiscutablement le plus important de ce complexe commémoratif est la muraille même (voir l'image 7).



Image 7. Vue de la muraille de Dengil-Tépé, côté intérieur.  
Lithographie de P. Ja. Ivanov. Nikolaj I. Grodekov, *Vojna v Turkmenii*. 1883,  
entre p. 204 et p. 205.

Photographiée, dessinée, lithographiée, elle reste un symbole de cette bataille, bien que sa maçonnerie ait été fortement rabattue lors de l'enterrement des cadavres de 1881. Ne pouvant plus être perçue comme un obstacle sérieux, l'enceinte donne, selon les vétérans, une impression erronée du véritable contexte du siège. Jugeant que cela diminue les « mérites » de l'armée russe, ils proposent de rétablir la hauteur initiale des murailles<sup>31</sup>, projet qui n'a jamais été réalisé. Leurs craintes semblent justifiées : ce changement de paysage avec une forteresse aux murailles désormais réduites, amène inévitablement à se demander si l'importance de la victoire et le courage des soldats russes, qui ont mis tant de temps à s'emparer de ce monticule, n'ont pas été exagérés. Ainsi, la commémoration devient de plus en plus ambiguë et mitigée : la nécessité d'enterrer des milliers de victimes a créé un paysage qui rabaisse le mérite des vainqueurs.

31. Konstantin M. Fëdorov, *Zakaspijskaja oblast'* [Région transcaspienne], Achkhabad, K. M. Fëdorov, 1901, p. 188.

## Les réactions des visiteurs

La muraille, avec ses gigantesques brèches soulignées par les obélisques, les sépultures communes et le musée forment un complexe commémoratif censé célébrer la gloire des armes russes. Les témoignages de militaires et les représentations graphiques, dans la tradition de la peinture de bataille déjà largement attestée dans les arts russes<sup>32</sup>, insistent sur l'aspect grandiose et redoutable de la forteresse. Or, la réalité du paysage, transformé par les vainqueurs, contredit fortement ce récit. Lors de son voyage au Turkestan à l'automne 1900, le poète Maximilian Vološin, en donne une lecture à l'opposé du récit officiel :

« La gare porte le nom glorieux de “Gëk Tepe”. Et voici les murs de la “forteresse imprenable” ! La prise de ce “bastion” constitue-t-elle une “page brillante de l’histoire russe” ? Dans le musée, à côté des fusils russes Berdan, sont exposés – ironie profonde – les fusils à silex rudimentaires des défenseurs de Geok Tepe. Une gifle involontaire à la gloire militaire russe que ce musée et ces ruines de la forteresse balayées par le vent ! Il y a quelque chose de profondément tragique dans ces figures indigènes, si belles et harmonieuses avec l’environnement qui les entoure. Ils vivaient dans ces steppes et savaient comment s’y adapter... En traversant ces déserts, on se demande involontairement : “et pourquoi avons-nous besoin de cela ?” Partout se reconnaissent les marques d’une certaine avidité inutile<sup>33</sup> ».

32. De nombreux tableaux célèbrent, par exemple, la prise d’Izmaïl par le général Souvorov en 1790.

33. Maksimilian Vološin, « Pis’mo ot 18 sentjabrja 1900 » [Lettre du 18 septembre 1900], « Pis’mo ot 11 dekabrja 1900 A.M- Pertovoj » [Lettre à A.M. Petrova du 11 décembre 1900], et « Pis’mo ot 9 janvarja 1901 » [Lettre du 9 janvier 1901], in Vladimir Petrovič Kupčenko et Aleksandr Vasil’evič Lavrova (dir.), avec la participation de Roza Pavlovna Hrulovoj, *Sobranie sočinenij*, t. 8, *Pis’ma 1893–1902*, Moscou, Ellis Lak, 2009, p. 404, 453, 464 ; Maksimilian Vološin, « Dnevnik, 15 sentjabrja 1900 » [Journal du 15 septembre 1900], in Vladimir Petrovič Kupčenko et Aleksandr Vasil’evič Lavrova (dir.), avec la participation de Roza Pavlovna Hrulovoj, *Sobranie sočinenij*, t. 7, kn. 2 : *Dnevniki 1891–1932. Avtobiografii, Ankety, Vospominanija*, Moscou, Ellis Lak, 2009, p. 136.

D'après le témoignage de Vološin, même l'un des créateurs de ce complexe commémoratif a ressenti cette « profonde ironie à propos de la “glorieuse victoire russe”<sup>34</sup> ».

En effet, si on change de registre de lecture et que l'on passe des rapports officiels, des histoires « canoniques » et des mémoires de vétérans aux relations plus impartiales des voyageurs, on voit clairement que ce complexe commémoratif transforme les vaincus en vainqueurs :

« [...] Les murs ajoutaient à la sévérité du paysage une note désolée de pays dévasté par quelque lutte sans merci, – écrivent les Français Alcée Durrieux et René Fauvelle. – [...] La forteresse de Gëk-Tépé, déserte et silencieuse, prenait à ces souvenirs une grandeur épique. Les murs, où la brèche est encore visible, sont peu élevés, les fossés sont comblés, car il a fallu enterrer tous les morts ; et dans l'intérieur de la kala, le sol tourmenté se soulève partout en bosse de terre : ce sont les tombes anonymes où dorment les braves qui luttèrent pour la liberté. [...] Et l'admiration ne fait qu'augmenter pour ces Tékés redoutables qui engageaient là la lutte suprême pour l'honneur et la domination<sup>35</sup> ».

Par ailleurs, le discours officiel lui-même comprend sa propre négation. En légitimant la conquête par une « mission civilisatrice » portée par la Russie, il laisse entendre qu'en face des Russes, se trouvaient des « primitifs » nomades, des *khalatniki* (porteurs de robes). La destruction de la forteresse a corroboré cette vision au détriment de celle de la puissance russe. Rabaisser le potentiel militaire des Tékés « retardés », revenait à diminuer symétriquement l'importance de la victoire de Skobelev, qui n'aurait pas affronté un adversaire digne de ce nom, mais plutôt une « bande de sauvages ». Rapidement, le rôle de ces « sauvages » se trouve donc réévalué, ainsi qu'on le lit sous la plume du journaliste Grigori Gradovski : « Les véritables héros dans cette affaire étaient les

---

34. Maksimilian Vološin, « Pis'mo ot 11 dekabnja 1900 A.M. Petrovoj » [Lettre à A.M. Petrova du 11 décembre 1900], in Vladimir Petrovič Kupčenko et Aleksandr Vasil'evič Lavrova (dir.), avec la participation de Roza Pavlovna Hrulevoj, *Sobranie sočinenij*, t. 8, *Pis'ma 1893-1902*, Moscou, Ellis Lak, 2009, p. 453.

35. Alcée Durrieux et René Fauvelle, *Samarkand la bien gardée...*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1901, p. 46, 51.

Tékés qui [...] n'étaient armés que de fusils primitifs, de sabres et de piques en bois [...] <sup>36</sup> ».

Vers 1902 Léon Tolstoï transforme définitivement les « héros de Gëk-Tépé » en assassins lorsqu'il met en avant les massacres impitoyables et inutiles de la population par les soldats auxquels Skobelev a fait donner de l'alcool avant l'attaque <sup>37</sup>.

## Réaction des Tékés et modifications ultérieures

Évidemment, ces aménagements commémoratifs de Gëk-Tépé en un lieu de mémoire sont effectués par les occupants russes sans aucun consentement des Tékés, dont même les tombes n'ont pas été signalées dans le paysage.

En l'absence quasi-totale de sources locales, il est difficile d'entendre les réactions des Tékés face à cette commémoration forcée. Mais, en relisant attentivement les textes russes et européens, il est possible de tracer en pointillé quelques éléments clés.

Aveuglé par ses sentiments de puissance impériale et l'idée de « mission civilisatrice », le voyageur Jarčenko écrit en 1901 que dans le musée

« [...] les habitants locaux expriment beaucoup d'intérêt, de surprise et de joie devant ce qu'ils voient. Cependant, ils se sentent à l'étroit dans le musée et restent à l'entrée – peut-être parce que le portier n'est pas poli avec eux, ce qui est dommage. Il est souhaitable de leur donner un accès complet pour qu'ils puissent regarder autour d'eux, car ils y trouveront beaucoup de matériel informatif et rien qui puisse heurter leur sensibilité <sup>38</sup> ».

Pourquoi, d'après l'auteur de cette notice, les Tékés devraient-ils se sentir satisfaits dans un musée glorifiant leur défaite ? Parce que, d'après

---

36. Grigorij K. Gradovskij, *Mihail Dmitriyevič Skobelev*, Saint-Pétersbourg, Tipografija I.S. Levi, 1884, p. 93-94.

37. Lev Tolstoï, « Po povodu knigi A. I. Eršova "Sevastopol'skie Vospominanija" » [À propos du livre de A.I. Eršov *Souvenirs de Sébastopol*], in Vladimir Grigorevitch Čertkov (dir.), *Lew N. Tolstoï « Protiv voiny »* [Contre la guerre], Christchurch, Izdaniia Svobodnogo Slova, 1902.

38. K. Jarčenko, « Pamjatniki drevnosti v Sredneaziatskikh russkikh vladenijah » [Monuments de l'Antiquité sur les territoires russes en Asie centrale], *Novoe vremja*, 28 août (10 septembre) 1901, n° 9153, p. 8.

Jarčenko, les Russes et les Tékés sont présentés comme des adversaires de niveau égal. Ce point de vue est partagé par Vil'gel'm N. Gartevel'd (probablement le compositeur et ethnographe suédois Wilhelm Hartevel'd, 1859-1927) qui définit le musée comme un « temple à la gloire » des vainqueurs et les vaincus qui se respectent mutuellement pour leur bravoure<sup>39</sup>. Cependant, le chant populaire téké consacré à la prise de Gëk-Tépé, cité par ce voyageur, témoigne d'un traumatisme majeur<sup>40</sup>. Cela confirme le témoignage d'un autre voyageur, le Français Napoléon Ney qui rapporte qu'aux premières notes de la musique militaire russe lors de festivités, les Tékés « se mirent à pousser des hurlements de douleur [...] et] se jetèrent le front à terre en criant et se lamentant »<sup>41</sup>.

Il ne reste qu'à imaginer les sentiments des Tékés quand vers la fin des années 1890, afin d'inverser l'impression négative de l'assaut de Gëk-Tépé auprès des visiteurs occidentaux, Kuropatkin renouvelle le type de spectacle que Skobelev avait déjà organisé quelques semaines à peine après l'assaut, arrangeant sur place une parade rassemblant des militaires russes et une quarantaine de survivants tékés de manière que les voyageurs européens puissent prendre des photographies<sup>42</sup>.

Bien que le paysage de la région de Gëk-Tépé, parsemé de *kalas*, n'ait jamais été un symbole de paix, la conquête russe le transforme de manière radicale. Initialement, chaque étape de l'avancée de l'armée russe s'inscrit dans la terre par le renforcement des systèmes défensifs turkmènes et la construction des structures offensives russes en pleine espace désertique, marquant ainsi des batailles sanglantes. Ensuite,

---

39. Vil'gel'm N. Gartevel'd, *Sredi sypučih peskov i otrublennyh golov: Putevye očerki Turkestana (1913)* [Parmi les sables abondants et les têtes coupées : notes de voyage sur le Turkestan], Moscou, Izd. I.A. Maevskogo, 1914, p. 31.

40. La chanson a été enregistrée par le mulla Annak de l'aul Kiptchak, puis, en 1902, traduite en russe par Aleksander Semënov avec l'aide d'Akhmat-bek Efendi, traducteur du chef du District Transcaspien : Vil'gel'm N. Gartevel'd, *Sredi sypučih peskov i otrublennyh golov: Putevye očerki Turkestana (1913)*, Moscou, Izd. I.A. Maevskogo, 1914, p. 31-33 ; Aleksander Semënov, « Turkmenskaja pesnja pro vzjatje Geok Tepe (zapisana v Ahal Tekinskome oazise, v selenii "Kipčak") » [Le chant turkmène sur la prise de Gëk-Tépé (noté à l'oasis d'Ahal-Téké, au village de Kiptchak)], *Ètnografičeskoe Obozrenie*, n° 4, 1903, p. 125-127.

41. Napoléon Ney (Commandant), *En Asie centrale à la vapeur. La mer Noire, la Crimée, le Caucase, la mer Caspienne, les chemins de fer sibériens et asiatiques, inauguration du chemin de fer transcaspien, l'Asie centrale, Merv, Bokhara, Samarkand. Notes de voyage*, préface de Pierre Véron, Paris, Garnier frères, 1888, p. 322-323.

42. John Thomas Woolrych Perowne, *Russian Hosts and English Guests in Central Asia*, Londres, Scientific Press, 1898, p. 48-51, 53.

ces bouleversements, enregistrés dans de nombreuses documentations officielles russes, aussi bien littéraires que cartographiques ou artistiques, se figent progressivement au niveau symbolique et mémoriel officiel, en tentant d'orienter les relations des êtres humains aux anciens champs militaires selon les nouvelles versions de l'histoire, forgées par les vainqueurs. La transformation, au bout de vingt ans, d'un lieu de bataille en un lieu de mémoire et de commémoration montre clairement le processus de changement de la position des Russes en Asie centrale, puisqu'ils ne se préoccupent plus de l'élargissement de leur empire, mais commencent à organiser leur nouvelle colonie selon les règles de la modernité européenne, en imposant, par exemple, de nouveaux circuits et des moyens de transport. La reconstruction des paysages à tous les niveaux, au nom du « progrès » et de la « modernisation », devient la norme.

Mais la forteresse de Gëk-Tépé, qui est en réalité un immense charnier, maudit par les survivants, reste inhabitée. Il n'est plus possible, ni du point de vue économique, ni du point de vue de la gestion des ressources humaines, d'insuffler de la vie dans ce site, même s'il est désormais bien desservi par le chemin de fer. Sa réputation de terre la plus fertile de la région reste définitivement dans le passé. Sa transformation en complexe mémoriel est en effet le seul scénario possible pour ce site qui sert en quelque sorte de carte de visite du « progrès russe en Asie » en montrant la « pacification des sauvages » pour les voyageurs qui entrent au Turkestan depuis le Caucase.

Cependant, très médiatisé au moment du siège, l'événement tombe dans l'oubli durant l'époque soviétique, qui impose une autre politique de mémoire. À partir des années 1940, la conquête de l'Asie centrale est présentée comme une « adhésion amicale ». Les historiens n'ont plus la possibilité de la voir autrement, ni de proposer une autre muséification du site, voire même de protéger le musée existant dont la collection a été dispersée en 1918 sans qu'il en reste la moindre trace. L'ancienne forteresse accueille désormais des agriculteurs qui y cultivent la vigne sans se soucier de la pollution ayant résulté de la bataille d'autrefois, et des archéologues qui, sous la direction de Viktor Pilipko, découvrent un site de l'époque parthe en août-octobre 1967. Les murs de l'ancienne forteresse tombent de plus en plus en ruines, contribuant à estomper – au moins visuellement – les souvenirs traumatisants et à réduire à néant l'histoire de résistance de la forteresse. Aucune évocation de la bataille n'est autorisée au niveau littéraire, théâtral ou cinématographique.

Après la chute de l'Union soviétique, le Turkménistan hérite ainsi de deux récits coloniaux contradictoires : celui de la conquête justifié par la mission civilisatrice de l'Empire russe et celui, soviétique, de l'« amitié des peuples ». Renvoyant ces récits dos-à-dos, le pouvoir officiel du Turkménistan indépendant choisit, quant à lui, de faire de cet événement un des points-clés de son histoire contemporaine, transformant cette défaite en un moment ayant marqué la naissance de la nation. En effet, la dé-soviétisation passe par l'adhésion à de nouvelles valeurs à l'aune desquelles l'identité collective se construit bien davantage sur des histoires victimaires que sur des conquêtes. Pour inscrire cette page tragique dans la mémoire collective du peuple turkmène, le premier président Saparmurat Nijazov institue la date de la prise de Gök-Tépé en journée de commémoration de toutes les victimes des régimes russe et soviétique. Afin de souligner l'importance de l'événement et de donner un contenu matériel à ces démarches commémoratives, une partie du mur en face de la nouvelle gare a été reconstruite. Ce rehaussement, qui ne tient pas compte de son aspect d'origine, redonne à la ruine une certaine magnificence, mais non sans raviver la trace du regard colonial : c'est en effet toujours vers la gare qu'est orienté le paysage de Gök-Tépé, comme s'il s'agissait d'offrir une fois de plus un spectacle aux voyageurs. En 1995, ce paysage est profondément modifié par la construction d'une mosquée commémorative. Elle se dresse face à la montagne avec ses quatre minarets, en mémoire des défenseurs de la forteresse. En 2009, un nouveau musée est érigé sur le site. Ce dernier raconte l'histoire de la forteresse selon le roman national du Turkménistan indépendant, en mêlant des objets archéologiques et ethnographiques à des armes d'époque sur fond d'un tableau panoramique reconstituant la bataille, qui n'est pas non plus sans rappeler les peintures de l'époque tsariste.

Par ailleurs, un gigantesque complexe mémoriel est érigé en 2014 à 45 km au sud-est de Gök-Tépé, près d'Achkhabad, commémorant à la fois les victimes de la conquête coloniale, les héros de la Seconde Guerre mondiale, les victimes des répressions staliniennes et celles du séisme qui a dévasté Achhabad en 1948. Les images tirées des publications russes glorifiant la victoire de Skobelev sont reprises dans l'exposition pour illustrer la défaite des Tékés. Le gigantesque panorama reproduit fidèlement des éléments des travaux de Roubaud et de Karazin.

## Conclusion

Le paysage de Gëk-Tépé, anciennement une oasis jalonnée de fortifications, a été remodelé d'abord pour assurer la défense face à la pression militaire russe, puis ravagé par les explosions pratiquées au cours de la bataille et la présence massive de restes humains et animaux. Il a subi ensuite de nouvelles destructions opérées par les vainqueurs, puis une reconstruction partielle et hasardeuse visant à faire du site une attraction touristique. Depuis l'indépendance du Turkménistan, cet espace est le point de référence d'un nouveau récit national qui fluctue au gré des besoins idéologiques du moment et sert davantage le culte de la personnalité des présidents successifs que la reconstruction historique. Force est de constater que la postérité mémorielle de Gëk-Tépé n'a pas permis, pour le moment, de procéder à une révision substantielle des procédés de mise en visibilité du passé. Le paysage reconquis et renationalisé recycle les stéréotypes coloniaux qui avaient présidé à sa destruction. Les nouvelles interprétations commémoratives, bien que cherchant à véhiculer le point de vue des vaincus, ne sont pas exemptes de manipulations induisant, dans un autre registre, des ambiguïtés déjà présentes à l'époque : ainsi, ce paysage, malgré sa puissance évocatrice, risque de demeurer silencieux, puisque dans les fossés de Gëk-Tépé les tombes communes des victimes tékés tout comme leurs dispositifs sur le terrain pendant le siège, restent jusqu'à l'heure actuelle invisibles.

## Bibliographie

E. N. Aleksandrova, « Geok-Tepe », *Rodnik. Illjustrirovannyj žurnal*, octobre 1882, p. 329-337.

Adol'f Feliksovič Arciševskij, *K pervoj godovščine smerti geroja-voždja. Mihail Dmitrievič Skobelev v Ahalteke. 1880-1881. Očerk i ego pis'ma. Ottiski iz istoričeskogo žurnala « Russkaja starina », izd. 1883 g., t. XXXVIII, mai*, Moscou, Tipografija V.S. Balaševa, 1883.

Georgij Azotov, « Vospominanija ob èkspedicii v Ahal-Teke 1879-1881 gg. », *Razvedčik. Žurnal voennyj i literaturnyj*, n°166, 14 décembre 1893, p. 1019-1021.

- Fëdor Dostoevskij, « Dnevnik Pisatelja III. Geok-Tepe – Čto takoe dlja nas Azija? », *Polnoe Sobranie Sočinenij*, Saint-Pétersbourg, Tip. A.F. Marksa, 1896, vol. 21, p. 513–523.
- Alcée Durrieux et René Fauvelle, *Samarkand la bien gardée...*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1901.
- Dmitrij I. Èvarnickij, *Putevoditel' po Srednej Azii ot Baku do Taškenta v arheologičeskom i istoričeskom otnošenijah*, Tachkent, Tipografija naslednikov I. Lahtina, 1893.
- Konstantin M. Fëdorov, *Zakaspijskaja oblast'*, Achkhabad, K. M. Fëdorov, 1901.
- Vil'gel'm N. Gartvel'd, *Sredi sypučih peskov i otrublennyh golov: Putevyje očerki Turkestana (1913)*, Moscou, Izd. I.A. Maevskogo, Tip. T-va A.I. Mamontova, 1914.
- Oskar F. Gejfel'der, « Vospominanija vrača o M.D. Skobeleva, 1880–1881 gg. », *Russkaja starina, ežemesjačnoe istoričeskoe izdanie*, god 23, juillet 1892, p. 181–215.
- Ata Gowşudow, *Perman*, Achkhabad, “Türkmenistan” neşirýaty, 1989.
- Grigorij K. Gradovskij, *Mihail Dmitrievič Skobelev*, Saint-Pétersbourg, Tipografija I.S. Levi, 1884.
- Nikolaj I. Grodekov, *Vojna v Turkmenii. Pohod Skobeleva v 1880–1881 gg.*, t. 3, Saint-Pétersbourg, Tipografija V.S. Balaševa, 1883.
- Nikolaj I. Grodekov, *Vojna v Turkmenii. Pohod Skobeleva v 1880–1881 gg.*, t. 4, Saint-Pétersbourg, Tipografija V.S. Balaševa, 1884.
- Viviane Huys, « De l'autonomie du paysage », *Paysage et iconographie. Actes du 135<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Paysages »*, Neuchâtel, 2010, p. 41–54.
- K. Jarčenko, « Pamjatniki drevnosti v Sredneaziatskih russkih vladenijah », *Novoe vremja*, n° 9153, 28 août (10 septembre) 1901, p. 8.
- Aleksej N. Kuropatkin, *Zavoevanie Turkmenii (Pohod v Ahel-teke v 1880–1881 gg.) s očerkom voennyh dejstvij v Srednej Azii s 1839 po 1876 g.*, Saint-Pétersbourg, Izd. V. Berezovskij, 1899.
- Nikolaj Latkin, « Očerk I. Zakaspijskaja Oblast' », in Petr P. Semenov (dir.), *Živopisnaja Rossija: Otečestvo naše v ego zemel'nom, istoričeskom, plemennom, èkonomičeskom i bytovom značenii*, t. 10 : *Russkaja Srednjaja Azija*, Saint-Pétersbourg, Moscou, Izdanie tovariščestva M.O. Vol'f, 1885.

Aleksej Maslov, *Zavoevanie Ahal-teke. Očerki iz poslednej èkspedicii Skobeleva (1880-1881)*, Saint-Pétersbourg, Izdanie A.S. Suvorina, 1882.

Alexander Morrison, « Commemorating the Russian Conquest of Central Asia », in Elena Paskaleva et Gabrielle van den Berg (dir.), *Memory and Commemoration Across Central Asia. Texts, Traditions and Practices, 10th-21st Centuries*, Leiden Studies in Islam and Society, Volume 17, Leyde, Brill, 2023, p. 242-286.

Henri Moser, *Le pays des Turcomans*, Paris, Plon, 1899.

Napoléon Ney, *En Asie centrale à la vapeur. La mer Noire, la Crimée, le Caucase, la mer Caspienne, les chemins de fer sibériens et asiatiques, inauguration du chemin de fer transcasprien, l'Asie centrale, Merv, Bokhara, Samarkand. Notes de voyage*, préface de Pierre Véron, Paris, Garnier frères, 1888.

Ron Sela, « Invoking the Russian conquest of Khiva and the massacre of the Yomut Turkmens : the choices of a central Asian historian », *Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft [Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie]*, vol. 60, 2006, p. 459-477.

Aleksander Semënov, « Turkmenskaja pesnja pro vzjatie Geok Tepe (zapisana v Ahal Tekinskom oazise, v selenii "Kipčak") », *Ètnografičeskoe Obozrenie*, n° 4, 1903, p. 125-127.

Nikolaj N. Spolatbog, *Pokorenie Ahal-Teke. Iz zapisok polkovnika Spolatboga*, Tiflis, s/o, 1884.

E. Anthony Swift, *Popular Theater and Society in Tsarist Russia*, Berkeley, University of California Press, 2002.

Mihaïl A. Terent'ev, *Istorija zavoevanija Srednej Azii s kartami i planami*, t. 3, Saint-Pétersbourg, Tipografija V.V. Komarova, 1906.

Lev Tolstoj, « Po povodu knigi A. I. Eršova "Sevastopol'skie Vospominanija" », in Vladimir Grigorevitch Chertkov (dir.), *Lew N. Tolstoj « Protiv voiny »*, Christchurch, Izdaniia Svobodnogo Slova, 1902.

Maksimilian Vološin, Vladimir Petrovič Kupčenko et Aleksandr Vasil'evič Lavrova (dir.), avec la participation de Roza Pavlovna Hrulevoj, *Sobranie sočinenij*, t. 7, kn. 2 : *Dnevniki 1891-1932. Avtobiografii, Ankety, Vospominanija*, Moscou, Ellis Lak, 2009.

Maksimilian Vološin, Vladimir Petrovič Kupčenko et Aleksandr Vasil'evič Lavrova (dir.), avec la participation de Roza Pavlovna Hrulevoj, *Sobranie sočinenij*, t. 8 : *Pis'ma 1893-1902*, Moscou, Ellis Lak, 2009.

John Thomas Woolrych Perowne, *Russian Hosts and English Guests in Central Asia*, Londres, Scientific Press, 1898.

Žitkov, « Tekinsko-persidskie ukreplenija (5 dekabnja 1882 goda) », *Inženernyj žurnal*, n° 5, 1883, p. 39-44.



## La forêt de Białowieża : conflits et confluences



La forêt de Białowieża.  
Archives nationales

**Małgorzata Litwinowicz**

Professeure

Institut de culture polonaise, Université de Varsovie

<https://ikp.uw.edu.pl/bio/dr-malgorzata-litwinowicz-drozdziel/>

L'article est consacré à Białowieża (forêt et village du nord-est de la Pologne) en tant que palimpseste de l'histoire. L'étude de ce cas permet de saisir de nombreux conflits caractéristiques non seulement de la localité, mais aussi de la sphère symbolique plus large, des pratiques et de l'imaginaire sociaux. La forêt de Białowieża est un « trésor naturel national » autour duquel se construisent des discours sur la conservation de la nature et sur l'identité nationale. Par sa position frontalière entre la Pologne et le Bélarus, ce territoire, tout comme les langues que l'on y parle, les identités culturelles et religieuses qu'on y revendique, résistent à des définitions et démarcations simplistes. L'article se propose de visiter ces imbrications symboliques à travers l'histoire du paysage et de ses habitants, y compris non-humains, en l'occurrence les bisons.

**Mots clés :** Bélarus, Environnement, Europe centrale et orientale, Histoire culturelle, Mémoire, Migration, Nature, Pologne

Le signifiant « Białowieża » est un catalyseur de prises de position sur deux questions, environnementale et migratoire, intrinsèquement liées entre elles

**É**crire sur la forêt de Białowieża, c'est tenter d'observer des constantes, des invariants qui semblent s'y maintenir à travers le temps. C'est, aussi, vouloir se saisir de données sans cesse nouvelles. Quel que soit le périmètre temporel choisi – un siècle, les dernières années ou les dernières semaines – la situation évolue comme dans un kaléidoscope. Ces variations peuvent sembler soumises à des récurrences, comme si les axes des différents conflits avaient été fixés une fois pour toutes sur ce territoire, bien que les personnages et les costumes varient. Ce qui conduirait à voir Białowieża et la frontière orientale comme un espace exotique, une sorte d'hétérotopie (et donc, d'hétérochronie) prise dans une boucle temporelle où les événements se répéteraient en s'amplifiant. Or, l'étude de Białowieża ne relève pas seulement d'une histoire régionale. Les imbrications complexes, caractéristiques de cet espace, entre le familier et l'étranger, le local et le national, les hommes et les animaux, le pouvoir et l'autodétermination, les institutions scientifiques et ce que nous appelons le savoir vernaculaire, le discours de la protection de la nature vierge et celui de son exploitation, révèlent des conflits de modernisation que l'on retrouve également à l'échelle nationale, voire, plus largement encore, à travers toute l'Europe centrale et orientale.

Białowieża est un village du nord-est de la Pologne, c'est aussi le nom de la dernière forêt vierge d'Europe, située à la frontière entre la Pologne et le Bélarus, d'une superficie totale de 141 885 ha (voir l'image 1 ci-dessous).

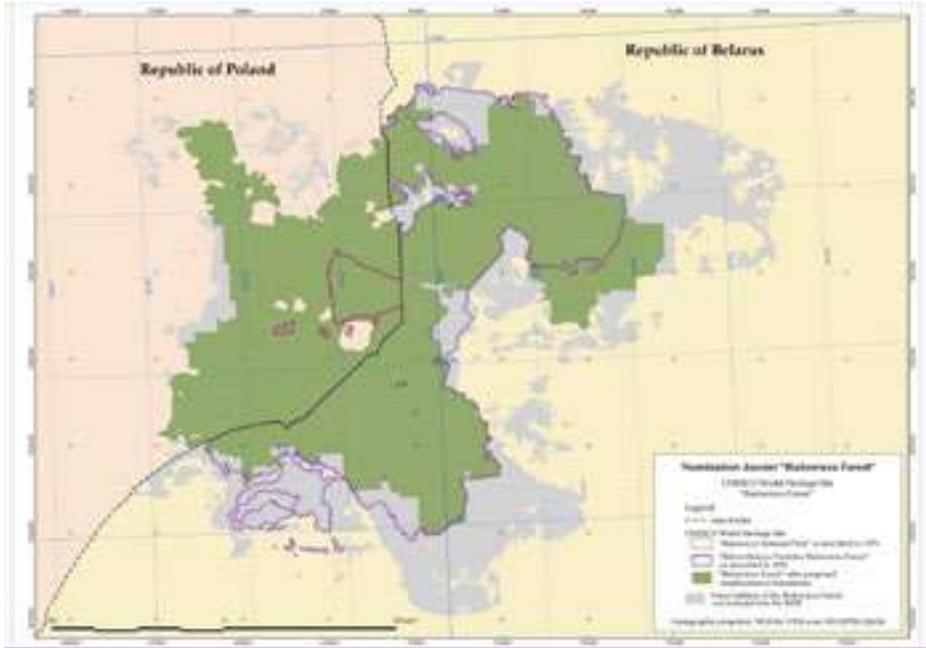


Image 1. Plan de Białowieża.

Une partie de cette forêt classée « patrimoine mondial de l'Unesco » est protégée : elle appartient au parc national de Białowieża, au sein duquel il existe différentes « échelles d'accessibilité », depuis les zones ouvertes aux touristes et gérées par les Forêts d'État (*Gospodarka leśna*) jusqu'aux réserves intégrales totalement fermées aux visiteurs.

Le signifiant « Białowieża » est lié à la mémoire (ou l'oubli) de plusieurs strates historiques et événements ayant affecté la région : l'exode (*bieżeństwo*), c'est-à-dire la migration brutale et de grande ampleur, provoquée par la stratégie de guerre russe en 1915 ; l'histoire de la communauté juive de Białowieża et des villages voisins, dont il ne restait après la Shoah que quelques survivants ; l'activité de ceux que l'on appelle les « soldats maudits », partisans anticommunistes actifs après la Seconde Guerre mondiale, dont certains étaient célèbres non seulement pour leur opposition au régime communiste, mais aussi pour des massacres perpétrés sur des villageois biélorusses.

Tous ces événements ont laissé des traces sur l'environnement. Au cours des deux guerres mondiales, la forêt a fait l'objet d'une exploitation effrénée. Entre 1915 et 1918, sous l'administration militaire allemande, plus de 6,5 hectares ont été abattus, des scieries et des usines de traitement du bois ont apparu dans les villages environnants. Par la

suite, des lignes de chemin de fer et une traction hippomobile ont été tracées à travers la forêt pour transporter la matière première. La forêt originelle était ainsi devenue une simple « ressource ». Les années de l'entre-deux-guerres ont vu cependant émerger un débat sur sa valeur culturelle et environnementale (comme je l'expliquerai plus loin<sup>1</sup>).

On sait que pendant la Seconde Guerre mondiale, les occupations soviétique et allemande ont entraîné un abattage massif d'arbres. Il reste également de cette période de nombreuses traces humaines, plus ou moins pérennes : tranchées, vestiges de cachettes, abris, cratères de bombes, ruines de villages brûlés, sites d'exécution et matériel militaire dispersé dans la forêt, douilles de cartouches et munitions inutilisées, restes humains<sup>2</sup>. Les deux guerres du XX<sup>e</sup> siècle ont eu impact durable sur l'environnement dans de nombreuses régions d'Europe ; la forêt de Białowieża semble toutefois être un espace où l'histoire environnementale et l'histoire sociale forment une trame particulièrement dense.

On privilégiera deux pistes pour aborder le paysage de Białowieża : d'une part, le rôle qu'il joue dans la création d'une identité nationale, d'autre part, les relations entre les communautés locales et les politiques publiques de gestion de la forêt.

## Vues de l'identité polonaise, paysages nationaux

Au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (et plus particulièrement pendant l'entre-deux-guerres, après la création de la Pologne indépendante), les Polonais ont déployé des efforts constants pour produire des représentations de l'identité nationale, c'est-à-dire un certain code visuel socialement lisible. Celles-ci privilégiaient les éléments remarquables du patrimoine culturel, tels que manoirs, palais et églises, (au détriment de l'habitat urbain ou rural ordinaire), mais aussi des images de la nature : forêts, rivières, montagnes et collines (la mer n'est apparue dans l'imaginaire national qu'au XX<sup>e</sup> siècle), certains arbres individués ou rochers anciens

---

1. Edward Więcko, « Gospodarka w Puszczy Białowieskiej między pierwszą i drugą wojną światową » [Gestion de la forêt de Białowieża entre les deux guerres mondiales], *Sylvan*, n° 2, 1980, p. 55-65.

2. Anna Wilk *et al.*, « Użytkowanie i ochrona Puszczy Białowieskiej w okresie II wojny światowej w świetle wybranych źródeł historycznych, kartograficznych i archeologicznych » [Utilisation et protection de la forêt de Białowieża pendant la Seconde Guerre mondiale à la lumière d'une sélection de sources historiques, cartographiques et archéologiques], *Przegląd Geograficzny*, n° 93, 2021, p. 445-462.

et monumentaux, qui ont acquis le statut de « monument naturel », et des espèces animales qui, pour des raisons pas toujours claires, ont été considérées comme « particulièrement polonaises ».

L'apparition tardive de la mer dans l'imaginaire polonais s'explique par des circonstances historiques : la disparition progressive des liens économiques et symboliques avec la Baltique à la fin de la Première République ainsi que les partitions qui ont privé la Pologne de tout accès à la mer entre 1795 et 1918.

L'idée de protection institutionnelle de la nature, de création de parcs et de réserves accessibles au grand public, considérés comme un bien commun et interdits à l'exploitation (économique, mais aussi touristique), est née aux États-Unis, où les travaux de Ferdinand Hayden, John Muir et Aldo Leopold<sup>3</sup> ont joué un rôle particulièrement important. Sur le sol polonais, ces idées ont donné lieu à des projets de protection de la « nature indigène » développés dans certaines localités. La délimitation précise des « lignes d'influence » des chercheurs et des créateurs de parcs nationaux américains sur les naturalistes polonais, ainsi que sur le mouvement de préservation de la nature dans son ensemble, pourrait faire l'objet d'une étude spécifique. On se contentera de dire que la création de parcs nationaux fait partie des projets mis en œuvre sous la Seconde République polonaise, un État confronté à un grand nombre de crises internes et externes. Deux sites ont ainsi été aménagés : les Piénines et Białowieża. Des plans étaient prêts également pour les Tatras, mais finalement une seule réserve a pu y être créée avant la Seconde Guerre mondiale.

Les naturalistes polonais se sont également inspirés des idées de penseurs européens, au premier chef Humboldt et son approche de la terre comme d'un organisme vivant, révolutionnaire à son époque (et encore aujourd'hui dans une certaine mesure). Les idées de John Ruskin et de William Morris, qui recherchaient un modèle de vie humaine durable, ont également compté. Leur souci d'équilibre anthropocentrique mettait l'accent sur la relation de l'homme avec son environnement immédiat, ses formes, sa matérialité. La figure de Hugo Conwentz (1855-1922),

---

3. John Muir, *Our National Parks*, 1901, disponible sur : [https://vault.sierraclub.org/john\\_muir\\_exhibit/writings/our\\_national\\_parks/chapter\\_1.aspx](https://vault.sierraclub.org/john_muir_exhibit/writings/our_national_parks/chapter_1.aspx) (dernière consultation le 2 décembre 2024) ; Ferdinand Hayden, *The Great West. Its Attractions and Resources*, Bloomington, C.R. Brodix, 1880 ; Aldo Leopold, *A Sand County Almanac*, Oxford, Oxford University Press, 1949.

dont les travaux ont largement inspiré les projets de préservation institutionnelle de la nature en Europe<sup>4</sup>, a joui d'une grande reconnaissance en Pologne. Né près de Gdańsk, Conwentz, botaniste et paléobotaniste, est considéré comme le créateur du terme « monument naturel » et a contribué à la création du premier bureau de préservation de la nature, ouvert à Gdańsk. Après avoir visité Białowieża en 1916, Conwentz a lutté pour mettre fin à l'exploitation d'une partie de la zone forestière ; l'un des plus vieux chênes de la forêt actuelle porte son nom et en 2013, une pierre commémorative a été érigée en son souvenir<sup>5</sup>. Le naturaliste allemand correspondait avec l'un des pionniers de la botanique et de la paléobotanique polonaises, Marian Raciborski, dont un des élèves, Władysław Szafer, compte, avec Adam Wodziczko et Józef Paczoski – vulgarisateurs militants de la protection de la nature –, parmi les naturalistes les plus en vue dans la Seconde République de Pologne. Les naturalistes polonais ont participé aux travaux des Congrès internationaux sur la préservation de la nature, qui se sont tenus à Paris en 1923 et en 1931, consacrés entre autres à la réimplantation des bisons en Europe<sup>6</sup>.

Le premier directeur du parc national de Białowieża fut Józef Paczoski, professeur de botanique de Poznań, fondateur de la phytosociologie, qui avait déjà occupé le poste de directeur scientifique de la réserve de Białowieża. En 1928, il fut licencié à la suite d'une inspection des Forêts d'État qui a constaté des dégâts causés par le bostryche. À la même époque (1924-1929), en vertu d'une concession accordée par les Forêts d'État, la société britannique The Century European Timber Corporation procédait à des coupes régulières de la précieuse forêt. Pour la seule année 1928, elles représentaient un demi-million de m<sup>3</sup>. La société

---

4. Voir notamment Adam Wodziczko, « Nauko-organizacyjne zagadnienia ochrony przyrody w Polsce » [La préservation de la nature en Pologne : enjeux scientifiques et organisationnels], *Kosmos. Pismo Polskiego Towarzystwa Przyrodników im. Kopernika*, Volume I, 1935, p. 25-39.

5. Andrzej Januszajtis, « History of Science in Gdańsk », part III, *Task Quarterly*, vol 25, n° 1, 2021, p. 109-110 ; Alicja Zemanek, « Mistrz i uczeń – Marian Raciborski (1863-1917) i Władysław Szafer (1886-1970) – współtwórcy ochrony przyrody w Polsce » [Maître et élève – Marian Raciborski (1863-1917) et Władysław Szafer (1886-1970) – cofondateurs de la préservation de la nature en Pologne], *Roczniki Bieszczadzkie*, n° 27, 2019, p. 127-150.

6. Piotr Daszkiewicz et Tomasz Samojlik, « Żubry czy żubrobizony? Polemika na temat akcji ratowania żubrów podczas II Międzynarodowego Kongresu Ochrony Przyrody w 1931 roku w Paryżu » [Polémique au sujet de la réimplantation des bisons lors du IIe Congrès International sur la Protection de la Nature à Paris], *Kwartalnik Historii Nauki i Techniki*, n° 50, 2005, p. 167-176.

était autorisée à traiter Białowieża comme une « forêt commerciale », c'est-à-dire n'ayant aucune valeur environnementale (sans parler de la valeur culturelle) significative<sup>7</sup>.

Ainsi, les décideurs de l'État polonais de l'entre-deux-guerres ont poursuivi le brigandage perpétré à Białowieża par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale.

La création de parc nationaux a suscité de nombreuses tensions caractéristiques des transformations modernisatrices, qui se sont exprimées dans des discours – manifestes, débats dans la presse, programmes politiques – ou des pratiques – résistances physiques ou « passives » de groupes sociaux éloignés des cercles du pouvoir et des élites. Le XX<sup>e</sup> siècle a ainsi connu des révoltes de travailleurs forestiers qui s'opposaient alors aux conditions de travail déplorables, à l'absence de normes de sécurité et aux bas salaires<sup>8</sup>. Outre ces « indigènes », liés à la nature sauvage par leur travail et leur mode de vie, de multiples acteurs interviennent dans l'histoire de la forêt et les mouvements sociaux qui la traversent : chercheurs, savants amateurs, exploitants, mais aussi des institutions de recherche et publiques.

Les nouvelles conceptions de la conservation de la nature ont suscité des débats : un parc national doit-il être une zone fermée, un système que l'homme s'appliquerait à protéger de lui-même ? Telle était l'idée de John Muir qui, dans l'introduction à son ouvrage<sup>9</sup>, préconisait de préserver la nature de toute ingérence humaine, notamment du tourisme et d'autres formes de pression anthropocène. Pour d'autres, au contraire, la nature indigène devait être accessible, la connaissance et la relation affective avec elle se construisant par le contact direct. L'utilisation d'expressions telles que « forêt précieuse » ou « écosystème précieux », que l'on rencontre dans le discours scientifique comme dans les langages vernaculaires, rappelle le concept de « nature bon marché » de Jason Moore<sup>10</sup> ou la notion de « ressource » telle que théorisée par

---

7. <https://www.facebook.com/dlapuszczy> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

8. Sur ces protestations, voir, entre autres, Anna Kamińska, *Białowieża szeptem. Historie z Puszczy Białowieskiej* [Białowieża en murmures. Histoires de la forêt de Białowieża], Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 2017.

9. John Muir, *Our National Parks*, 1901, disponible sur : [https://vault.sierraclub.org/john\\_muir\\_exhibit/writings/our\\_national\\_parks/chapter\\_1.aspx](https://vault.sierraclub.org/john_muir_exhibit/writings/our_national_parks/chapter_1.aspx) (dernière consultation le 2 décembre 2024).

10. Jason Moore (dir.), *Anthropocene or Capitalocene ? Nature, History and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press, 2016.

Vaclav Smil, à savoir, un arrière-fond des changements culturels<sup>11</sup>. Ces termes pouvaient signifier que cette forêt est inviolable ou, à l'inverse, qu'elle peut être traitée comme une ressource de matières premières, importante dans l'économie locale – par exemple, en fournissant du combustible, des produits du sous-bois (baies, champignons) ou des matériaux de construction – et dans l'économie nationale. Ce fut le cas, par exemple, dans l'entre-deux-guerres, lorsque la forêt de Białowieża permit de soutenir le budget d'un pays affecté par la Première Guerre mondiale et dépourvu de structures d'innovation. Le statut des habitants humains de ces écosystèmes uniques a également suscité des controverses. Devaient-ils être considérés comme un « élément culturel du paysage naturel », c'est-à-dire une communauté contrainte à figer son mode de vie sous une forme aussi archaïque et « naturelle » que possible, selon un modèle emprunté aux expositions universelles ou aux musées ethnographiques en plein air ? Ou bien, constituaient-ils une communauté en cours de mutation civilisationnelle impliquant non seulement des pratiques quotidiennes, mais aussi des modifications significatives d'infrastructures ? Pouvaient-ils les définir comme des « travailleurs du lieu » ? Et si oui, étaient-ils des gardiens d'une nature vierge ou des employés mal payés d'une grande entreprise, chargés d'abattre des arbres (comme ce fut le cas dans la forêt de Białowieża pendant l'entre-deux-guerres et après la Seconde Guerre mondiale) ?

Les pratiques locales s'adossent à des réseaux d'exploitation globale, eux-mêmes en rapport avec divers courants de construction de l'identité nationale : dans cette optique, la forêt millénaire de Białowieża connut une romantisation à travers diverses significations et histoires censées matérialiser de manière non verbale l'esprit de la Pologne, son caractère organique et sa vitalité biologique.

## Le bison : un symbole polonais

Pour comprendre le lien entre l'évolution des parcs nationaux et la construction identitaire polonaise, processus multi-vectorel, polyphonique et disharmonieux, on s'intéressera, notamment, aux bisons de Białowieża, animaux symboliques dont l'histoire se confond avec celle de la forêt elle-même.

---

11. Vaclav Smil, *Energy and Civilization. A History*, Cambridge, MIT Press, 2018.

Dans les années 1930, le bison apparaît sur de nombreuses cartes postales et gravures (également destinées à un public étranger) faisant la promotion de Białowieża.



Image 2. Carte postale/brochure destinée à l'exportation.

Ce récit visuel populaire lui confère le statut d'animal éternel, représentant une force inviolable et primordiale. Sa silhouette en témoigne, comme nous pouvons le voir dans ces vers de Mikołaj Hussowski/Hussowczyk écrits au XVI<sup>e</sup> siècle :

« La créature la plus sauvage de toutes naît dans les forêts de Lituanie,

Et son corps est si énorme

Que lorsque sa tête, mourante, finit par s'incliner,

Trois paysans peuvent s'asseoir parmi ses cornes.

[...] La barbe se dresse et pend sa terrible crinière,

Ses yeux enflammés sèment une colère stridente ».

Dans *Landscape and Memory*, Simon Schama commente l'œuvre de Hussowski en citant des récits de souverains lituaniens : le prince Vytautas, qui aurait maîtrisé un jeune bison à mains nues, ou Sigismond Auguste, qui aurait fait exécuter un criminel en le faisant mettre en pièces par un animal enragé.

« Dans la tradition polonaise du bison créée par Hussowski (et dans les nombreux récits qui ont suivi au cours du siècle suivant, comme celui de Ritter Sigismund von Herbenstein, l'ambassadeur d'Autriche en Moscovie), l'animal était dépeint comme une relique miraculeuse d'un passé présocial, voire préhistorique – un monde tribal, arboricole, de chasseurs et de cueilleurs, à la fois effrayant et fascinant. Le bison est devenu un talisman de survie. La vigueur martiale de la nation devait perdurer tant que l'animal et son habitat forestier subsisteraient.<sup>12</sup> »

12. Simon Schama, *Landscape and Memory*, New York, Vintage books, 1996, p. 41.

Sous la Première République, le droit de chasser le bison était accordé exclusivement aux représentants des couches sociales les plus élevées, rois et magnats. Cet usage symbolique de l'espèce dont la patrie sur les terres polono-lituanienne était la forêt de Białowieża, s'est maintenu pendant des siècles, y compris pendant les partitions de la Pologne : un pavillon de chasse a été bâti dans le village de Białowieża, desservi par un tronçon de ligne de chemin de fer construit à dessein, et un fragment de la forêt aménagé en un terrain de chasse privé, d'abord pour le tsar Alexandre III (qui n'en a profité qu'une fois), puis pour Nicolas II (qui, à en croire plusieurs guides ainsi que le site web du restaurant toujours en fonctionnement à l'intérieur du palais en bois, s'est rendu à Białowieża « jusqu'à six fois »<sup>13</sup>).

La Première Guerre mondiale a entraîné un changement radical : tous les bisons qui vivaient dans cette forêt vierge ont été tués, victimes du braconnage ou proie des soldats, maraudeurs et habitants locaux en quête de nourriture. Au moment où la Pologne a retrouvé son indépendance, ou plutôt où un nouvel État polonais fut créé, il n'en restait plus un seul représentant à Białowieża.

Cette extinction était due à la défaite de l'armée allemande à l'ouest et la désintégration, à l'est, de l'armée russe dont les maraudeurs faisaient concurrence aux braconniers locaux. Herman Knothe, qui avait visité Białowieża en 1919 en tant que délégué du ministère des travaux publics de la première administration territoriale polonaise, trouva l'état général de la forêt et de ses habitants déplorable. L'hiver 1918-1919 avait été rude, la famine avait poussé les gens à se nourrir de racines et de viande de gibier, dont celle de bison. Cette « consommation de bison » par des paysans parlant le biélorusse, dont certains anciens serfs, a été perçue comme une transgression de l'ordre social : il ne s'agissait plus de « chasse » mais de braconnage, voire d'une usurpation des privilèges de la noblesse, d'un attentat aux principes étatiques et nationaux, la propriété du seigneur étant autrefois assimilée à celle nationale<sup>14</sup>.

---

13. <http://www.carska.pl/language/en/history.html> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

14. Sur les traditions et règles de la chasse, voir Tomasz Samojlik, Piotr Daszkiewicz et Aurika Ričkienė, *Primeval Beast, Primeval Forest: Perception of European Bison and Białowieża Primeval Forest in the 18th-early 20th Century*, Białowieża, Mammal Research Institute, Academie des Sciences de Pologne, 2022, p. 79-80. « Le droit de chasse est réservé aux personnes qui possèdent au moins 150 morgs de terres [mesure de surface, 1 morg = 56 ares] dans une même zone », lit-on dans le Règlement de la chasse des gouvernorats du Royaume de Pologne de 1876. URL : <https://www.wbc.poznan.pl/>

On trouve une illustration poignante de cette réalité dans le roman *Les Paysans* de Władysław Reymont (prix Nobel 1924). L'un des personnages, l'ouvrier agricole Kuba, tue un chevreuil, et, défini comme « braconnier » et non « chasseur » par la loi, se fait tirer dessus par le garde-chasse. Conscient de son « crime », il ne cherche pas à se faire soigner et finit par s'amputer la jambe de sa propre main, mourant des suites de cette « opération chirurgicale ».

Après la fin de la guerre, la décision est prise de réintroduire des bisons sur les terres polonaises. L'idée avait germé en Allemagne, comme en témoigne un décret datant de 1915 : « La forêt de Białowieża est une forêt connue du monde entier, qui, en plus d'un grand nombre d'autres animaux, abrite des bisons, les seuls conservés ici de toute l'Europe. Bien qu'il s'agisse d'un pays ennemi, nous voulons préserver ces bisons en tant que monument naturel unique pour la postérité<sup>15</sup> ».

En 1929 les premiers bisons arrivent dans la forêt. Au début, le nouveau troupeau se compose principalement d'individus issus de l'élevage du Prince von Pless de Pszczyna. Ils portent – ce qui ajoute du piment à leur histoire identitaire bien complexe – des noms dérivés de *la Tétralogie de l'anneau du Nibelung* de Wagner.

Ainsi débute le programme de réintroduction de l'espèce, avec un succès total au fil du temps.

---

[dlibra/show-content/publication/edition/256523?id=256523](https://dlibra/show-content/publication/edition/256523?id=256523) (dernière consultation le 2 décembre 2024). *Le catéchisme des sujets galiciens* du prêtre Konstanty Leliwa Słotwiński (1832) précise : « Le droit de chasse est réservé aux seigneurs du village » (p. 132). Les paysans ayant enfreint l'interdit encouraient des sanctions sévères : flagellation, emprisonnement, abattage des chiens et jusqu'à la mort si le paysan était pris avec son fusil de chasse.

15. Jan Sztolcman, *Żubr. Jego historia, obyczaje i przyszłość* [Le bison. Son histoire, ses habitudes et son avenir], Varsovie, Nakładem centralnego związku polskich stowarzyszeń lowieckich, 1926. URL : <https://polona.pl/item-view/40513f41-c27f-49db-b637-b86be2ba6e83?page=2> (dernière consultation le 2 décembre 2024).



Image 3. Monument commémorant l'arrivée des premiers bisons après la guerre, le 19 septembre 1929.

À la fin de 2023, 892 bisons ont été recensés, alors que – comme on peut le lire sur le site du parc national de Białowieża – leur nombre optimal est de 350<sup>16</sup>. Rien qu'en 2022, les pertes subies par les agriculteurs à cause d'eux dans la région de Podlachie ont coûté à l'État 3 millions de zloty. Dès lors, les polémiques vont bon train : faut-il réguler la population de ces grands mammifères ? Et si oui, au nom de quoi : du bien-être de cette population elle-même ou des agriculteurs ? Qui doit le faire et comment : par le biais d'une « réinstallation » scientifiquement contrôlée des animaux excédentaires dans d'autres parties de la Pologne ou par un abattage contrôlé ?

Jan Sztolcman, partisan du retour des bisons dans la forêt de Białowieża, souligne dans son étude que cet animal n'a pas d'ennemis naturels et que ses adversaires les plus dangereux sont les braconniers et les guerres<sup>17</sup>. Rappelons que la population de bisons a été également considérablement

16. [https://bpn.com.pl/index.php?option=com\\_content&task=view&id=1525](https://bpn.com.pl/index.php?option=com_content&task=view&id=1525) (dernière consultation le 2 décembre 2024).

17. Jan Sztolcman, *Żubr. Jego historia, obyczaje i przyszłość*, Varsovie, Nakładem centralnego związku polskich stowarzyszen lowieckich, 1926. URL : <https://polona.pl/item-view/40513f41-c27f-49db-b637-b86be2ba6e83?page=2> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

réduite lors de deux insurrections polonaises du XIX<sup>e</sup> siècle, dirigées contre l'occupation russe, en novembre 1830 et en janvier 1863. Il pourrait être intéressant d'aborder ces événements, toujours présentés dans les manuels scolaires comme des manifestations de patriotisme et d'héroïsme, d'un point de vue non humain. Lors de la première, la population de bisons a perdu 115 individus, lors de la seconde, elle a été réduite de moitié (environ 500 animaux).

Des bisons de Białowieża ont été également capturés tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle pour être montrés dans des zoos européens. Par ailleurs, l'extraction du bois, la construction d'usines de potasse et métallurgiques sur d'immenses étendues de forêt ont limité les pâturages naturels de ces animaux. L'exploitation de la forêt s'est paradoxalement développée à grande échelle parallèlement aux efforts déployés pour réintroduire des bisons, dans les mêmes zones et au même moment que la création des réserves de Białowieża (1921) et d'un parc national, finalement approuvée par les autorités nationales en 1932.



Image 4. Deux bisons, profil de Adam Wajrak sur Facebook.

Aujourd'hui encore, les bisons sont au centre de l'attention comme révélateur de crise. Ainsi, en novembre 2023, cette photographie prise à Masiewo, petit village situé dans la forêt de Białowieża, a circulé sur des sites web et réseaux sociaux polonais, accompagné de la légende suivante :

« Entre 7 et 8 heures du matin le dimanche 12 novembre, dans le village de Stare Masiewo, dans le district de Hajnówka en Podlachie, un camion militaire roulant à vive allure a tué un bison qui se tenait sur le bord de la route [...]. Le bison se promenait au bord de la route avec son ami Poradek, un bison de cinq ans<sup>18</sup> ».

Grâce aux travaux des éthologues, de Konrad Lorenz à Eric Baratay<sup>19</sup>, nous savons que les animaux nouent des relations et ont une vie sociale. Ce thème de l'amitié et du deuil d'un compagnon tué n'est donc pas une métaphore. On constate toutefois que le nom donné ici au bison a pour but d'humaniser ces animaux encore davantage.

Il est clair qu'il ne s'agit pas simplement de rapporter un accident. En Pologne, comme dans d'autres pays européens, de nombreux animaux meurent chaque année, percutés par des voitures sans que cela fasse la une des journaux, même lorsqu'ils sont assez grands pour provoquer un accident mortel : c'est le cas de cerfs, chevreuils, daims, sangliers ou élans.

L'information sur la mort des bisons cache donc une autre question : que faisait un camion militaire dans le petit village adjacent au parc national et pourquoi il roulait à une vitesse capable de tuer un animal puissant (et représentait donc un danger pour les humains, sans parler des animaux plus petits) ? Depuis le début de la crise frontalière entre la Pologne et le Bélarus, l'armée est constamment présente dans la région : d'abord pour sécuriser la « zone », puis, depuis la levée de l'état d'urgence, en tant que signe de la présence militaire de l'État.

---

18. Profil d'Adam Wajrak sur Facebook, <https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10232627212690729&set=pb.1472331950.-2207520000&type=3> (dernière consultation le 2 avril 2024).

19. Konrad Lorenz, *Das sogenannte Böse. Zur Naturgeschichte der Aggression* [Le soi-disant mal. Pour une histoire naturelle de l'agression], Vienne, Borotha-Schoeler, 1964 ; Éric Baratay, *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012, ainsi que les autres travaux du même auteur.

Cette photographie est une métonymie de la situation générale : militarisation de la région, empiètement d'un pouvoir qui ne protège pas mais tue, et ce jusqu'aux symboles.

## Débats et discours

Ces dernières années en Pologne, le signifiant « Białowieża » a désigné de multiples réalités nouvelles. Tout d'abord, il renvoie à la lutte pour la protection de cette forêt vierge originale, contre le projet d'exploitation de ses ressources que le gouvernement du PIS (parti Droit et Justice) a mis en place dès son arrivée au pouvoir en 2015 tout en affirmant vouloir la sauvegarder. Ainsi, la loi Szyszko autorisait l'abattage libre des arbres sur des terrains privés. En 2017, une inspection a révélé des destructions importantes de la population forestière dues au bostryche, ce qui n'est pas sans rappeler l'épisode de 1928. Jan Szyszko, auteur de la loi et ministre des forêts à l'époque, a réagi en licenciant Olimpia Pabian, directrice du parc national, qui s'opposait aux décisions du ministère concernant à la fois l'exploitation forestière et la chasse au bison à des fins commerciales (par des touristes étrangers principalement, donc source de devises). Cette situation a suscité des protestations au niveau local, notamment l'initiative écologique « Un camp pour la forêt<sup>20</sup> ».

L'actuelle ministre de l'Environnement, Paulina Hening-Kloska, prône, au contraire, le retrait total des Forêts d'État du territoire de Białowieża, ce qui signifie l'agrandissement du parc national et la réduction significative voire l'arrêt complet de l'exploitation<sup>21</sup>.

En février 2024, un projet de nouvelle loi sur la forêt de Białowieża a été présenté au Sénat polonais. Il prévoit d'inclure l'ensemble de la forêt vierge dans le parc national. Le projet s'est heurté à la résistance des autorités locales et des habitants qui ont défilé en brandissant des banderoles où l'on pouvait lire : « Non aux expropriations !!! Nous voulons vivre ici normalement ! ». La presse a relayé la colère des riverains et des municipalités qui n'avaient pas été consultés<sup>22</sup>. Que ce soit réalisable

---

20. <https://www.facebook.com/dlapuszczu> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

21. <https://www.portalsamorzadowy.pl/ochrona-srodowiska/gospodarka-lesna-zostanie-calkowicie-wyprowadzona-z-puszczy-bialowieskiej,525275.html> (dernière consultation le 15 mai 2024).

22. Projet de loi sur le site du patrimoine mondial de l'Unesco « Białowieża Primeval Forest ». La création ou l'agrandissement de la forêt vierge de Białowieża sur des

ou non et indépendamment de la forme que cette loi prendra finalement (car il s'agit d'un projet très récent), le mot « expropriation » révèle et attise le sentiment d'incertitude, d'instabilité qui fait partie de l'héritage historique lié à ce lieu. Ce raccourci trahit la crainte d'une décision politique qui ne tiendrait pas compte de l'avis des locaux.

Ces exemples montrent la polarité du débat sur Białowieża, qui oscille entre un programme d'exploitation visant le profit maximum et celui, utopique, qui prévoit de la soustraire aux contraintes économiques.

Les habitants de Białowieża ont été et sont encore l'objet de discours polarisés : ils peuvent être stigmatisés en tant que personnes « insuffisamment polonaises », étant donné qu'une partie de cette population frontalière est de confession orthodoxe et non catholique, qu'on y parle non seulement le polonais mais également le biélorusse ou encore un dialecte appelé « po prostu » (ce qui signifie « simple ») ou « langue des Khakhly<sup>23</sup> » ; mais ils peuvent également l'être, au contraire, en tant que personnes et communautés incarnant le « traditionalisme » le plus stéréotypé dans leur attitude par rapport à l'écologie et aux réfugiés.

La minorité biélorussienne s'est vue stigmatisée dans l'entre-deux-guerres, puis dans l'après-guerre. Les politiciens de la démocratie nationale l'ont considérée comme un groupe culturellement distinct, mais pas comme appartenant à une nation à part. « Comme la nation biélorusse n'existait pas, la langue biélorusse est devenue un dialecte polonais et les Biélorusses, des Polonais qui prétendaient être des Biélorusses ou Polonais russifiés », écrit Katarzyna Kurza, ajoutant que ce discours « était si efficace qu'il a créé parmi les Polonais le stéréotype du communiste biélorusse [...] permettant toutes les mesures prophylactiques et répressives<sup>24</sup> ».

De telles actions avaient également été menées à la fin de la Seconde Guerre mondiale et immédiatement après : des activistes biélorussiens

---

surfaces immobilières n'appartenant pas aux Forêts domaniales se fait avec le consentement du propriétaire et, en l'absence de celui-ci, selon la procédure d'expropriation prévue par la loi du 21 août 1997 relative à la gestion des biens immobiliers. Le projet de loi a été examiné par le parlement polonais en février 2024. La loi n'a pas été adoptée à ce jour.

23. Ensemble de parlars hybrides pratiqués dans la région de la Podlachie.

24. Katarzyna Kurza, « Ujednolicanie dyskursów w państwie unaradawiającym: ugrupowania rządzące wobec ludności białoruskiej w II Rzeczypospolitej » [Unification des discours dans un État unitaire : les groupes dirigeants face à la population biélorusse dans la Deuxième République polonaise], *Studia z Dziejów Rosji i Europy Środkowo-Wschodniej*, vol. 55, n° 2, 2020, p. 73 et 81.

furent exécutés par des maquisards polonais comme communistes et partisans de l'Union soviétique. Aneta Prymaka, dont le grand-père faisait partie des assassinés, met magistralement en lumière, en se référant à son histoire familiale, la situation très complexe de la région de Podlachie et la manière dont les relations polono-biélorusses s'y étaient envenimées<sup>25</sup>.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'État polonais a cherché à homogénéiser sa population frontalière. Les habitants déclarant une identité biélorusse ont été déplacés vers la République socialiste soviétique de Biélorussie. Le gouvernement attendait de ceux qui sont restés qu'ils renoncent à leur spécificité culturelle et nationale<sup>26</sup>.

Ces dernières années, les tensions liées à la mémoire polono-biélorusse ont été ravivées avec le culte, entretenu par l'État polonais, des « soldats maudits », ces maquisards qui ont tourné leurs armes contre le pouvoir soviétique après la Seconde Guerre mondiale. L'un d'entre eux, Romuald Rajs, alias « Bury », « pacificateur » de villages biélorusses, est personnellement responsable de l'assassinat de nombreux civils (jusqu'à 79 selon certaines sources) dont des personnes âgées, des femmes et des enfants, abattus par balle ou brûlés vifs dans des maisons incendiées. Selon l'enquête menée par l'Institut de la mémoire nationale (interrompue en 2005), « les actions de pacification menées par “Bury” ont nui à la normalisation des relations nationales polono-biélorusses et à la compréhension de la lutte des clandestins polonais pour l'indépendance de la Pologne. Elles ont eu souvent pour effet, au contraire, de susciter des inimitiés implacables et d'attiser les aspirations séparatistes dans la région de Białystok. Par conséquent, aucune circonstance ne permet de considérer ces actions comme justes<sup>27</sup>. »

Ce qui n'a pas empêché Bury de devenir un héros des cercles nationalistes qui, depuis 2016, organisent une marche à Hajnówka – une ville peuplée en grande partie de personnes d'origine bélarussienne – en l'honneur du « héros de la clandestinité anticommuniste ». Ce qui suscite des contre-manifestations, au cours desquelles des hommes

---

25. Aneta Prymaka, *Kamienie musiały polecieć. Wymazywana przeszłość Podlasia* [Les pierres ont dû voler. Le passé effacé de la Podlachie], Czarne, Wołowiec, 2024.

26. Wojciech Śleszyński, « Od międzynarodowej do własnej historii – mniejszość białoruska w Polsce » [De l'histoire internationale à l'histoire locale – la minorité biélorusse en Pologne], *Acta Baltico-Slavica*, n° 41, 2017, p. 190-211.

27. <https://ipn.gov.pl/pl/dla-mediow/komunikaty/9989,Informacja-o-ustaleniach-koncowych-sledztwa-S-2802Zi-w-sprawie-pozbawienia-zycia.html> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

politiques (principalement de gauche) rappellent également les victimes biélorussiennes des pacifications nationalistes polonaises de 1946<sup>28</sup>.

## Les réfugiés à travers le temps : réinstallation, dépossession, habitants

Le signifiant « Białowieża » est un catalyseur de prises de position sur deux questions, environnementale et migratoire, intrinsèquement liées entre elles. Il désigne aujourd’hui une « zone », un espace fermé, qui a connu un état d’urgence dont ont également pâti les habitants des villages situés dans la forêt et à proximité immédiate (voir l’image 5 ci-dessous).

En juin 2021, un groupe de réfugiés afghans est apparu sur la bande frontalière entre la Pologne et le Bélarus, dans le village d’Usnarz Górny. Refoulées par les gardes-frontières biélorussiens, ces personnes l’ont été également par ceux polonais qui les considéraient comme des immigrants illégaux et « un élément de déstabilisation pour la sécurité frontalière ». Ce fut le premier épisode d’une crise de réfugiés désormais récurrente à la frontière polono-bélarusse.



Image 5. Le village de Białowieża dans les années 1930. Auteur inconnu.  
Archives nationales

28. Adam Leszczyński, « Marsz ku czci “Burego” i kontrmanifestacje w Hajnówce. “Coroczny wstyd dla państwa polskiego” », *Oko.press*, 19 février 2022. URL : <https://oko.press/marsz-ku-czci-burego-i-kontrmanifestacje-w-hajnowce-coroczny-wstyd-dla-panstwa-polskiego> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

Le média indépendant *Oko.press* n'a pas hésité à employer, au sujet de la situation à la frontière polono-biélorusse, l'image de la « grange en feu » qui, depuis le livre *Les Voisins* de Jan Gross, est associée au massacre des Juifs de Jedwabne par des Polonais en juillet 1941, rattachant ainsi la crise des réfugiés au passé violent de la Podlachie. Cette fois, la grange destinée aux migrants et les populations frontalières stigmatisées jouent le rôle de coupables : ceux qui ne s'engagent ni dans l'aide ni dans la dénonciation active des gardes-frontières sont alors assimilés à une « foule » qui patauge dans une « mer d'indifférence<sup>29</sup> ».

Cet épisode et les débats qui l'ont suivi rappelle que les itinéraires de migrations constituent dans le paysage de Białowieża des « cicatrices » prêtes à s'ouvrir en temps de crise.

« Non loin de Bielsko, il y a une gare appelée Hajnówka et un lieu-dit du même nom. Nous avons campé là pendant presque une semaine entière, parce que plus loin commence la forêt de Białowieża [...].

Nous aurions pu y rester, et c'est là que nous avons fait une grosse erreur, en décidant de traverser la forêt de Białowieża. [...]

Nous avons dû affronter des pluies torrentielles pendant plusieurs jours et un froid pénétrant. [...]

Un jour, à l'orée de la forêt, j'ai remarqué un homme assis, mort. J'ai appelé les gens et il est apparu qu'il s'agissait d'un pauvre grand-père qui s'était assis là pour se reposer et qui s'était endormi pour toujours. Une autre fois, les pleurs bruyants de petits enfants ont obligé les charrettes à freiner. On a appris que leur mère était morte en chemin. [...] Il est émouvant de voir comment ces petits enfants se sont opposés à ce que l'on descende le cadavre de leur mère de leur charrette, comment

---

29. Krzysztof Boczek, « Dwie stodoły Podlasia. W jednej ludzi ratują. W drugiej wylapują i czekają aż "mróz skończy problem" », *Oko.press*, 14 novembre 2021. URL : <https://oko.press/dwie-stodoły-podlasia-w-jednej-ludzi-ratują-w-drugiej-wylapują> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

ils ont ensuite refusé de quitter la tombe qu'ils avaient creusée pour elle.

Après avoir traversé la forêt de Białowieża, nous nous dirigeâmes vers Pruzhany. Nous étions censés y recevoir de l'argent pour les biens qu'on nous avait pris. Mais il est apparu qu'il n'y avait plus d'argent et on nous a conseillé de continuer jusqu'à la ville de Slonim<sup>30</sup> ».

Ce récit de paysan, qui renvoie à l'expérience de l'exode évoquée au début de cet article, a été écrit pour un concours organisé par l'Institut d'économie sociale dans l'entre-deux-guerres. En 1915, le front se déplace de plus en plus rapidement vers l'est ; la Russie décide alors d'appliquer le principe de la terre brûlée. Par la violence directe (destruction des récoltes, expulsion) et la propagande (diffusion de rumeurs sur la bestialité inimaginable des armées venant de l'ouest), un grand nombre de villageois de l'actuelle région frontalière entre la Pologne et le Bélarus ont été contraints à l'exil. On estime aujourd'hui qu'il s'agissait de 3,5 à 5 millions de personnes. La communauté des réfugiés se composait principalement de femmes, d'enfants et de personnes âgées (les hommes en âge d'être appelés étant le plus souvent au front<sup>31</sup>).

L'extrait montre que la traversée de la forêt de Białowieża était également associée à un sentiment de perte, d'incertitude, de danger, susceptible de créer des situations extrêmes, comme la mort en chemin d'un homme anonyme ou d'une mère de famille. Franchir la lisière de la forêt, c'est plonger dans l'inconnu, l'indéfini, l'arrière-bois, la nature sauvage, le vide (le mot *pustka*, « vide » en polonais, est d'ailleurs très proche du mot *puszcza* qui désigne cette forêt). La littérature polonaise du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles a vu naître un topos particulier : les « gens de la forêt », ceux qui connaissent parfaitement Białowieża et s'y sentent chez eux. Ce topos a été étendu par la suite à différents groupes ou individus isolés : paysans fuyant le servage, insurgés, soldats de l'Armija Krajowa ou partisans de Bury. En revanche, cette « mythologie de la nature sauvage » n'a pas donné de récits sur les partisans

30. *Pamiętniki chłopów 2* [Mémoires de paysans], Varsovie, Édition de l'Institut de l'État social, 1937. Témoignage n° 6, auteur inconnu, p. 480.

31. Voir Aneta Prymaka, *Bieżeństwo 1915. Zapomniani uchodźcy* [L'exode de 1915. Souvenirs de réfugiés], Wołowiec, Czarne Publishing House, 2022, p. 216.

juifs de la Seconde Guerre mondiale, à l'exception de ceux sur les frères Bielski qui, combattaient l'occupant allemand dans la forêt de Naliboki<sup>32</sup> à quelques centaines de kilomètres de là. De même, il n'y a pas de place pour les réfugiés des ghettos dans cet imaginaire. Pourtant, dans le palimpseste de Białowieża, les lieux de la Shoah se superposent à ceux des migrations de la Première Guerre mondiale. Le paysan auteur du journal se dirigeait à Prużany, localité biélorusse où a été regroupée, entre 1941 et 1944, la grande majorité des habitants juifs de Białowieża et de la région environnante, assassinés ensuite à Auschwitz-Birkenau<sup>33</sup>.

Dans cette vision littéraire, tous ces « gens de la forêt » étaient dotés d'une sorte d'instinct « inné » leur permettant de se déplacer dans un environnement aussi sauvage, de se tenir au chaud, de s'abriter, de se procurer de la nourriture et d'agir – tout en restant inaperçus. Des personnages tels que « l'apiculteur de la forêt » ou le « braconnier » ont justement fait l'objet de représentations qui naturalisent les personnes et communautés menant une vie marquée par de nombreuses caractéristiques pré-modernes. Parfaitement familiarisées avec ce que nous appelons « la nature », celles-ci seraient, de ce fait exemptes de peur devant elle. En réalité, la vie de ces communautés tend à se dérouler en marge de la nature sauvage, au rythme des agriculteurs pour qui l'inculture peut être la source d'une inquiétude profonde. Franchir le mur de cette nature sauvage équivaut à une entrée dans l'étrange. Plutôt que de « suivre habilement les traces des animaux sauvages », les locaux y trouvent la perte de soi et la désorientation.

Aujourd'hui, l'image du réfugié (qui, ajoutons-le, n'est pas assimilée par la culture polonaise et n'est pas universellement reconnue comme une expérience socialement pertinente) se décline de manière bien

---

32. Sur l'histoire des frères Bielski voir <https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/the-bielski-partisans> (dernière consultation le 15 mai 2024).

33. Voir « Le récit du docteur Olga Goldfain », in Vassili Grossman et Ilya Ehrenbourg, *Le Livre noir sur l'extermination des Juifs en URSS et en Pologne (1941-1945)*, adapté par Vassili Grossman, traduit du russe par Yves Gauthier, Luba Jurgenson, Michèle Kahn, Paul Lequesne et Carol Moroz, Paris/Arles, Solin/Actes Sud, 1995, t. I, p. 433-443. Ce récit comprend un épisode de traversée de Białowieża. En version originale : <https://www.jewishbialystok.pl/Bia%C5%82owie%C5%BCa-historia-spo%C5%82eczno%C5%9Bci-%C5%BCydowskiej,5538,1941> (dernière consultation le 2 décembre 2024).

différente. Andrzej Muszyński le décrit ainsi dans son roman *Koncertina*, publié en 2024 :

« Jusqu'à présent, je ne l'avais imaginé qu'à travers des reportages des médias, et maintenant je me trouve au milieu d'une nature sauvage qui brille comme du vif argent. Ils sont là quelque part. Des Syriens échappés de Damas. Ils sont assis, accroupis, à dix mètres de nous, et se serrent les mains. J'ai vu des dizaines d'images de la crise des migrants à la télévision en 2016, mais quelques années plus tard, dans une forêt mixte polonaise, elles semblent irréelles. C'est comme si quelqu'un avait mélangé différents récits.<sup>34</sup> »

Il ne s'agit peut-être pas tant d'un mélange de récits que d'un mécanisme impitoyable toujours à l'œuvre, qui pousse les gens derrière le mur de la forêt dans une nécessité migratoire : d'ouest en est, d'est en ouest et ainsi de suite dans un mouvement dont nous ignorons le terme. « Les hommes et les femmes étrangers qui traversent la frontière en dehors des postes frontaliers continuent d'être renvoyés du côté biélorusse de manière inhumaine et illégale. Les migrants et les migrantes sont le plus souvent contraints de retourner en Bélarus par des passages aménagés dans le mur pour les animaux, par des zones marécageuses et des rivières frontalières », lit-on sur le site web de la Fondation pour les droits humains de Helsinki<sup>35</sup>. À ce jour, environ 350 personnes ont disparu dans la zone frontalière de Białowieża, et les corps de 50 d'entre elles ont été retrouvés.

« Pour moi, la tragédie des réfugiés se superpose à la tragédie de la nature », explique Joanna Pawluśkiewicz, une militante qui a participé aux manifestations visant à défendre Białowieża contre l'exploitation forestière en 2022. Alors qu'elle s'était engagée pour aider les réfugiés dès le début de la crise, elle s'est vu ensuite reprocher, lors d'une réunion, son intérêt pour la nature. Comme s'il était impossible de défendre

---

34. Andrzej Muszyński, *Koncertina*, Varsovie, Cyranka, 2024, p. 54.

35. <https://hfhr.pl/aktualnosci/stanowisko-w-sprawie-smierci-i-zaginionc-na-polsko-bialoruskiej-granicy> (dernière consultation le 15 mai 2024).

les deux causes simultanément et qu'il fallait choisir entre les hommes d'un côté, les plantes et les animaux de l'autre.

« Quelqu'un s'est levé pour répliquer que ce n'était pas le moment d'évoquer cette question. Pas maintenant. Je me suis réfugiée dans mon trou de souris, mais je n'en pensais pas moins : "Comment ça, ce n'est pas le moment ?" Après tout, la forêt de Białowieża est notre plus grand trésor naturel. Bien sûr, je suis consciente de ce que cela signifie. Je parle de la protection de la forêt, alors que des foules de personnes souffrantes y errent. [...] Mais croyez-moi, je ne pouvais pas imaginer que ce qui était de la plus haute importance hier ne pourrait plus être évoqué aujourd'hui. Avant, on pensait qu'il fallait protéger chaque pivert, chaque arbre, et aujourd'hui, d'un coup, tout cela n'avait plus d'importance<sup>36</sup> ».

C'est à travers cet enchevêtrement de questions sur la relation entre la vie humaine et la vie animale, sur les mesures à prendre pour sauver les espèces en cas de crise humanitaire (que la région avait probablement connue également lors de la famine survenue pendant le dernier hiver de la Grande Guerre), que se construit l'histoire de Białowieża depuis au moins un siècle. Les affects liés aux problèmes économiques et sociaux restent brûlants aujourd'hui comme ils l'étaient au XX<sup>e</sup> siècle, et la tension entre les logiques locales et celles du capital mondial l'est tout autant.

## Conclusion

Cette brève « biographie » de la forêt de Białowieża montre toute la complexité des enjeux mémoriels, culturels et politiques qui s'y superposent. Les cartographier nécessiterait une étude, à la fois synchronique et diachronique, de la coexistence simultanée des personnes – habitants, migrants, militants – ainsi que des animaux et des arbres, impitoyablement exploités mais élevés à diverses occasions au rang de symboles.

Cette cartographie s'est d'ailleurs enrichie récemment. Grâce au film d'Agnieszka Holland *Green Border*, un public plus large, y compris étranger, connaît l'expérience de personnes vivant ici dans la nature et

---

36. Mikołaj Grynberg, *Jezus umarł w Polsce* [Jésus est mort en Pologne], Varsovie, Agora PH, 2023, p. 260-261 (ebook).

subissant la répression en Pologne et au Bélarus ; des textes journalistiques et littéraires<sup>37</sup> ont été publiés en Pologne et fait l'objet de débats. Le pouvoir a changé dans le pays. En février 2024, le professeur Bogdan Jaroszewicz, éminent naturaliste et spécialiste de la forêt, a été nommé directeur adjoint des Forêts d'État. La nouvelle a été bien accueillie par les défenseurs de l'environnement, car Jaroszewicz a été l'un de ceux qui ont défendu Białowieża contre l'exploitation dictée par le profit ; il s'était également opposé à la construction d'un mur frontalier traversant la forêt. Or, presque au même moment, le Premier ministre Donald Tusk a déclaré vouloir renforcer le mur à la frontière entre la Pologne et le Bélarus. Lorsque ce texte parviendra aux lecteurs, la situation aura encore évolué à plusieurs reprises et de nouveaux points auront apparu sur la carte.

## Bibliographie

Éric Baratay, *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012.

Piotr Daszkiewicz et Tomasz Samojlik, « Żubry czy żubrobizony? Polemika na temat akcji ratowania żubrów podczas II Międzynarodowego Kongresu Ochrony Przyrody w 1931 roku w Paryżu », *Kwartalnik Historii Nauki i Techniki*, n° 50, 2005, p. 167-176.

Vassili Grossman et Ilya Ehrenbourg, *Le Livre noir sur l'extermination des Juifs en URSS et en Pologne (1941-1945)*, t. I, traduit du russe par Yves Gauthier, Luba Jurgenson, Michèle Kahn, Paul Lequesne et Carol Moroz, Paris/Arles, Solin/Actes Sud, 1995.

Mikołaj Grynberg, *Jezus umarł w Polsce* [Jésus est mort en Pologne], Varsovie, Agora PH, 2023.

---

37. Voir, par exemple, Andrzej Muszyński, *Koncertina*, Varsovie, Cyranka, 2024 ; Mikołaj Grynberg, *Jezus umarł w Polsce* [Jésus est mort en Pologne], Varsovie, Agora PH, 2023, ouvrage qui a suscité un large débat ; Mirosław Mniszewski, *Mama Fatima*, non publié encore, mais largement débattu dans les médias sociaux : une pièce de théâtre tirée de ce texte sera jouée au Teatr Wolność à Białystok. Mniszewski, auteur de la série populaire *Histoires du village voisin*, vit dans la région de Białowieża, et s'implique dans « Podlaskie Ochotnicze Pogotowie Humanitarne » (Volontaires pour la première aide humanitaire dans la région de Podlachie).

Ferdinand Hayden, *The Great West. Its Attractions and Resources*, Bloomington, C.R. Brodix, 1880.

Andrzej Januszajtis, « History of Science in Gdańsk », part III, *Task Quarterly*, vol. 25, n° 1, 2021, p. 109–110.

Anna Kamińska, *Białowieża szeptem. Historie z Puszczy Białowieskiej* [Białowieża en murmures. Histoires de la forêt de Białowieża], Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 2017.

Katarzyna Kurza, « Ujednocianie dyskursów w państwie unaradawiającym: ugrupowania rządzące wobec ludności białoruskiej w II Rzeczypospolitej », *Studia z Dziejów Rosji i Europy Środkowo-Wschodniej*, vol. 55, n° 2, 2020.

Aldo Leopold, *A Sand County Almanac*, Oxford, Oxford University Press, 1949.

Konrad Lorenz, *Das sogenannte Böse. Zur Naturgeschichte der Aggression* [Le soi-disant mal. Pour une histoire naturelle de l'agression], Vienne, Borotha-Schoeler, 1964.

Jason Moore (dir.), *Anthropocene or Capitalocene? Nature, History and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press, 2016.

John Muir, *Our National Parks*, 1901.

Andrzej Muszyński, *Koncertina*, Varsovie, Cyranka, 2024.

*Pamiętniki chłopów 2* [Mémoires de paysans], Varsovie, Édition de l'Institut de l'État social, 1937.

Aneta Prymaka, *Bieżeństwo 1915. Zapomniani uchodźcy* [L'exode de 1915. Souvenirs de réfugiés], Wołowiec, Czarne Publishing House, 2022.

Aneta Prymaka, *Kamienie musiały polecieć. Wymazywana przeszłość Podlasia*, Czarne, Wołowiec, 2024.

Tomasz Samojlik, Piotr Daszkiewicz et Aurika Ričkienė, *Primeval Beast, Primeval Forest: Perception of European Bison and Białowieża Primeval Forest in the 18th-early 20th Century*, Białowieża, Mammal Research Institute, Academie des Sciences de Pologne, 2022.

Simon Schama, *Landscape and Memory*, New York, Vintage books, 1996.

Wojciech Śleszyński, « Od międzynarodowej do własnej historii – mniejszość białoruska w Polsce », *Acta Baltico-Slavica*, n° 41, 2017, p. 190–211.

Vaclav Smil, *Energy and Civilization. A History*, Cambridge, MIT Press, 2018.

Jan Sztolcman, *Żubr. Jego historia, obyczaje i przyszłość*, Varsovie, Nakładem centralnego związku polskich stowarzyszen lowieckich, 1926.

Edward Więcko, « Gospodarka w Puszczy Białowieskiej między pierwszą i drugą wojną światową », *Sylvan*, n° 2, 1980, p. 55-65.

Anna Wilk *et al.*, « Użytkowanie i ochrona Puszczy Białowieskiej w okresie II wojny światowej w świetle wybranych źródeł historycznych, kartograficznych i archeologicznych », *Przegląd Geograficzny*, n° 93, 2021, p. 445-462.

Adam Wodziczko, « Nauko-organizacyjne zagadnienia ochrony przyrody w Polsce », *Kosmos. Pismo Polskiego Towarzystwa Przyrodników im. Kopernika*, Volume I, 1935, p. 25-39.

Alicja Zemanek, « Mistrz i uczeń – Marian Raciborski (1863–1917) i Władysław Szafer (1886–1970) – współtwórcy ochrony przyrody w Polsce », *Roczniki Bieszczadzkie*, n° 27, 2019, p. 127-150.



## Ces agents de la contre-mémoire. Regards actuels sur les minorités au musée



Olivier Maheo (dir.), *Les minorités au musée. Réflexions franco-américaines*, Paris, La Documentation française, collection « Musées-Mondes », 2024.

**Mathieu Viau-Courville**

Chercheur associé  
CREAT, Université de Lorraine  
<https://creat.univ-lorraine.fr/>

À propos du livre d'Olivier Maheo (dir.), *Les minorités au musée. Réflexions franco-américaines*, Paris, La Documentation française, collection « Musées-Mondes », 2024.

**Mots clés :** Contre-mémoire, Histoire publique, Mémoire, Minorités, Musée

L'attention portée, depuis les années 1980, par les anthropologues, historiens et chercheurs en *Cultural Studies* envers ce que Foucault a nommé les « contre-mémoires » a considérablement contribué à reconfigurer les modalités de la mémoire publique. Elle s'est orientée vers des discours sur le rapport des groupes sociaux au passé, une historicité fondée sur les voix et les expériences vécues racontées par ceux et celles dont l'histoire a convenablement oubliés – ces « gens ordinaires » que furent les femmes, les travailleurs et les minorités ethniques et racisées. Les historiens sociaux de la culture se sont par ailleurs rapprochés des acteurs sociaux – tels que les centres culturels et les unions de travailleurs – désormais reconnus comme des agents de l'histoire, bien que toujours subalternes<sup>1</sup>. Aux côtés des chercheurs, les professionnels des musées et du cinéma se sont rapidement associés aux historiens et anthropologues pour promouvoir de nouvelles pratiques de représentation visant à faire émerger une histoire sociale vivante – sous forme de documentaires, d'expositions et de films – issue d'un militantisme en faveur d'une histoire plus inclusive, constituée d'une multitude d'« autres », et résolument anti-hégémonique<sup>2</sup>.

Ce tournant vers une histoire publique engagée et de plus en plus militante a contribué, ces dernières années, à faire émerger un regard toujours plus critique sur les acteurs nationaux – notamment les monuments et les musées – encore perçus aujourd'hui comme profondément ancrés dans des héritages coloniaux, perpétuant leur rôle d'arbitres incontestés de la mémoire collective<sup>3</sup>. En effet, l'attention se porte aujourd'hui autant sur ce qui est raconté que sur ce qui ne l'est pas – les silences et omissions révélant une amnésie sélective ainsi que les mécanismes par lesquels mythes et récits nationaux continuent de perdurer au sein des institutions publiques<sup>4</sup>.

---

1. Lisa M. Knauer et Daniel J. Walkowitz, « Introduction », in Daniel J. Walkowitz et Lisa M. Knauer (dir.), *Contested Histories and Public Space: Memory, Race, and Nation*, Durham/Londres, Duke University Press, 2009, p. 3-4.

2. Lisa M. Knauer et Daniel J. Walkowitz, « Introduction », in Daniel J. Walkowitz et Lisa M. Knauer (dir.), *Contested Histories and Public Space: Memory, Race, and Nation*, Durham/Londres, Duke University Press, 2009, p. 3-4.

3. Comme l'a récemment aussi souligné le groupe sur les musées et la mémoire de la Memory Studies Association (voir <https://www.memorystudiesassociation.org/call-for-papers-museums-memory-politics-museums-and-memory-wg/>) (dernière consultation le 3 décembre 2024).

4. Jay Winter, « Thinking about silence », in Efrat Ben-Ze'ev, Ruth Ginio et Jay Winter (dir.), *Shadows of War: A Social History of Silence in the Twentieth Century*,

Les musées doivent reconfigurer et remodeler leurs récits, leur créativité et leur structure organisationnelle pour rendre compte de nos sociétés de plus en plus multiculturelles, pluralistes et mondialisées. Ils doivent répondre à une demande croissante visant à faire de ces institutions des acteurs engagés, capables de stimuler le dialogue sur les enjeux sociétaux contemporains tout en promouvant l'engagement et la participation citoyenne. Surtout, ils doivent devenir un espace mettant en valeur les expériences et les points de vue de différents groupes sociaux, un lieu où le contenu est nourri et déterminé à parts égales par la recherche scientifique et par un travail direct avec les collectivités, les publics de proximité et les communautés sources – et ce, malgré les défis et débats persistants que cela peut impliquer.

Cela revêt une importance particulière, d'autant plus que ces dernières années, un nouveau phénomène émerge : la mise en œuvre d'une mémoire transculturelle, caractérisée par des processus de souvenir et d'oubli situés dans et autour de ce qu'Astrid Erll a désigné comme les multiples contours flous des cultures et politiques nationales de la mémoire. Ces mémoires partagées, à l'ère de la mondialisation, issues des déplacements, du commerce, du colonialisme et d'autres formes d'échanges culturels, mettent en lumière la grande hétérogénéité des cultures nationales – qu'il s'agisse des différentes classes sociales, générations, ethnies, communautés religieuses ou « sous-cultures » – lesquelles génèrent des cadres de mémoire variés, en constante interaction les uns avec les autres<sup>5</sup>. C'est dans ce contexte que les mémoires migrantes, ainsi que les mémoires et identités diasporiques, ont acquis une place significative, devenant des éléments centraux pour éclairer les grands enjeux sociétaux à l'ère de la mondialisation, notamment ces récits de déplacements et de déplacés, souvent relégués aux marges de l'histoire.

L'ouvrage collectif *Les Minorités au musée. Réflexions franco-américaines*, dirigé par Olivier Maheo, collaborateur scientifique à l'Institut d'histoire du temps présent, constitue un point d'entrée rigoureux et original sur une pratique muséale en pleine mutation et qui s'inscrit dans ces mouvances mémorielles. Une pratique qui tend à placer au cœur de son action les contre-mémoires et les voix subalternes, lesquelles se négocient et se reconfigurent à l'échelle internationale, souvent en marge des politiques nationales de la mémoire. Ce livre explore également comment, dans et

---

Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 3-31.

5. Astrid Erll, *Memory in Culture*, Londres, Palgrave Macmillan Memory Studies, 2011, p. 65.

autour des musées aujourd’hui, émergent de nouveaux dialogues avec, pour et par les acteurs sociaux impliqués dans la reformulation et la réaffirmation de stratégies innovantes de contestation et de visibilité.

Issu d’un colloque tenu à Paris en 2022<sup>6</sup>, cet ouvrage propose une étude comparatiste des pratiques et « traditions muséales » en France et en Amérique du Nord. Il s’inscrit dans une lignée d’études comparatives entre la France et l’Amérique – en particulier les États-Unis – qui ont proliféré depuis les années 2000, dont des colloques consacrés aux multiples métamorphoses des musées des deux côtés de l’Atlantique. Parmi ceux-ci, on peut citer, entre autres, le colloque *Migration, mémoire et musée : regards croisés France/États-Unis*, organisé en 2005 à Carlisle, en Pennsylvanie, par le Clarke Center du Dickinson College, en collaboration avec le laboratoire Framespa-Diaspora de l’université Toulouse Jean Jaurès, dont l’objectif portait à approfondir les approches comparatistes et étudier les expériences musées autour de la représentation de mémoires migratoires<sup>7</sup>.

Plusieurs éléments distinguent *Les minorités au musée* d’autres colloques et publications sur le sujet, témoignant à la fois de son originalité, de sa spécificité et du changement d’époque qui s’opère aujourd’hui par rapport au début des années 2000. Tout d’abord, outre d’élargir le champ d’analyse au Canada – Québec surtout –, cet ouvrage figure parmi les rares à se focaliser explicitement sur la notion de minorités. Bien que de nombreux travaux aient été publiés ces dernières années, en français ou en anglais, sur les relations entre musées, patrimoine et des concepts clés tels que la diversité, les publics empêchés ou la médiation culturelle, peu d’entre eux ont abordé de manière exclusive et approfondie la question des minorités. Cela est d’autant plus important alors qu’en France les politiques fondées sur l’universalisme ont historiquement dissuadé la reconnaissance des groupes minoritaires. Aux États-Unis, le

---

6. Colloque *Raconter et exposer les minorités : médiations muséales en France et en Amérique du Nord*, tenu au musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris, les 21-22 avril 2022, organisé par l’Institut d’histoire du temps présent en collaboration avec le musée du quai Branly – Jacques Chirac. Comité organisateur : Olivier Maheo (IHTP), Pauline Peretz (IHTP), Sarah Frioux-Salgas (musée du quai Branly – Jacques Chirac).

7. Laure Teulière, « Migration, mémoire et musée : regards croisés France/États-Unis. Compte rendu du colloque international organisé par le Clarke Center du Dickinson College en coopération avec le laboratoire Framespa-Diasporas (CNRS UMR 5136) “Migration, Memory and Museum” Dickinson College (Carlisle, États-Unis), 10-11-12 novembre 2005 », *Diasporas. Histoire et sociétés*, n° 8, 2006, p. 224-230. URL : [https://www.persee.fr/doc/diasp\\_1637-5823\\_2006\\_num\\_8\\_1\\_1059](https://www.persee.fr/doc/diasp_1637-5823_2006_num_8_1_1059) (dernière consultation le 9 décembre 2024).

mouvement pour la défense des droits civiques à partir des années 1960 a ouvert la voie vers de nouvelles opportunités pour rendre visible les histoires de certains groupes minoritaires. Il n'en reste pas moins que d'importants défis persistent toujours en matière de représentation des minorités dans un pays où les tensions liées à un passé (et un présent) marqué par la discrimination se sont considérablement intensifiées ces dernières années, notamment autour de mouvements tels que *Black Lives Matter*. Bon nombre d'études ont également mis en évidence le manque de diversité et de représentation des minorités au sein des structures des personnels des musées américains, en particulier dans les postes décisionnels. Ces repères historiques et sociopolitiques, ainsi que les récentes manifestations contre le racisme et la discrimination, sont présentés de manière éloquente dans l'introduction de l'ouvrage et offrent au lecteur un terrain fertile pour analyser et comparer leur impact transformateur sur les musées et les monuments aujourd'hui.

Malgré toute la complexité inhérente à la notion de minorités, l'ouvrage propose néanmoins une définition fixe. Plutôt que d'ouvrir le sujet à une longue discussion théorique, les auteurs ont volontairement choisi de fournir un cadre conceptuel et fonctionnel qui permet une compréhension commune dès l'introduction et autour duquel ses auteurs et autrices semblent s'entendre d'emblée. Cette définition, adoptant une approche anthropologique et sociologique, désigne, comme le soulignent Olivier Maheo et Pauline Peretz dans l'introduction, « la mise à l'écart de certains groupes, cantonnés aux marges de l'histoire, exclus ou, au mieux, tenus à distance du récit majoritaire. Faire partie d'une minorité – ethnoraciale, de genre, nationale, religieuse... – implique un mode discriminé ou excluant de participation à la communauté nationale. Les minorités sont perçues et définies par le groupe majoritaire selon deux principes qui ne s'excluent pas : celui du nombre mais aussi celui du statut, tenu pour mineur, renvoyé à la mémoire des vaincus » (p. 12).

Les auteurs reconnaissent la nature polysémique et complexe de la notion de minorités. La mise à l'écart et la discrimination fondées sur des critères de nombre, mais également sur le statut revêt ici une importance particulière. En effet, un groupe peut demeurer minoritaire même lorsqu'il est en nombre dominant, dès lors qu'il manque de pouvoir de représentation. Même si les auteurs ne le présentent pas en ces termes, choisissant de se limiter plus spécifiquement aux minorités ethno-raciales, c'est précisément ce déficit de pouvoir qui constitue l'un des fils conducteurs de l'ouvrage pour y dévoiler les multiples stratégies mises en œuvre, dans et autour des musées, pour renverser les rapports de force dominant/dominé (au sens sociologique de prédominants

versus subalternes) dans l'acte de représenter, au bénéfice des groupes minoritaires.

Cela nous conduit à un autre élément distinctif qui apparaît en arrière-plan de l'ouvrage : la pensée décoloniale, qui occupe aujourd'hui une place de plus en plus prépondérante dans les sphères muséale et patrimoniale, tout comme dans les sciences humaines et sociales en général. Cette approche traduit une volonté de rompre avec les asymétries profondément enracinées dans la production des savoirs, notamment l'hégémonie des approches et théories eurocentriques ou euro-américaines perçues comme des legs coloniaux<sup>8</sup>. Une telle approche caractérise aujourd'hui une pratique qui se mobilise pour dénormaliser, déstabiliser et décentrer le discours muséal, afin de favoriser une plus grande participation des voix marginalisées – et, ainsi, promouvoir une polyphonie au sein du musée<sup>9</sup>.

Olivier Maheo et Pauline Peretz proposent une approche singulière qui est tout à fait en phase avec une pensée/pratique décoloniale : celle de « déplacer le regard » (p. 13) pour adopter une perspective minoritaire. L'objectif est de mettre en lumière et de comprendre les diverses mobilisations, revendications et démarches visant à faire usage du patrimoine et des musées comme outils d'autodétermination (*empowerment*) et de reconnaissance. Une petite nuance s'impose tout de même : le regard (pris au sens de positionnalité) demeure néanmoins fondamentalement académique. L'ouvrage rassemble principalement des universitaires – enseignants-chercheurs, doctorants et jeunes docteurs – ainsi que quelques professionnels des musées et du patrimoine. À quelques exceptions près, les voix et les actions militantes des groupes minoritaires y sont relayées par celles des chercheurs et chercheuses, la plupart non issus minorités (sauf quelques-uns). Cela ne remet en rien l'exceptionnelle qualité ni la pertinence des vingt-et-un chapitres répartis en quatre sections dans

---

8. Walter Mignolo, *La Désobésissance épistémique*, Lausanne, Peter Lang, 2021.

9. Les ouvrages publiés ces dernières années sur les pratiques décoloniales au musée sont nombreux. Voir notamment : Csilla E. Ariese et Magdalena Wróblewska, *Practicing Decoloniality in Museums : A Guide with Global Examples*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2021 ; Sharon Macdonald, « Re-worlding the museum. Or the museum for possible futures », in Schnittpunkt et Joachim Baur (dir.), *Das Museum der Zukunft*, Bielefeld, transcript Verlag, 2020, p. 189-194 ; Nina Möntmann, *Decentering the Museum. Contemporary Art Institutions and Colonial Legacies*, Londres, Lund Humphries, 2023 ; Felwinn Sarr et Béatrice Savoy, *Rapport sur la restitution du patrimoine culturel africain – Vers une nouvelle éthique relationnelle*, Paris, ministère de la Culture, 2018 ; Françoise Vergès, *Programme de désordre absolu. Décoloniser le musée*, Paris, La Fabrique, 2023.

un ouvrage qui privilégie une approche monographique. À l'exception d'un texte théorique situé à mi-parcours, ainsi que de l'introduction et de la conclusion, tous les chapitres présentent des études de cas, dont la majorité s'appuie sur l'analyse des stratégies de représentation, de mémorialisation et des discours muséographiques, incluant bon nombre contributions sur les relations, revendications et nouvelles stratégies de représentation élaborées avec, pour et par les communautés sources (notamment les groupes autochtones et leur rapport au patrimoine).

Afin de resserrer l'analyse, l'ouvrage se concentre sur le développement des musées de société comparée à celui de leurs équivalents aux États-Unis et au Canada, les musées communautaires (*community museums*, également appelés *culturally-specific museums* dans l'ouvrage). Cette approche constitue une originalité notable, car elle permet d'approfondir la compréhension de ces types de musées à une échelle internationale. Les musées de société, ou de « civilisation », ont émergé dans les années 1990 comme des institutions interdisciplinaires adoptant une perspective holistique sur les territoires et les sociétés, tout en valorisant un travail collaboratif et inclusif avec leurs publics<sup>10</sup>. L'ouvrage éclaire et compare leurs importantes transformations, notamment en situant la transition progressive qui s'opère ces dernières années des musées d'ethnographie vers des musées de cultures du monde. En contexte américain et canadien, il contribue également à cartographier la création et le développement des musées communautaires. La majorité de ces musées ont vu le jour dans de grandes zones urbaines, souvent situées dans des quartiers historiquement associés à des groupes ethniques spécifiques. L'introduction d'Olivier Maheo et Pauline Peretz, tout comme le reste des chapitres, retrace l'histoire de ces musées en tant qu'agents d'une contre-mémoire, ayant progressivement – et souvent difficilement – acquis une place pour contester l'hégémonie de l'histoire monolithique nord-américaine.

La structure de l'ouvrage est divisée en quatre parties. La première, « Mobilisations patrimoniales », explore les différentes manières dont les minorités se sont approprié les musées et les sites patrimoniaux pour lutter en faveur d'une plus grande visibilité dans les imaginaires nationaux et politiques. Les contributions de cette section analysent successivement : les mobilisations des groupes arméno-américains pour

---

10. Fabien Van Geert et Mathieu Viau-Courville, « Introduction. Pour une mise en perspective internationale des musées de société », *Culture & Musées*, n° 39, 2022, p. 11-26. URL : <https://journals.openedition.org/culturemusees/7528> (dernière consultation le 9 décembre 2024).

la mémorialisation et la patrimonialisation du génocide arménien du début du XX<sup>e</sup> siècle, à travers la création de musées, de monuments et de maisons historiques (Anouche Der Sarkissian et Julien Zarifian) ; les efforts d'autodétermination des communautés de la nation Cherokee, visant à défendre « la possibilité pour tout peuple indigène d'interpréter son passé et de décider de son avenir » (p. 49), par la création et la gestion de musées de plein air (Barry L. Steifel) ; les avancées en recherche de provenance et l'implication des groupes autochtones au Canada dans les procédures de rapatriement (Carole Delamour) ; enfin, l'analyse de la démarche artistique de l'artiste amérindien cri Kent Monkman, en tant que pratique activiste destinée à décentrer l'histoire de l'art occidental, où ses œuvres sont intégrées dans des stratégies – visiblement politiques – d'invitation et d'intégration de l'artiste dans des programmations d'expositions temporaires, notamment dans le cadre de commémorations, l'une au Musée d'art de l'université de Toronto, l'autre au Centre culturel canadien à Paris (Beatriz Martinez Sosa).

Si la première partie explore, dans un cadre plus large, les tensions entre les gouvernements, les politiques et pratiques locales, et les actions d'autodétermination des groupes marginalisés, la deuxième partie, « Représentations de soi », se concentre sur les pratiques et dispositifs muséographiques développés dans quatre musées communautaires aux États-Unis pour renverser les perspectives. À la Nouvelle-Orléans, la Whitney Plantation réoriente le regard vers l'histoire de l'esclavage et des esclaves, devenant ainsi un véritable « lieu de mémoire pour les Afro-descendants dans un processus de réappropriation d'un espace d'oppression » (p. 96) (Melaine Harnay). L'histoire de l'esclavage et des personnes esclavisées est également au cœur de la première exposition permanente du Smithsonian National Museum of African American History and Culture, à Washington D.C. (Ana Lucia Araujo). Le musée ainsi que son exposition reposent sur la mise en récit d'objets de collection acquis auprès de citoyens afro-américains et de membres de la diaspora africaine, incluant certains objets fabriqués et utilisés par des personnes esclavisées. Dans les réserves des nations Oneidas et Mohicans, dans le Wisconsin, les musées, mémoriaux et pow-wows (rassemblements estivaux dans les réserves), comme le décrit Karim M. Tiro, font usage de « leur histoire de la guerre de l'Indépendance pour revendiquer une place d'honneur dans le récit plus large de l'histoire américaine, et pour souligner certaines de leurs valeurs et leur identité » (p. 123).

Les deux derniers chapitres de cette section analysent deux projets muséologiques, l'un aux États-Unis, l'autre en France, développés en réponse au contexte politique et social difficile qui a suivi les attentats

terroristes du 11 septembre 2001. Ainsi, aux États-Unis, l'Arab American National Museum a adopté des stratégies centrées sur la participation et le dialogue (Dominique Cadinot), tandis qu'en France, le département des Arts de l'Islam du musée du Louvre, créé en 2002, s'est initialement orienté vers des approches curatoriales et des programmes de médiation destinés aux communautés musulmanes « dans un esprit de promotion d'un patrimoine commun » (Constance Jame). Le contraste entre ces deux études de cas est particulièrement révélateur des réflexes et pratiques muséologiques de part et d'autre de l'Atlantique, mettant en lumière une distinction notable : en France, les pratiques muséologiques s'appuient fondamentalement sur l'objet, tandis qu'aux États-Unis, elles tendent davantage (bien que non exclusivement) à privilégier la mémoire et la participation citoyenne.

La troisième partie, « La fabrique du discours muséal », se concentre sur des « contributions depuis un point de vue professionnel » (p. 31) dans lesquelles les chercheurs proposent un regard critique plus spécifique sur les pratiques d'exposition et de collectionnement. Une contribution de Gaëlle Crenn examine trois expositions aux États-Unis sur l'internement des Japonais-Américains durant la Seconde Guerre mondiale. Deux sont des expositions permanentes dans des musées d'État, alors que la troisième est une exposition temporaire présentée dans un centre associatif. Ensemble elles mettent en évidence l'articulation complexe entre récit national et histoires vécues et difficiles qui sont encore enracinées dans les communautés. La lecture du chapitre permet de souligner également la flexibilité évidente des expositions temporaires pour des pratiques muséologiques militantes. Une analyse comparative de Andréa Delaplace explore ensuite les mémoires migrantes dans deux musées new-yorkais, le Ellis Island Migration Museum, qui privilégie une approche plus historique, et le Tenement Museum, qui privilégie une pratique muséographique centrée sur l'histoire récente et fondée sur les principes d'une politique de diversité. Trois autres chapitres interrogent respectivement les « nouveaux modes de monstration » (p. 187) des collections nord-américaines dans des musées en France et aux États-Unis (Mathilde Schneider), les mémoires de l'esclavage traitées par un projet en recherche-crédation photographique (Nicola Lo Calzo), et la place des arts autochtones dans les musées d'art canadiens (Julia Etournay-Lemay). La section se conclut par un chapitre théorique de Fabien van Geert – qui fait office de préface pour la section suivante –, proposant un modèle pour évaluer le rôle social des musées, contextualisé par les transformations, défis et possibilités liées à la nouvelle définition du musée adoptée par l'Icom en 2019.

La quatrième partie, « Coproduction et dialogue », rassemble un ensemble de chapitres qui mettent en lumière des pratiques muséologiques entièrement dédiées au travail participatif avec les citoyens, dans un esprit de partage des savoirs et de remise en question de « l'autorité muséale ». Les contributions présentent une série de projets menés au Québec et en France. Le premier, par Ève Lamoureux *et al.*, porte sur le projet de recherche participative InterReconnaissance, qui a réuni chercheurs et activistes pour étudier les mouvements communautaires au Québec. Ce projet a donné lieu à des expositions et des initiatives de médiation fondées sur la coconstruction et la participation, dans une démarche *avec, pour et par* les groupes marginalisés.

Un autre chapitre de Geneviève De Muys *et al.* examine les politiques d'inclusion et de collaboration avec les peuples autochtones au Musée de la civilisation à Québec. Cette institution s'inscrit dans une pensée décoloniale, marquant son engagement à repenser son mode de fonctionnement et son modèle organisationnel de dotation en personnel. Parmi ces initiatives figure la création d'un poste permanent de conseiller aux affaires autochtones, chargé notamment d'animer un nouveau comité permanent composé de représentants de 11 nations autochtones du Québec. Ce comité assure un dialogue continu et une autorité partagée sur les projets futurs du musée.

Enfin, le chapitre de Elikya Kandot et Justine Vambre sur l'expérience du musée de Boulogne-sur-Mer, en France, dans ses relations et coopérations avec les communautés Kodiak, en Alaska, est tout aussi riche. Il met en lumière un véritable effort de dialogue et de coconstruction de politiques de collectionnement durables, centrées sur la mise en visibilité et l'accession dans les collections françaises d'œuvres d'artistes contemporains Kodiak. Un autre chapitre de Alina Maggiore présente les étapes conception collaborative derrière l'exposition *Barvalo* au Mucem qui s'est donnée pour défi d'une création avec la participation de « personnes engagées par la recherche, le militantisme, ou la pratique de l'art dans des projets de reconnaissance, de justice, ou de valorisation culturelle des populations romani » (p. 287). Dans ce chapitre, tout comme c'était le cas pour celui de l'expérience du Musée de la civilisation, l'auteur partage autant les succès tout comme les défis encourus lors du projet, ce qui constitue une réelle plus-value pour le lecteur. Enfin, dans un texte plus académique pour cette section, mais tout autant fascinant, Vanessa Ferrey, à travers une étude de la collection nord-américaine du marquis de Sérent, explore la production de nouveaux cadres épistémiques à travers l'invitation qu'elle aborde comme « geste de pluralisation de savoirs au musée ».

Les chapitres sont remarquablement bien rédigés et documentés, enrichis par des illustrations de qualité. Il convient également de souligner la présence de textes d'auteurs anglophones, dont la qualité rédactionnelle témoigne du travail de traduction minutieux réalisé par Olivier Maheo. L'accent mis sur les discours muséographiques crée par moments quelques zones d'ombre qui peuvent laisser le lecteur sur sa faim. Par exemple, certains chapitres mentionnent le « comité organisateur » des expositions sans fournir davantage de précisions. Ces éléments, pourtant essentiels, auraient permis de mieux cerner les spécificités de la construction du « regard » du musée. Cela reste toutefois un détail, et peut-être même une stratégie délibérée de l'ouvrage, puisque ces questions sont abordées de manière approfondie dans la section « Coproduction et dialogue ».

L'approche comparatiste est par ailleurs très riche, bien qu'on puisse regretter par moments l'absence de conclusions pour les différentes parties ou à la fin de l'ouvrage. Une synthèse aurait permis de regrouper les principaux enjeux et pratiques évoqués. Ce choix laisse néanmoins au lecteur une grande liberté d'interprétation tout au long des études de cas. Enfin, la conclusion offre une ouverture stimulante sur des dynamiques plus larges, prolongeant ainsi la réflexion amorcée dans l'ouvrage. Signée par deux figures de proue des études sur le patrimoine, Yves Bergeron, spécialiste du développement de la muséologie francophone et québécoise, et Bruno Brulon Soares, en muséologie latino-américaine et acteur clé dans la redéfinition du musée par l'Icom, elle offre une analyse rétrospective et croisée sur la manière dont les musées participent à la création et à la perpétuation de mythes et de récits nationaux. Selon les auteurs, ces récits, bien éloignés de la réalité, sont construits et embellis, tout en étant partagés et transmis au sein des communautés muséales sur de longues périodes historiques (p. 310). Ils reviennent également sur les fondements de la pensée décoloniale, et ses liens avec les revendications pour une muséologie décolonisée en Amérique latine et ailleurs depuis les années 1970. Au cœur de cette pensée décoloniale se trouve l'importance de reconnaître les multiples formes de savoir coexistantes, qui reflètent la diversité des manières de penser et de vivre le monde. La pensée décoloniale implique une rupture avec la mentalité occidentale de production de savoir et un effort pour parvenir à un « pluriversalisme hétérogène<sup>11</sup> ».

---

11. Walter Mignolo, *La Désobésissance épistémique*, Lausanne, Peter Lang, 2021, p. 37-38.

*Les Minorités au musée. Réflexions franco-américaines* offre un panorama essentiel pour les chercheurs, étudiants et professionnels des musées et du patrimoine, en explorant les représentations des minorités aux États-Unis, au Canada et en France. Cet ouvrage contribue également à la réflexion sur la manière dont se construisent et se négocient des formes de mémoires, contre-mémoires et résistances transculturelles au sein des musées et des réseaux patrimoniaux, désormais inscrits dans un dialogue international. Celle-ci s'inscrit dans une revendication partagée par de nombreux muséologues ces dernières années : celle de reconnaître et aborder « les profondes inégalités sociétales et les asymétries de pouvoir et de richesse – à l'échelle mondiale, mais aussi au niveau national, régional et local<sup>12</sup> ».

Comme l'écrivait Pierre Mayrand :

« Aujourd'hui, le rouleau compresseur de la mondialisation oblige le muséologue à unir son énergie à celle des communautés et organisations engagées dans la transformation des instruments muséologiques en un Forum Citoyen, une Agora. Il l'oblige également à se placer du côté de la diversité avec une posture didactique et dialectique, capable de générer, à travers les énergies qu'elle suscite, un dialogue entre les peuples<sup>13</sup>. »

Cette réflexion met en lumière comment la scène muséale internationale se métamorphose et se mobilise pour contribuer, aux côtés d'autres formes d'expression culturelles, à l'émergence d'une mémoire vivante qui permet de générer une approche critique et changer les perceptions du passé sur une scène de débat sur la mémoire publique et les limites de la représentation<sup>14</sup>.

---

12. Jette Sandahl, « The Museum Definition as the Backbone of ICOM », *Museum International*, vol. 71, n° 1-2, 2019, p. vi-9.

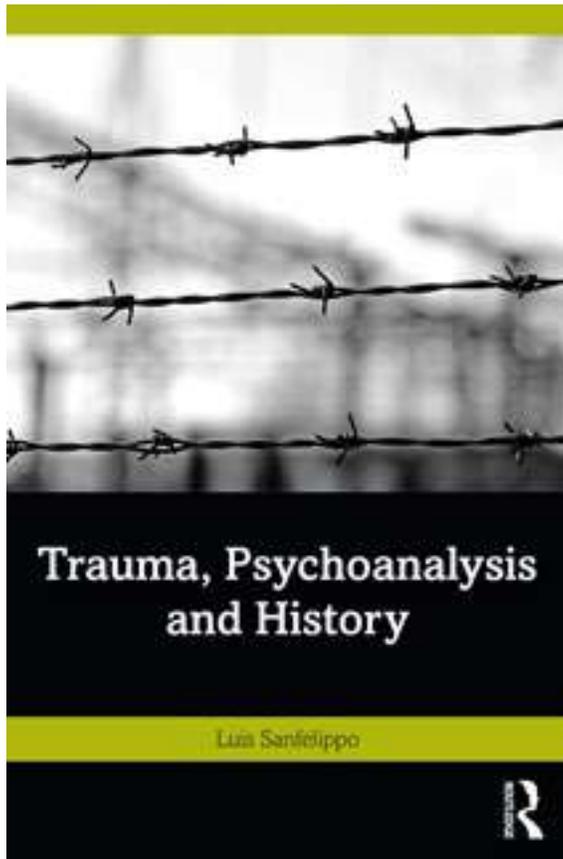
13. Pierre Mayrand cité dans Mario Chagas, « Museums, memory and social movements », *Sociomuseology IV, Cadernos de Sociomuseologia*, vol. 38, 2010, p. 50-51.

14. Andreas Hyussen, *Memory Art in the Contemporary World. Confronting Violence in the Global South*. Londres, Lund Humphries, 2022, p. 10.





# El trauma: una elucidación psicoanalítica y un estudio histórico de las patologías de la modernización



Luis Sanfelippo, *Trauma, Psychoanalysis and History*, Londres, Routledge, 2024.

Hugo Vezzetti

Profesor de Psicología

Universidad de Buenos Aires, CONICET

<https://www.fundacionkonex.org/b2615-hugo-vezzetti>

Sobre el libro de Luis Sanfelippo, *Trauma, Psychoanalysis and History*, Londres, Routledge, 2024.

Palabras clave: Freud Sigmund, Memoria, Psicoanálisis, Trauma

**T**rauma es un término ampliamente implantado en el vocabulario de nuestro tiempo. Nacido en la clínica, como una lesión mecánica o una herida en el cuerpo que provoca una reacción catastrófica en el organismo, pronto comenzó a designar un cortejo de síntomas que no eran una respuesta inmediata al acontecimiento sino al recuerdo, a las huellas de un suceso que permanecía olvidado y se actualizaba en sus efectos sobre el cuerpo y la conducta. De Charcot a Freud, la figura del trauma desplazaba su significado, del daño somático a la representación psíquica y de la fuerza del acontecimiento a las formas alteradas de su perduración en la memoria. Hacia el siglo XX los sentidos del “trauma” se ampliaron, a menudo sin las debidas precauciones, para abarcar formas perturbadas de la acción del pasado, generalmente de violencias y conmociones en experiencias colectivas.

El libro propone una *genealogía* que es la vez una semántica histórica de la figura del “trauma” y reconstruye una *problemática* que comprende dimensiones heterogéneas: conceptos y cuerpos disciplinares, debates, contextos sociales y culturales, demandas e intervenciones. Ofrece así, en lo que me interesa destacar, una vía de entrada a las significaciones que dan forma a una época, la nuestra, a través de su vocabulario. Un tiempo y una narrativa histórica (esto ha sido dicho y reiterado) que ya no evoca héroes y batallas victoriosas sino víctimas y masacres, una insistencia en la memoria, una era del *testigo*, ante todo como evocación de crímenes y catástrofes humanas.

En el cruce entre el estudio histórico y la elucidación psicoanalítica, Sanfelippo indaga las condiciones epistémicas, en disciplinas diversas, del surgimiento de un concepto abierto, que cambia y responde a condiciones de uso, en respuesta a problemas que acompañan los cambios en la sociedad, las instituciones y los saberes. Indaga el camino sinuoso del conocimiento y el tratamiento, desde una primera concepción mecánica, que perdura en el saber médico y popular. Y ofrece un cuidadoso y actualizado estudio del concepto en la teoría y la práctica del psicoanálisis. Pero se abre a otros problemas en la medida en que brinda una guía para una historia de la modernización y sus costos, los *accidentes* (un término que se repite) de una sociedad que deja atrás sus formas tradicionales. En el comienzo están los accidentes del ferrocarril pero también de la producción o la industria, un problema extendido que convoca a la medicina y a la vez rompe con los esquemas diagnósticos de la neuropatología de base anatómica y somática. Las primeras fórmulas que rompen con la medicina establecida vienen de la clínica, de las investigaciones de Jean-Martin Charcot que fundan una nueva neurología, alrededor de la

histeria y la hipnosis. Se produce así un primer desplazamiento, de la lesión somática al trastorno nervioso, “funcional”, y de la conmoción inmediata a la eficacia causal del recuerdo. Esa historia encuentra así un campo de problemas en el que se enlazan neurología, psicología y el primer psicoanálisis.

A la vez, entreabre una puerta para pensar otros cruces, en la civilización del capital, un interés extramédico que no deja de impulsar los trabajos de la disciplina: los “accidentes” traumáticos (del trabajador, la histérica, el soldado...) traban el engranaje de la máquina social o el orden familiar. Y junto con la razón económica (las indemnizaciones y los seguros) surge la pregunta por una “verdad” del trastorno, siempre sospechado de simulación sobre todo para los usos productivos del cuerpo. Los cambios en las disciplinas médicas y el psicoanálisis se cruzan con otras historias: de la tecnología y los transportes, los dispositivos de la familia y la sexualidad, la institución militar y las formas de la guerra. La densidad histórica del “trauma” encuentra su importancia, por fuera de la razón médica, en las consecuencias económicas y jurídicas, las responsabilidades penales y civiles, las disputas por las pensiones por daño e invalidez, por las simulaciones y fraudes. El debate médico se extiende de Inglaterra a Alemania y Francia, se redefine en el círculo de Charcot y se reconstruye, otra vez a partir del impacto de otros acontecimientos que conmocionan la vida social, la Primera Guerra y la cuestión acuciante de las “neurosis de guerra”. La maquinaria bélica construye un problema que las disciplinas médicas y el psicoanálisis deben conjurar como pueden. Así, la histérica y el soldado afectado por la neurosis de combate (también el obrero accidentado) quedan enlazados en una serie que es a la vez clínica, social y política.

Un mérito de esta investigación es que persigue los momentos, los giros y desplazamientos de la construcción de un concepto que habitualmente se piensa, y se ordena, desde el final, desde la consolidación del corpus psicoanalítico. Un primer eje de los debates que buscan ceñir las condiciones y el curso del trastorno reside en el pasaje, que no es nítido ni lineal, de la lesión somática al daño psíquico, lo que se ha denominado una “psicologización” (un término impreciso) del trauma, que va a encontrar su fórmula más consistente, no necesaria ni preanunciada, en la investigación freudiana. Un momento bisagra en esta historia estuvo a cargo de los discípulos de Charcot (Janet y Freud) que desplazaban el trastorno del cuerpo y las reacciones psíquicas a las patologías de la memoria. Allí se erige la importancia en esta historia de ese sujeto-objeto que fascina a la medicina y la literatura, las histéricas y, en la senda freudiana, la sexualidad. Un recorrido más ceñido sobre los textos le

permite indagar en la investigación freudiana, el vaivén entre la clínica y la teoría y los cambios en la conceptualización. La investigación se enfoca y se aplica a una elucidación minuciosa de la historia conceptual del trauma en la obra de Freud: no hay un concepto o un modelo sino un recorrido que ajusta y modifica su objeto de acuerdo a la experiencia clínica y a las discusiones, no siempre explícitas, con otros. Hay más de una teoría freudiana del trauma en un cruce de problemas, sobre el síntoma, la memoria y la acción del pasado que se plasma en una tópica del recuerdo y el olvido, alrededor de un concepto clave del psicoanálisis, la *repression*. En el trauma el acontecimiento perdura en sus huellas y en los efectos, no siempre inmediatos de una violencia o una irrupción sufrida en condiciones que hacen imposible una reacción. Como lo reprimido, es una formación de la memoria, un recuerdo intensificado, y a la vez un olvido que perdura como vacío y rechazo. Pero además se ofrece como materia para el trabajo de un concepto nuevo de la temporalidad y la historia, la acción diferida (*Nachträglichkeit*) que va a hacer su camino más allá de la ciencia del psicoanálisis.

Ese tiempo, desde fines del siglo XIX a las primeras décadas del XX, de cambios acelerados en las formas políticas y sociales, las comunicaciones y las relaciones entre los pueblos, se corresponde con una primera configuración de ideas alrededor de un tema que recorre la ciencia, la filosofía y la literatura: la *memoria*. Henri Bergson en la filosofía, Sigmund Freud en el psicoanálisis, Maurice Halbwachs en la sociología (podría agregarse a Marcel Proust en la nueva literatura) dan cuenta de ese giro que excede una coyuntura, porque si hay algo que no cesa de emerger en la cultura y el pensamiento del siglo XX es el relieve de la memoria, de los excesos y los vacíos, las fijaciones y las amnesias que se dibujan sobre el fondo real de catástrofes y masacres, de grandes desplazamientos migratorios, de exilios de la patria y de la lengua, de cambios geopolíticos que borran, o renombran, territorios y naciones.

Por supuesto, sería excesivo pretender que el libro comentado despliegue ese potencial de problemas, pero quedan como un contorno de un uso extendido del trauma en los últimos cincuenta años, en la estela de las guerras mundiales, el Holocausto, los genocidios y las masacres, como una figura muy presente en la recuperación de experiencias que golpean la conciencia moral de Occidente. En verdad, ese desplazamiento estaba ya anunciado en las postrimerías de la Primera Guerra en el pensamiento de Walter Benjamin. Justamente en el tiempo en el que emergen los cuadros clínicos de un “choque” (*shellshock* se llama en inglés a la neurosis de guerra), a contramano de las ilusiones del progreso y la razón en la historia, Benjamin encontraba en esa otra

categoría de víctimas, que volvían mudas de las trincheras, la manifestación de una mutación simbólica en la relación vivida con el pasado: un agujero en la experiencia que escapaba a la rememoración y apenas podía ser enunciado.

En la investigación de Sanfelippo, nuevamente, es Freud el que indica un camino que pocos han transitado. En su “novela histórica” sobre el Moisés (1939), en el amanecer de la otra conflagración mundial, inaugura un pensamiento sobre el trauma que recae sobre una comunidad y perdura en el inconsciente en un tiempo mucho más extendido. En esa ficción sobre el judaísmo emerge otra idea de la eficacia del pasado y las funciones de la memoria colectiva, distanciada no sólo de la reacción a un acontecimiento sino también de la condición de un olvido patológico. En sus tesis sobre el origen del monoteísmo (en línea con sus tesis sobre el origen de la cultura), se dibuja otro pensamiento, se acuña una primera indicación del *trauma histórico* que pocos han continuado. Aquí el trauma opera en una dimensión productiva, fundante incluso, de una comunidad, algo a la vez persistente y escondido. Un Freud judío, a contramano del uso habitual de las violencias sufridas que sirven para acusar y condenar a los otros, a los diferentes, bucea en las violencias ejercidas en el interior de su pueblo. Y propone que en el corazón de una cultura está ese Otro a la vez necesario y repudiado.

En síntesis, este libro contribuye a deconstruir una noción reiterada y naturalizada, disponible para diversos usos. Alumbra la modernización de los saberes y las prácticas de la medicina y la psicología, pero se extiende también a las incipientes ciencias sociales y la renovación del pensamiento filosófico. Pero a la vez esa trama de ideas y disciplinas se cruza con otras dimensiones de una nueva experiencia del presente, en tiempos de un cambio que abarca la cultura intelectual, la tecnología, los cambios en la familia y las relaciones de géneros, sus representaciones y ficciones en la literatura y las artes. En ese marco, el trauma emerge como un síntoma que, más allá del cuerpo (del accidentado, del soldado, del obrero, de la histórica...), revela algo de los males de una sociedad y apunta, si se quiere, a las *patologías de la modernización*.

Octubre 2014